

Université
de Liège



Faculté de Philosophie et Lettres

L'individu a du style :

**La représentation de l'individualisme dans les romans de
Jean-Philippe Toussaint, d'Emmanuel Carrère et de
Michel Houellebecq**

Valentin Maesen

Mémoire présenté en vue de l'obtention du
diplôme de Master en langues et littératures
françaises et romanes, orientation générale.

Promoteur : Laurent Demoulin

Année académique 2008-2009

REMERCIEMENTS

Je tiens en premier lieu à exprimer toute ma gratitude à L... Demoulin (qui se reconnaîtra), pour la prodigalité de ses conseils et la disponibilité dont il a fait montre durant mes cinq années d'études. Outre la lecture de mes écrivains désormais préférés, je me souviens lui devoir la connaissance précoce de termes de salon comme « hypocondriaque » et « synecdochique ». Inoubliables.

D'avance, je remercie Maria Giulia Dondero et Jean-Pierre Bertrand pour l'intérêt qu'ils voudront porter à ce mémoire.

Je remercie mes relecteurs Palmy, Fagnoule et Romain pour la richesse de leurs remarques et la qualité de leur travail.

Bien sûr, je n'oublie pas mes proches qui ont contribué aussi à ma formation et à la réalisation de ce travail.

Merci Alizé pour ton compagnonnage de tous les instants.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	3
TABLE DES MATIÈRES	5
AVANT-PROPOS	7
PARTIE I : INTRODUCTION À L'INDIVIDUALISME.....	9
Exposé de la méthode.....	9
Toussaint, Houellebecq, Carrère quelle génération.....	10
Présentation du corpus	15
Histoire de l'individu.....	17
(De) l'individualisme de la conquête	17
(À) l'individualisme de la perte	22
PARTIE II : L'ADULTE IMMATURE	27
Définition.....	27
Chapitre I : L'effacement des repères.....	33
<i>Tripalium</i> ?.....	33
Le couple.....	35
La famille.....	39
La religion et l'angoisse de la mort.....	42
Chapitre II : La vacuité d'être libre.....	49
Narcisse est <i>en panne</i>	51
Le récit de la vacuité.....	56
Chapitre III : Le présentisme	67
Exposé du concept.....	67
Individu à temps plain.....	70
Chapitre IV : L'(in)communication.....	77
La communication malgré tout.....	78
Les affres de la conversation.....	81

Moyens et techniques modernes de communication.....	86
La fluidité dans le discours	89
Solipsisme ?.....	91
« L'intimité surexposée ».....	95
Conclusion	99
Bibliographie.....	103
ÉDITION DES TEXTES DE JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT	103
ÉDITION DES TEXTES DE MICHEL HOUELLEBECQ	103
ÉDITION DES TEXTES D'EMMANUEL CARRÈRE	103
Ouvrages et articles consultés sur Jean-Philippe Toussaint et ses œuvres	104
Ouvrages et articles consultés sur Michel Houellebecq et ses oeuvres	105
Ouvrages et articles consultés sur Emmanuel Carrère et ses œuvres	105
Ouvrages et articles consultés sur « L'individualisme »	106
Ouvrages et articles consultés sur la littérature contemporaine	107
Ouvrages et articles généraux consultés.....	108
Annexe : Les résumés des romans	109
Carrère	109
Toussaint.....	110
Houellebecq.....	112

AVANT-PROPOS

Partout dans le monde et de tout temps, le désir d'obtenir un espace à soi, de penser par et pour soi-même a toujours été opérant. Pendant des siècles, l'être humain n'a eu de cesse de gagner, centimètre par centimètre, sa liberté. Avec l'acquis d'un certain nombre de permissions et le déclin des grands systèmes de croyance, les sociologues s'accordent à dire qu'elle est aujourd'hui plus subie que désirée.

La volonté de mieux comprendre pourquoi, en Occident, ce désir s'est infléchi a stimulé notre recherche. Naturellement, cette ambition découle de la lecture d'écrivains diligents. Et quoi de mieux que l'étude d'observateurs ayant connu les prémices de la crise actuelle, pour aborder un tel projet ? Voilà pourquoi nous nous sommes proposé d'étudier l'individualisme contemporain à travers les œuvres des romanciers Jean-Philippe Toussaint, Emmanuel Carrère et Michel Houellebecq.

Outre l'intérêt pour la société d'aujourd'hui, le présent mémoire aura pour objectif de rapprocher, par l'examen d'une thématique commune, trois romanciers d'horizons littéraires distincts. Pour ce faire, nous envisagerons l'individualisme à travers la figure de l'« adulte immature », désignation nouvelle, caractéristique d'un âge phare désormais instable, mal déterminé. Ainsi verrons-nous combien l'influence d'une époque peut être prégnante chez trois auteurs appartenant à des traditions littéraires différentes, émergeant à des moments différents et sous des étiquettes distinctes, et comment la même époque est exprimée dans des œuvres a priori éloignées.

PARTIE I : INTRODUCTION À L'INDIVIDUALISME

Exposé de la méthode

Tout d'abord, nous nous attellerons à préciser le choix des auteurs sélectionnés. Contrairement à la récente démarche de Bessard-Banquy qui, dans son ouvrage¹, étudie trois auteurs contemporains issus de trois générations biologiques différentes mais appartenant au même courant littéraire, nous rassemblerons ici trois écrivains au *curriculum vitae* inverse. Ainsi, dans un premier temps, nous nous attacherons – par un examen succinct du discours des agents littéraires de l'époque (écrivains, journalistes, universitaires) –, à identifier lesdites générations littéraires, desquelles la critique a rapproché nos auteurs². Par l'analyse du matériau discursif, nous entendons mettre en avant les éléments qui ont permis la distinction de ces trois mouvances. Ensuite, nous présenterons les œuvres que nous avons choisies pour l'étude de notre problématique.

Dans un deuxième temps, avant d'envisager en profondeur l'individualisme contemporain, nous tâcherons de comprendre comment cette poussée, jadis synonyme de lutte contre l'oppression individuelle, s'est engourdie et ce, malgré certaines libertés encore bafouées aujourd'hui.

Après ce rappel diachronique, nous entrerons dans le vif du sujet. Pour l'étude de nos romans, nous préférons ici une approche socio-psychologique ; différemment d'Olivier Bessard-Banquy ou de Laurent Demoulin³ avant lui, privilégiant tous deux un examen formaliste de leurs auteurs. Celle-ci s'articulera autour de la notion d'« adulte immature », selon la formule du sociologue Jean-Pierre Boutinet⁴. A travers cette notion, nous envisagerons les facteurs qui, selon le spécialiste de la psychologie de l'adulte, sont à l'origine de la crise que connaît actuellement l'individu.

¹ BESSARD-BANQUY (Olivier), *Le Roman ludique. Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint, Eric Chevillard*, Villeneuve d'Asq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Perspectives », 2003.

² Il s'agira plus bas de présenter les auteurs brièvement. Notre propos ne s'intéressera pas à la question de la légitimité des mouvements littéraires et de leurs étiquettes.

³ Voir DEMOULIN (Laurent), *Génération Toussaint. Description de la nouvelle tendance du roman français*, mémoire pour l'obtention du grade de licencié en philologie romane, Liège, 1990.

⁴ BOUTINET (Jean-Pierre), *L'Immaturité de la vie adulte*, Paris, Puf, 1998.

Enfin, par cette étude de l' « adulte immature », nous verrons dans quelle mesure nos trois écrivains s'inscrivent dans un projet littéraire commun : rendre compte de l'individualisme contemporain.

Avant de poursuivre, il nous faut dire un mot des conventions d'écriture que nous entendons respecter tout au long de ce mémoire. Concernant les œuvres primaires, elles seront référencées selon une formulation s'apparentant au système « auteur-date » (exemple : *Plateforme* : 134)¹. Nous utiliserons toujours la même édition du texte cité.

Toussaint, Houellebecq, Carrère, quelle génération

Pourquoi vouloir rassembler ces trois écrivains en particulier ? D'emblée, nous allons voir qu'il est malaisé de maintenir une trinité homogène. Les auteurs ont certes des trajectoires et domaines d'activité communs : ils sont tous trois proches d'une entrée dans l'institution², ils sont tous trois réalisateurs de films, ils sont tous trois intervenus comme journaliste ou chroniqueur dans des revues ou pour de grands quotidiens, ils ont tous trois effectué plus ou moins le même parcours universitaire (Sciences Po pour Toussaint et Carrère, l'ingénierie pour Houellebecq)... Cependant, si l'on poursuit l'effeuillage, on s'aperçoit rapidement des craquelures de notre tryptique : deux d'entre eux ont écrit à propos de nouvellistes *fantastiques* américains (Dick pour Carrère, Lovecraft pour Houellebecq), deux d'entre eux ont publié leur premier roman dans les années 1980 (*L'amie du Jaguar* de Carrère en 1983, *La salle de bain* de Toussaint en 1985), ils n'appartiennent pas à la même génération littéraire.

Plus harmonieusement, Jean-Philippe Toussaint, Emmanuel Carrère et Michel Houellebecq sont issus de la même génération biologique : le premier et le deuxième *babyboomers* sont tous deux nés en 1957, le troisième *récent*³ en 1956. Mais revenons à leur parcours littéraire. Alors qu'ils sont nés à la même époque et qu'ils ont

¹ Titre de l'œuvre et numéro de la page consultés.

² A ce propos, Houellebecq, se déclarant régulièrement en marge (morceau choisi : « la France des années 2000 a déjà du mal à supporter des gens comme moi » in HOUELLEBECQ (Michel) et LEVY (Bernard-Henri), *Ennemis publics*, Paris, Flammarion-Grasset, 2008, p. 71) ne sera paradoxalement pas le dernier du trio à y entrer, notamment grâce à son récent copinage avec Bernard-Henri Lévy et ses déclarations sur son vieillissement et sur sa postérité finement ciselées : « ma mort donnera encore lieu, je pense, à de *vives polémiques* » in HOUELLEBECQ (Michel) et LEVY (Bernard-Henri), *Op. Cit.*, p. 205.

³ D'après les révélations en 2005 du journaliste Denis Demonpion, Houellebecq serait né en 56, et non en 58 comme l'affirme l'écrivain publiant dix années plus tard. Voir DEMONPION (Denis), *Houellebecq non autorisé. Enquête sur un phénomène*, Paris, Maren Sell., coll. « essais », 2005.

vécu les mêmes événements historiques – la fin des *Trente Glorieuses* – Toussaint et Houellebecq sont propulsés « chef de file » de deux générations littéraires distinctes.

Nous sommes au milieu des années quatre-vingt, le Belge de « vingt-sept ans bientôt vingt-neuf » représente le renouveau des éditions de Minuit et du champ littéraire en général, quelque peu à bout de souffle après deux décennies dominées par le Nouveau Roman. Autour de lui gravitent de jeunes auteurs dont les choix esthétiques similaires permettent à l'instar des Nouveaux Romanciers, l'étiquetage d'une nouvelle génération d'écrivains : les *Minimalistes (Impassibles, Nouveaux Nouveaux Romanciers...)*¹.

Qu'ont-ils de nouveau ces jeunes auteurs de Minuit, Toussaint, Echenoz, Deville qui commencent à publier dans les *années 80* et qu'on désigne comme la « nouvelle génération », « les auteurs du *Nouveau Nouveau Roman* »? Puisque c'est là l'épithète dont on les honore, en quoi se distinguent-ils de leurs *aînés*? Dans les *années 60*, Robbe-Grillet mène campagne *contre le personnage balzacien et la profondeur psychologique*, celle encore de l'intrigue dont la linéarité et la cohérence sont perçues comme d'artificielles conventions. [...] Après la critique du sujet, c'est donc, *aujourd'hui*, le retour au sujet qui s'accompagne évidemment du *retour au récit*, un récit certes *très éloigné du modèle balzacien*.²

Derrière ce propos *générationnel*, on voit que pour la critique³, Toussaint et sa brigade sont les héritiers du Nouveau Roman et représentent une nouvelle mouvance. Ceux-ci produiraient une « synthèse dialectique » de leur style en reconstruisant le récit que les Beckett, Robbe-Grillet et Sarraute avaient délaissé au profit du travail sur la forme, sur le signifiant. Ils détournent cependant l'illusion réaliste, la linéarité, grâce à la mise en paragraphes de leur récit et à l'insertion de ce que l'on a appelé « fausses anecdotes »⁴.

C'est aussi le retour à une syntaxe simple – « dix-huitiémiste » précise Jan Baetens⁵ – avec des phrases courtes et denses, à la rhétorique ludique. D'aucuns les ont surnommés « Impassibles » car l'une de leurs caractéristiques est aussi de minimiser la psychologie des personnages et leurs émotions. L'humour est leur fer de lance, sorte de

¹ Pour ces étiquettes, voir *La salle de bain*, revue de presse établie par Laurent Demoulin, Paris, Minuit, 2005.

² BERTHO (Sophie), « Jean-Philippe Toussaint et la métaphysique » in AMMOUCHE-KREMERS, HILLENAAR (éd.), *Jeunes auteurs de Minuit*, Paris, Minuit, 1994, p. 15. C'est nous qui soulignons.

³ Nous paraphrasons ici l'article de Laurent Demoulin – « Génération Innommable » in *Textyles* n° 14, Bruxelles, Textyles-édition, 1997, pp. 7-17.

⁴ Voir l'article de Laurent Demoulin « La fougère dans le frigo », lors de sa communication à l'occasion du colloque organisé par le CCIC de Cerisy-la-Salle du 21 au 31 juillet 2003.

⁵ BAETENS (Jan), « Un nouveau romancier qui s'ignore ? » in BERTRAND (Jean-Pierre), BIRON (Michel), DENIS (Benoît), sous la direction de GRUTMAN (Rainier), (dir.), *Histoire de la littérature belge 1830-2000*, Paris, Fayard, 2003, p. 520.

distance par rapport au monde alentour. Cependant il n'y a ni école ni manifeste, ce sont les commentateurs et Jérôme Lindon qui ont réuni les romanciers sous un même regard. La foi en un progrès de l'art (idée maîtresse de l'avant-garde) s'estompant, les auteurs ne cherchent plus à se définir par opposition à leurs prédécesseurs. Lorsqu'on interviewe Toussaint par exemple, celui-ci cite volontiers ses pairs Beckett, Claude Simon et Robbe-Grillet.

Environ dix années plus tard, la critique décèle l'émergence d'une nouvelle littérature dite « déprimiste » – ou de « douloureux pénibles » selon la formule de Weitzmann¹ – et dont la figure charismatique de Michel Houellebecq ressort immanquablement. Ce dernier parvient donc à sauter une génération littéraire – comme Sartre avant lui – : plus âgé que les écrivains alentour, la critique le promeut *leader* selon le processus séculaire de « tutelle générationnelle »². Il acquiert progressivement la notoriété avec son premier roman *Extension du domaine de la lutte* en 1994, soit environ dix ans plus tard que Toussaint.

Au milieu des années nonante, les écrivains à la page reviennent à une écriture dite réaliste. En effet, les jeux formels semblent ne plus avoir droit de cité chez cette nouvelle génération d'auteurs qui ne se revendique d'aucun prédécesseur direct, si ce n'est les lointains Balzac, Zola et Proust, auteurs dont les journalistes reprennent les stéréotypes critiques émis à leur sujet : « fresque sociale », « déterminisme », « peindre le réel », etc. Cette génération d'écrivains veut parler du monde sans détour, sans réel travail d'écriture, prisant le propos licencieux et les sentences dynamites. Houellebecq, appelé chef de file de cette nouvelle mouvance par la critique³, semble se positionner en opposition par rapport à la génération précédente. En témoigne cet extrait où Weitzmann reprend les propos de l'auteur français, se gaussant de la littérature antérieure, désuète :

Houellebecq est l'un des écrivains les plus ambitieux de sa génération (il est né en 1958), l'un des rares aussi à prétendre faire œuvre - et faire œuvre au plus pointu des mutations contemporaines. Il veut écrire *des romans qui aient un « contenu »*, c'est-à-dire susceptibles non seulement de nous aider à comprendre le monde dans lequel nous entrons, mais aussi à le modifier. Enfonçant le clou dans le

¹ WEITZMANN (Marc), « Houellebecq, aspect de la France », in *Le Monde*, vendredi 7 septembre 2001.

² Nous entendons ici le processus récurrent consistant à considérer comme *mentor* le membre d'un groupe le plus âgé. A ce propos on peut se rappeler la couverture « spéciale rentrée 2001 » des *Inrock'* où l'on voit l'écrivain assis au premier rang d'une classe où des auteurs tels Angot, Darrieussecq et Viel sont présents.

³ Ici encore, aucun discours manifeste n'a été produit par les acteurs de cette nouvelle génération à l'instar de la précédente.

« contreplaqué littéraire » hexagonal, il précise qu'avec « *le triomphe du scientisme* » le roman se voyait progressivement relayé vers « *la gratuité, l'exercice de jeux formels, la production de petits objets ludiques* », incapable de rivaliser avec la science, le sérieux, la connaissance.¹

Par ces propos, Houellebecq élude en quelque sorte les écrivains de la génération à laquelle il est censé appartenir, puisqu'il est né en 1956. Ne serait-ce pas là un moyen de clamer son appartenance à la génération littéraire en poupe, tout en faisant oublier ses origines *seventies* ? Nous sommes en droit d'étayer la question lorsque, en scrutant les diverses interviews de Houellebecq, l'on se rend compte que celui-ci mentionne exclusivement les faits culturels et historiques des années 90, période pendant laquelle il a commencé à publier. Le rejet de son époque se retrouve même formulé dans son œuvre romanesque lorsque, par exemple, le narrateur de *La Possibilité d'une île* exprime, de manière répétée, son aversion envers le mobilier du gourou de la secte.

[P]uis précédé par un garde, nous traversâmes un couloir éclairé par de hauts lampadaires en forme de colonnes, assez similaires à ceux en vogue dans *les années 1970* : à l'intérieur d'un liquide luminescent et visqueux de couleur jaune, turquoise, orange ou mauve, de gros globules se formaient, remontaient lentement le long de la colonne lumineuse avant de disparaître. Les appartements du prophète étaient meublés dans le même style *années 1970*. [...] *C'était ridicule.* (*La Possibilité d'une île* : 230 ; c'est nous qui soulignons)

Comment Houellebecq est-il propulsé au milieu de jeunes écrivains comme Marie Darrieussecq, Lorette Nobécourt ou encore Tanguy Viel ? La fin des années 80 voit apparaître un nouveau type de moteur promotionnel : l'éclosion de revues littéraires « dans le vent » – les *Inrockuptibles*² en tête – et le développement des moyens de communication télévisuels. A cela, comme le font remarquer Jean-Pierre Bertrand et Antony Glinoe³, s'ajoute le soutien idéologique des maisons d'éditions connues pour leurs franges littéraires. En effet, les collections « J'ai lu » et « Pocket » mettent au jour une stratégie publicitaire en estampillant leurs couvertures de l'étiquette « Nouvelle Génération ».

¹ WEITZMANN (Marc), « Sex import » in *Les Inrockuptibles*, n° 302, 2001, p. 21. C'est nous qui soulignons.

² Mensuel « rock » au look sobre et au ton sérieux né en 1986. Dès 1995, la rédaction devient hebdomadaire – dans le même temps criarde – et se veut pluriculturelle. Sont annexées alors les critiques cinématographiques, télévisuelles et littéraires.

³ BERTRAND (Jean-Pierre) et GLINOER (Anthony), « La nouvelle génération romancière face à ses réseaux (1997-2001) » in MARNEFFE (Daphné, de) et DENIS (Benoît), *Les réseaux littéraires*, Bruxelles, Ciel, 2006.

L'écrivain sur le tard se prête évidemment au jeu et s'insère en peu de temps dans le nouvel horizon littéraire. Le vocabulaire « branché » usité par la nouvelle critique¹, la volonté pataude de dénigrer les auteurs politiquement corrects, les couleurs criardes des nouvelles couvertures publicitaires relèvent du renouveau *tape-à-l'oeil* culturel auquel Houellebecq va être incorporé. En peu de temps, malgré le déni de l'écrivain, celui-ci est tout à fait incrusté dans le nouveau roc littéraire.

Si Emmanuel Carrère fait figure d'électron libre dans le champ littéraire français – la critique ne l'ayant rattaché à aucun nouveau courant littéraire en particulier² –, c'est sans doute parce que ses deux premiers romans (*L'amie du Jaguar* en 1983 et *Bravoure* en 1984) n'ont pas eu le même impact médiatique à leurs sorties que ceux de Toussaint et Houellebecq, chez Minuit pour le premier et chez Flammarion puis Fayard pour le second. En 84, Carrère quitte Flammarion pour les toutes récentes éditions P.O.L, créées l'année précédente par Paul Otchakovsky-Laurens. A l'époque, jeune critique de cinéma pour *Positif* et *Télérama*, démarrant avec un jeune éditeur, Carrère ne bénéficie pas de l'appui de stratèges avisés tels Alain Robbe-Grillet et Jérôme Lindon ou de la puissance médiatique des éditions Flammarion. De plus, les deux premiers ouvrages de Carrère relèvent plus, selon l'auteur, d'« exercices de style isolés »³ que de projets savamment inscrits dans un horizon d'attente précis. C'est avec *La Moustache*, publié deux ans plus tard « qui est le premier de [s]es livres à avoir eu du succès »⁴, que la critique s'intéresse à son œuvre dans sa globalité : on rapproche Carrère du genre fantastique, il devient l'écrivain « de la folie », « du quotidien qui bascule ».

Je me suis dit que j'étais un écrivain professionnel, et que quand on est écrivain professionnel il faut écrire un livre régulièrement, mettons tous les deux ans. Alors je me suis passé une sorte de commande sur un sujet [...] *comment quelqu'un peut changer du tout au tout en un instant.*⁵

¹ Par exemple « des jeunes auteurs qui disent des trucs » – comme le relèvent Jean-Pierre Bertrand et Anthony Glinoeur dans leur article « La nouvelle génération romancière face à ses réseaux (1997-2001) », *Op. Cit.*, p. 251.

² Laurent Demoulin rapproche toutefois les prémices de son œuvre des textes de Toussaint. Voir l'article « *D'Autres vies que la mienne*, d'Emmanuel Carrère » disponible, en ligne, sur le site *Culture* de l'ULg à l'adresse suivante : http://culture.ulg.ac.be/jcms/c_40215/d-autres-vies-que-la-mienne-d-emmanuel-carrere.

³ Propos d'Emmanuel Carrère recueillis dans DAVID (Angie), *Ecrivains d'aujourd'hui. Emmanuel Carrère*, Paris, Editions Léo Scheer, 2007, p. 8.

⁴ Propos d'Emmanuel Carrère recueillis dans DAVID (Angie), *Op. Cit.*, p. 17.

⁵ *Idem*. C'est nous qui soulignons.

Dès lors, Carrère s'inscrit dans la production littéraire française comme l'« Ecrivain des Ténèbres », « de la rupture » et « de la folie »¹ par excellence avec son roman *La Classe de neige* en 1996 et ses fictions biographiques à succès (*L'Adversaire* en 2000, *Un roman russe* en 2007 et récemment *D'Autres vies que la mienne* en 2009) désormais médiatisées.

Il est toutefois intéressant de constater qu'en matière de stratégie éditoriale Emmanuel Carrère n'est pas en reste. L'auteur joue habilement avec son image et ses étiquettes littéraires. Par exemple lors des interviews accompagnées de photographies, consacrées à ses derniers romans, on observe une corrélation entre ces étiquettes et le faciès torturé – « crispé comme un extravagant » comme dirait Baudelaire – que l'écrivain adopte pour l'occasion. Cette posture est d'autant plus évidente qu'elle évolue en fonction du changement de ton de ses romans postérieurs à *L'Adversaire* : on le voit désormais arborer un large sourire et une pose sereine dans les magazines².

Sachant que Toussaint, Carrère et Houellebecq ont vécu les débâcles économiques et sociales des années septante-quatre-vingts au même âge, nous tenterons un rapprochement thématique de leur œuvre, en l'occurrence l'individualisme et ses pendants pathologiques. Comment l'individualisme est-il exprimé chez ces trois romanciers ? Quelle image donnent-ils de l'adulte de la génération post-68 ? Nous tâcherons d'y répondre dans cet exposé.

Présentation du corpus

Voici les romans que nous avons sélectionnés pour notre analyse. D'emblée, en écho à notre sujet, nous avons choisi des romans écrits en *je*. Quoique mettant en récit des histoires et des noms différents, la majorité des romans publiés par nos auteurs aurait pu convenir à notre étude ; les personnages et les situations d'énonciation en ce qui nous concerne n'évoluant guère, une fois le style de l'auteur assis³. Cependant, afin de mener un travail sérieux sur la question, nous nous sommes fixé un maximum de quatre romans

¹ Etiquettes que l'on retrouve par exemple dans *Le Matricule des Anges* n° 82 d'avril 2007 aux pages 15-23.

² Voir les articles consacrés à Carrère pour *Un Roman Russe* dans *Le Matricule des Anges* N° 82 d'avril 2007, pp. 15-23 (où l'on voit l'opposition nette entre l'image des deux « Carrère » : l'un torturé, l'autre souriant) et pour *D'Autres vies que la mienne* dans *Le Magazine littéraire* n°200902 de février 2009 (où on le voit exclusivement décontracté).

³ Exception cependant, pour *La Moustache* et *La Classe de neige* d'E. Carrère, *Monsieur* de Toussaint et *Les Particules élémentaires* de Houellebecq (où l'énonciation s'opère par le biais de deux narrateurs distincts) écrits à la troisième personne.

par écrivain, le nombre de leurs publications romanesques s'élevant à la coquette somme de vingt-deux ouvrages. Toutefois, pour étayer nos dires, nous n'excluerons pas le recours ponctuel à l'un ou l'autre passage des romans mis à l'écart.

Pour Toussaint, nous avons choisi *La Salle de bain*, *L'Appareil photo*, *La Réticence* et *Fuir*. *La Télévision* aurait pu convenir également mais nous désirions une œuvre (un peu) en rupture avec les précédentes, c'est pourquoi nous avons privilégié *La Réticence*. De plus, la présence-clé du fils du narrateur (personnage du fils certes présent dans *La Télévision*) est la plus intéressante et la plus récurrente du corpus toussaintien. Enfin, pourquoi *Fuir* plutôt que *Faire l'amour* ? Nous préférons bénéficier des dernières innovations romanesques autour du couple Marie et je, déjà présent dans *Faire l'amour*. *Autoportrait à l'étranger* et la *Mélancolie de Zidane* constituent selon nous des micro-romans ou de petites nouvelles, voilà pourquoi nous les excluons du corpus.

Chez Carrère nous avons extrait les romans suivants de sa production : *La Moustache*, *La Classe de neige* et *L'Adversaire*, romans les plus soudés entre eux par leurs contiguïtés. Les deux premiers ouvrages cités sont écrits à la troisième personne. Il s'agit donc d'une première entorse à notre remarque ci-dessus. Cependant, cette troisième personne fonctionne dans la *Moustache* « bizarrement, comme une première personne [e]t pourtant, si c'était la première personne le livre ne marcherait pas, il ne peut fonctionner qu'ainsi »¹ comme l'affirme l'auteur. Le dernier est un mixte énonciatif. En effet, selon Marie-Pascale Huglo :

deux grandes voix narratives sont repérables dans l'ensemble, celle subjective, du commentaire, énoncée au présent et au "je" et celle souvent impersonnelle, du récit narré au passé [...] mais le "je" écrivain ne manque pas d'être confondu d'une part avec le je-personnage témoin du procès, d'autre part avec le "je" cherchant comment écrire ce récit.²

Procédé que Carrère reprend dans son dernier roman *D'Autres vies que la mienne* que, de fait, nous ne sélectionnerons pas. Enfin, comme l'indique l'écrivain dans le prologue de *L'Adversaire*, *La Classe de neige* est en quelque sorte la mise en fiction des faits de l'affaire Romand³. C'est pourquoi, les deux romans doivent être envisagés conjointement.

¹ Emmanuel Carrère, cité par DAVID (Angie), *Op. Cit.*, pp. 12-13.

² HUGLO (Marie-Pascale), *Le sens du récit*, Villeneuve d'Asq, Presses universitaires du Septentrion, 2007, p. 86

³ Dont le résumé est donné en annexe p. 110.

Extension du domaine de la lutte, *Plateforme* et *La Possibilité d'une île* constituent notre choix pour le corpus houellebecquien. Comme pour Toussaint, nous avons choisi les romans qui nous semblaient les plus riches pour répondre à nos objectifs. Nous excluons *Les particules élémentaires* du corpus, même si nous y reviendrons quelque peu. *Lanzarote* est quant à lui un recueil de nouvelles, pas un roman.

Afin de faciliter le suivi de l'analyse, chaque récit se trouve résumé en annexe. Concernant les abréviations des titres des romans sélectionnés, voici comment nous comptons procéder. Lorsqu'un de ceux-ci dépasse deux mots, nous le raccourcirons systématiquement de la sorte : *La SDB* (*La Salle de bain*), *L'AP* (*L'Appareil photo*), *FLA* (*Faire l'amour*) ; *La CDN* (*La Classe de neige*) ; *EDL* (*Extension du domaine de la lutte*), *Les PE* (*Les Particules élémentaires*) ; *La PI* (*La Possibilité d'une île*).

Histoire de l'individu

Le repli sur soi n'est pas un mode de vie qui serait soudainement apparu au cours du vingtième siècle en Occident. Il est le résultat d'une longue mutation de notre société. Progressivement, l'être humain, intégré dans un environnement social depuis la nuit des temps, va s'extraire de la collectivité et s'affirmer comme individu(alité) à part entière. Etant donné que l'objet de nos recherches porte sur le roman français contemporain, nous ne ferons ici qu'un récit succinct de la fortune de l'individualisme au cours des siècles, avant de nous arrêter plus longuement sur son inflexion durant les cinquante dernières années, années chères à nos trois auteurs. Voyons comment nous en sommes arrivés là¹.

(De) l'individualisme de la conquête

Pour Alain Laurent², c'est à partir de l'ère chrétienne que l'on sent poindre les premiers frémissements de l'ordre individuel. Auparavant, la société est organisée selon un « tout » où hiérarchie et tradition fonctionnent comme moteurs de la reproduction. Les hommes se conduisent comme *atome* dépendant d'un « nous » et sont soumis aux lois rigides de la communauté. Bien que prônant un refus de la propriété individuelle, le christianisme, par sa référence à un Dieu unique et personnel, est porteur d'une dynamique

¹ Pour ce faire, nous nous baserons essentiellement sur l'*Histoire de l'individualisme* d'Alain Laurent, ouvrage dont la qualité nous permet d'exposer ici un bref aperçu de l'évolution de l'individualisme, sans recourir trop souvent à des observations personnelles.

² LAURENT (Alain), *Histoire de l'individualisme*, Paris, Puf, 1993, p. 19.

d'individualisation, de « retournement sur soi »¹. L'homme intériorise sa foi et devient responsable de son propre salut, indépendamment de tout devoir d'appartenance à la collectivité. L'émancipation de l'homme se poursuit durant le bas Moyen Age avec la séparation du spirituel et du séculier ainsi que les prémices de l'appropriation de biens privés.

Cependant, c'est à la Renaissance que la liberté de l'individu s'exprime de manière plus concrète. L'apparition du libéralisme, la diffusion de nouveautés technologiques, telles l'imprimerie et l'horlogerie, permettent l'émancipation économique, la lecture et la disposition du temps individuelles. De même, la Réforme protestante promulgue l'autonomie des fidèles. Ainsi le père de famille acquiert-il de nouvelles responsabilités, étant chargé d'instruire et de catéchiser les siens. Dans le domaine artistique, les (auto)portraits sont à la mode en peinture mais aussi en littérature : songeons aux préfaces et *Essais* d'auteurs. La réalité n'est plus concevable en tant que système, il est de moins en moins question d'une imitation objective et totalisante d'un monde clos. L'essayiste peut être représenté comme un peintre, il découpe la réalité et donne une expression fragmentaire de celle-ci, la sienne, et donc offre à lire, à voir, une part de lui-même. Ce phénomène, à l'état de racicelle au XVI^e siècle, mènera quatre siècles plus tard nos artistes contemporains à se prendre pour unique objet de leur livre et à rétrécir le champ de leur investigation. Alors que Montaigne proposait une focalisation personnelle pour envisager le monde, Angot, Laurens, Calle, Carrère... partent du monde – d'autres vies que la leur –, pour revenir à eux.

La Renaissance a posé les bases du paradigme individualiste : « l'Europe occidentale va en moins de deux siècles passer d'un ancien monde holiste[,] dans lequel l'individu a inconsciemment et intérieurement commencé de vivre[,] à un monde nouveau dont il devient la clé de voute institutionnelle »². A partir de l'époque classique, les pratiques communautaires héritées du Moyen Age chrétien vont s'essouffler. Descartes, certes encore empreint de religiosité, soutient une initiative personnelle par la prise de conscience individuelle. D'un point de vue philosophique, l'individualisme se tient désormais dans l'association de pouvoir penser par soi et de vivre pour soi. En outre, le développement des centres urbains va jouer un rôle important dans l'avènement des

¹ *Ibid.*, p. 21.

² *Ibid.*, p. 28.

individualités. La ville offre la possibilité à chacun de se centrer un peu plus sur lui-même, d'atteindre une satisfaction plus matérielle et immédiate. Petit à petit, l'homme se ménage une sphère privée moins dépendante de la collectivité.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les philosophes s'attellent à poser les soubassements théoriques d'une société de libres penseurs. Que l'on songe, entre autres, au libertinage philosophique d'un Sade ou d'un Diderot. A partir du siècle suivant, les grands penseurs vont délaisser les conceptions abstraites et s'intéresser à la mutation de cette liberté en voie d'universalisation. Après l'action des Lumières, la Révolution française et la Déclaration des droits de l'homme, l'individu tend à s'émanciper de tout dogmatisme. L'homme ne veut plus vivre sous le joug de la contrainte et de la répression royale et religieuse. Ce sont les débuts de « l'individualisme démocratique »¹. Entretemps, le désir de se donner à connaître s'est intensifié. Depuis Jean-Jacques Rousseau, les autobiographies font florès. Ses *Confessions* ouvrent la voie aux écrivains romantiques et à des œuvres en vers ou en prose apparentées à la « communication privée »².

Outre l'affranchissement dogmatique, l'homme se fond dans un nouveau territoire sociétal, dans un nouvel ordre de masse, celui du bien-être personnel. A cette époque, on assiste à l'élargissement du désir d'indépendance qui était l'apanage des classes aisées. De jeunes bourgeois entreprennent de vivre hors de la tutelle paternelle : on privilégie le sentiment amoureux plutôt que l'intérêt familial, la carrière personnelle plutôt que celle imposée par les autres, etc. Ce mode nouveau de « vivre pour soi et selon soi »³ se répercute dans la littérature de l'époque : pensons au Julien Sorel de Stendhal ou au Rastignac de Balzac. Le désir d'indépendance se double d'un besoin d'affirmer ses idées. Le processus d'individualisation va s'accélérer encore sous l'impulsion du capitalisme bourgeois. Les premiers libéraux, encore empreints de morale chrétienne, ne sont pas hostiles au communautarisme. Selon eux, le désir d'indépendance ne s'oppose pas à une « libre coopération entre les individus »⁴. Pour les libéraux, l'épanouissement et le bonheur personnels sont au sein de la famille. C'est contre l'omnipotence et l'omniprésence de l'État qu'ils mèneront leurs premiers combats : ce dernier doit en effet jouer le rôle de protecteur des biens privés et de la liberté publique. L'individualisme

¹ *Ibid.*, p. 39.

² *Ibid.*, p. 42.

³ *Ibid.*, p. 47.

⁴ *Ibid.*, p. 49.

libéral ne se départ pas d'une éthique exigeante de liberté fondée sur des vertus telles que la responsabilité et le respect des autres. Une révolution mentale et sociétale voit le jour, révolution au sein de laquelle égalité des droits et liberté d'entreprendre fonctionnent de concert. Cette éthique sera cependant détournée, dénaturée au XX^e siècle à mesure que la consommation s'érigera en vertu cardinale.

Dans la seconde partie du siècle, l'idée d'un individualisme égalitaire, issu de la Déclaration des droits de l'homme, va être reprise par les politiques progressistes. Petit à petit, les Progressistes récupèrent ces valeurs tout en s'insurgeant contre les inégalités sociales toujours d'actualité malgré la chute de l'Ancien Régime. Dégagé du magma petit-bourgeois, l'individualisme va se démocratiser et se massifier. La fin du XIX^e siècle voit l'idéologie libérale se fractionner. Ceux qui partageaient ses idées se positionnent alors à gauche ou à droite : les opinions politiques se radicalisent. Toutefois, malgré les tentatives quelque peu sournoises de séduction des deux partis, l'individu n'est pas plus libre qu'auparavant. Il reste l'esclave d'une société enclavée dans un ordre moral bien établi. Nous ne sommes pas encore à l'âge hédoniste : la jouissance discrète des biens, la répression familiariste contre le célibat et l'inquisition religieuse pèsent encore sur la classe moyenne. « Dans la logique qui est la sienne, le libéralisme participe autant que le socialisme à l'imposture et à la tyrannie générales car, s'il libère quelque peu le citoyen, il oublie l'individu vivant et réhabilite l'état en le baptisant de droit. »¹ L'État demeure toujours le maître absolu des « destinées individuelles », promouvant « l'intérêt général » et « l'unité nationale »². De plus, des courants conservateurs, réactionnaires à coloration religieuse, se donnent pour tâche d'endiguer la progression de l'individualisme, ce dernier étant accusé de saper les valeurs, la hiérarchie familiale et l'ordre social. A la fin du siècle, le plus fervent adversaire de l'individualisme est l'Église romaine. Quelques dissidents promeuvent bien une réclusion « célibataire »³ mais cette tendance provient uniquement de cercles élitistes ou marginaux.

Au début du XX^e siècle, les libéraux progressistes perdent du terrain, commence alors l'hégémonie collectiviste. Dans les années trente, les mouvements contre

¹ *Ibid.*, p. 63.

² *Ibid.*, pp. 60-61.

³ Si l'on peut dire ainsi très rapidement. Dénomination d'après BERTRAND (Jean-Pierre), BIRON (Michel), DUBOIS (Jacques), PAQUE (Jeannine), *Le roman célibataire : d'A Rebour à Paludes*, Paris, Corti, 1996.

l'individualisme trouveront appui dans les régimes totalitaires nazi et fasciste célébrant le culte du collectif par la violence et soumettant l'individu au primat de la race et de la nation. En France, le pétainisme – soutenu par les ultra-nationalistes d'une part et les catholiques traditionalistes d'autre part – s'attelle à réhabiliter par le haut l'ancien ordre communautaire. Pour ce faire, le programme politique de Pétain va se fonder sur « un ordre moral répressif, la primauté de la famille patriarcale, une religion d'Etat, la vie en groupe, un pouvoir politique autoritaire et monolithique »¹, valeurs qui auraient fait défaut à la France lors de la débâcle de 1940, gangrenée par un « individualisme destructeur »². Concurrément, les premières années du XX^e siècle voient la montée du solidarisme ouvrier et des politiques d'extrême gauche. Une offensive massive stoppe à nouveau l'émancipation de l'individu. Le communisme débouche sur l'institutionnalisation du partage égalitaire et de la redistribution des biens. A partir des années vingt, l'idéologie et le militantisme marxiste-léniniste vont se radicaliser et engendrer un collectivisme absolu. « La convergence œcuménique de cet anti-individualisme totalitaire d'extrême gauche et de ses homologues d'extrême droite produit à l'échelle globale de l'Europe de 1930-1940 un tel effet que les ultimes individualistes libéraux, accablés, tétanisés, se taisent. »³

De manière globale, l'idéologie collectiviste perdurera jusqu'aux années septante, notamment grâce à l'appui de l'intelligentsia de gauche (dominée dans les années cinquante par Sartre et ses partenaires des *Temps modernes*). Pendant vingt-cinq ans, la lutte contre l'individuation fait des émules. On dénonce « l'individualisme petit-bourgeois »⁴ et on refuse les solutions non collectives aux problèmes socio-économiques. La contestation estudiantine et ouvrière de Mai 68 sera en quelque sorte l'aboutissement de l'idéologie communautariste. A partir de 1975 environ, cet idéal militantiste va se déliter. Suite aux révélations des rescapés politiques sur le régime castrateur des pays du bloc soviétique, le marxisme cesse de faire fortune dans le milieu intellectuel. Progressivement, en France, des voix s'élèvent pour la réhabilitation d'une liberté individuelle, notamment celles des déjà très engagés Bernard-Henri Lévy et André Glucksmann.

¹ LAURENT (Alain), *Op. Cit.*, p. 79.

² Pétain cité par LAURENT (Alain), *Op. Cit.*, p. 80.

³ *Ibid.*, p. 86.

⁴ *Ibid.*, p. 106.

(À) l'individualisme de la perte

Le regain individualiste serait sans doute resté terré dans la sphère intellectuelle si deux événements de grande ampleur n'étaient venus relayer ce nouveau soubresaut : « [l]a montée du narcissisme dans les styles de vie quotidiens des individus, et la réhabilitation du marché assorti d'une revendication de moins d'Etat »¹. Ce nouvel idéal hédoniste, basé sur la libre jouissance de soi-même et de ses biens, est en réalité le résultat d'une mutation souterraine entérinée durant les années fastes que furent les *golden sixties*. Pensons au roman de Perec où l'auteur décrit déjà en 1965 la consommation du couple par *les choses* qu'il consomme ou un peu plus tard à *Les Innocents* de Simenon mettant notamment en scène un couple de bourgeois individualistes. D'abord ralentie par les fantasmes révolutionnaire et collectiviste de Mai 68, la jouissance privée sera en réalité stimulée par le mouvement libertaire issu de la culture *beatnik* américaine. Dans le même temps, la France va se montrer poreuse aux influences anglo-saxonnes en matière de politique économique, notamment en subissant la révolution ultra libérale de Ronald Reagan et en adoptant les préceptes de la Dame de fer sur la propriété individuelle. Les droits au libre échange, à la libre concurrence sont érigés en vertus cardinales car ceux-ci doivent permettre à l'individu de réaliser ses propres intérêts.

Le libéralisme se répand et gagne très vite les mœurs et le quotidien. Dès lors que le droit à la liberté quitte des secteurs socialement circonscrits comme l'économique, le politique et le savoir, une dynamique de la permissivité va s'installer dans tous les domaines de la vie courante et intime. L'Italie et l'Espagne, pays longtemps imprégnés de fortes traditions religieuses et familiales, subissent eux aussi l'arrivée du libéralisme social et économique. Les possibilités désormais démultipliées promeuvent la multi-appartenance à des microgroupes et tendent à relativiser fortement les grandes affiliations. On assiste de plus en plus, dans le courant des dernières décennies du XX^e siècle, à l'émergence d'un individu déclassé ou sans appartenance précise. Les mouvances féministes, l'atomisation des mœurs sexuelles et familiales, la montée du divorce et du célibat substituent le culte du moi « aux appartenances obligées »², à l'autorité et aux contraintes sociales. Les individus aspirent désormais à plus d'autonomie dans leur vie professionnelle, économique et sentimentale. Au travers de cet égotisme, on observe un

¹ *Ibid.*, p. 110.

² *Ibid.*, p. 120.

penchant généralisé à vivre selon ses propres désirs, détaché – en surface – des modèles stéréotypés et des rôles sociaux.

Les événements du dernier quart du XX^e siècle mettent au jour le climat de désaffiliation latent : « [l]a disparition de la conscience de classe dans le monde ouvrier, la désyndicalisation, la fin du militantisme, la crise des formes classiques de participation politique par délégation¹, manifestent à des niveaux divers cette montée de l'exigence des individus de ne plus être dépossédés de leurs responsabilités propres »². Les valeurs de compétition et de réussite économique surclassent celles jadis prônées par les partisans d'une société solidaire. En outre, les biens et services proposés aux consommateurs engendrent un besoin d'individualité. Parmi ceux-ci citons la voiture, le téléphone et l'ordinateur personnels ou encore l'alimentation aux rations individualisées. De nombreuses innovations sociales portent le sème de l'individualisme, comme en témoigne la fortune des lexies formées des préfixes « auto » et « self »³. Dans le domaine médical, la démocratisation de la psychanalyse et la vulgarisation de la médecine permettent désormais au patient d'être acteur de sa revalidation, de s'*autoanalyser*, d'atteindre le *selfcontrol* (d'où le succès des médecines parallèles – homéopathie, aromathérapie, yoga, etc. – où l'individu peut lui-même localiser son mal et agir contre celui-ci). En outre, les injonctions à la consommation se substituent à l'ancien mode de régulation par la discipline. Celles-ci contraignent l'individu à devoir se responsabiliser, à se prendre en charge :

Une des meilleures preuves que le principe et la finalité de la consommation n'est pas la jouissance est que celle-ci est aujourd'hui contrainte et institutionnalisée non pas comme droit ou comme plaisir, mais comme *devoir* du citoyen.⁴

L'homme, oppressé par l'impératif de consommation, se pense d'abord comme individu « devant-jour », ainsi que le formule Baudrillard⁵, avant même de trouver les moyens de satisfaire ses pulsions. Il est dépendant de la profusion d'objets mais est aussi

¹ Les manifestations d'hiver 1995 ont certes mis en branle diverses grandes villes françaises. Mais les discours des individus anti-grévistes – voulant « qu'on les laisse gagner *leur* vie » – sont nombreux. Illustration de cette désincorporation des masses : ces dernières années, les groupes de revendications se sont démultipliés mais ont vu leur nombre d'affiliés diminuer de manière importante. Le syndicalisme, tenant du solidarisme, tend désormais à se fractionner lui aussi.

² *Ibid.*, p. 116.

³ *Ibid.*, p. 117.

⁴ BAUDRILLARD (Jean), *La Société de consommation*, Paris, Denoël, coll. « folio essais », 1970, p. 112.

⁵ *Idem.*

consommateur de discours. Le public devient de plus en plus dévoreur d'informations, qu'elles soient de nature télévisuelle, radiophonique ou encore télématique avec l'omniprésence d'internet dans les pratiques quotidiennes. A mesure que se développent les médias, être tenu « au courant » devient une obsession.

Depuis sa massification, l'individualisme s'est désinvesti de ses valeurs subversives et émancipatrices – telles que les concevaient les humanistes de la Renaissance et les philosophes des Lumières – et s'est installé dans le conformisme passif.

L'univers des objets, de l'information et de l'hédonisme parachève l'égalité des conditions, élève le niveau de vie et cultive les masses, émancipe [...] les minorités sexuelles, unifie les âges avec l'impératif de jeunesse, banalise l'originalité, met sur le même plan le best-seller et le prix Nobel [...] : les dissemblances hiérarchiques ne cessent de reculer au bénéfice du règne indifférent de l'égalité.¹

Il n'y a plus de liberté à conquérir, de structure à dynamiter, de père contre lequel se rebeller. Face à l'hypertrophie du communicationnel, l'homme est désormais condamné à choisir, à se singulariser en surface mais ne sait plus comment se comporter, quelle posture adopter, qui suivre dans cette masse de *moi*. L'homme est en perpétuelle recherche de repères, de structures pour se stabiliser. Même si la postmodernité promet une attitude décontractée, l'individu n'est pas serein. Lorsqu'on écoute le discours de lycéens, d'étudiants en fin de cycle ou de travailleurs en cours de carrière, les demandes sont les mêmes : tous désirent plus de sécurité, être mieux encadrés et semblent regretter un État qui ne soit plus présent, qui intervienne auprès de chacun dans la crise². Paradoxal retour à une liberté sous contrôle.

On voit aujourd'hui, particulièrement dans le domaine du social, se diffuser de nouvelles formes d'actions publiques dont le ressort n'est pas le conflit mais le partenariat et la médiation. Le conflit n'est plus visible, il est à construire, à situer. Alain Erhenberg souligne que l'objectif est désormais de permettre aux gens de résoudre par eux-mêmes leurs propres problèmes, et ce, en les accompagnant de manière multiple dans leur parcours. « L'action politique consiste moins souvent à résoudre des conflits entre

¹ LIPOVETSKY (Gilles), *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1993, p. 54.

² Pas étonnant de relever aujourd'hui dans le discours des politiciens français – dont celui de Ségolène Royal –, les métaphores bibliques du Sauveur, reprenant le peuple par la main et le guidant dans un monde proche des ténèbres de l'Apocalypse.

adversaires qu'à faciliter collectivement l'action individuelle. Elle tend plus à fabriquer de l'autonomie, qu'à résoudre les conflits. »¹ Voire même à dissimuler le conflit. Bien que connoté péjorativement, ce dernier est d'une importance capitale pour le bien-être de l'individu : d'une part, pour sa qualité dichotomique structurante, d'autre part en ce qu'il permet de se poser des limites.

Dans la partie qui va suivre, nous allons voir comment ces considérations s'actualisent dans les romans de notre corpus.

¹ ERHENBERG (Alain), *La fatigue d'être soi, Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998, p.184.

PARTIE II : L'ADULTE IMMATURE

Je venais d'avoir 33 ans oui, l'âge où finit l'adolescence.
(*LA RÉTICENCE* : 101)

Trente-deux ans, maintenant [...] je n'avais pas de consignes précises après la sortie de la clinique [...] c'était désormais à moi de me prendre en charge.
(*EDL* : 151)

Le fait de s'engager dans des dépenses fastueuses lui donnait l'impression de prendre une décision.
(*LA MOUSTACHE* : 155)

Définition

Selon Jean-Pierre Boutinet l'âge adulte, « l'accomplissement de l'idéal humain »¹, est en train de se déliter tant dans les représentations que l'on s'en fait – comme période signifiant l'entrée dans la vie *active* – que dans les faits. Auparavant, l'âge adulte était envisagé dans une perspective émancipatrice par rapport à la dépendance tutélaire de l'enfant envers ses parents. Depuis les années 60, cet idéal à atteindre est en constante mutation. Alors qu'il y a cinquante ans à peine, l'âge adulte était la référence autour de laquelle gravitaient les autres âges de la vie, ces dernières années, la stature de l'adulte n'a cessé de s'amollir. Le chercheur distingue rétrospectivement trois stades dans son inflexion : de l'« adulte étalon » à l'« adulte à problèmes »².

Dans une société à dominante rurale et empreinte de morale chrétienne, l'homme d'âge mûr pouvait être qualifié d'« adulte étalon ». En effet, d'une part il représentait le catalyseur de la norme morale et, d'autre part, il avait pour tâche naturelle la reproduction des générations. Celui-ci, en plus de son statut familial fort, tenait un rôle professionnel bien défini dans la société : mère au foyer, ingénieur, militaire, professeur, homme de métier, etc.

¹ BOUTINET (Jean-Pierre), « L'adulte immature » in *Science humaine* n°91 « L'individu en quête de soi », février 1999, p. 22.

² *Idem.*

A partir des années soixante, les sociologues stigmatisent un nouveau modèle de vie adulte : l'« adulte en perspective »¹. Avec les progrès technologiques et culturels inhérents à la société soixante-huitarde, l'idéologie du changement va contribuer à rendre plus flous les contours de cet état-repère. L'adulte des *sixties* ne se conçoit plus à travers les formes traditionnelles de maturité (travail, famille, enfants) mais se considère « en continuelle maturation » : il se construit à travers ses rencontres, ses projets de carrière, de formation, ses voyages, etc.

Une fois les Trente Glorieuses consommées, la vie de l'adulte – inséparable de la nouvelle société de progrès en crise – va périlcliter, notamment à cause de la montée en masse des précarités liées à l'emploi. L'adulte « en construction » va rapidement laisser sa place à l'« adulte à problèmes ». Les avancées technologiques sans cesse croissantes durant les années quatre-vingt vont gommer les repères institutionnels dans lesquels l'homme se construisait un cadre de vie relativement fixe.

Dans cette nouvelle société instable et mouvante, les domaines de la vie autrefois clairement définis sont constamment remis en cause. La multiplication des divorces, des familles monoparentales, l'émergence de parentèle homosexuelle, biologique, fragilise le rôle de l'adulte aujourd'hui. Le travail et ses vertus structurantes sont aussi sur la sellette. Dans ce domaine, on observe d'une part une « désaffiliation objective »², à savoir embauche par stage, contrat à durée indéterminée, augmentation du chômage, reconversion(s) professionnelle(s), et, d'autre part, une « désaffiliation subjective »³ : le salarié, conscient des potentialités promises au départ, exècre son travail qu'il estime répétitif et sans possibilités d'avancement. Un phénomène également marquant concerne la formation initiale. En plus de voir son statut s'amenuiser, l'école ne prépare plus pour toute une vie : les savoirs qu'elle dispense sont de plus en plus menacés d'obsolescence. En outre, l'une des conséquences de la montée du chômage est l'augmentation du nombre d'années d'étude : le jeune adulte reste à l'université plus longtemps que la génération précédente et est donc dépendant plus longtemps de ses parents. Enfin, avec la sécularisation de l'Occident chrétien, le soutien religieux en matière d'éducation et d'accession à la maturité (communion, confirmation, mariage) n'a plus la prééminence d'alors.

¹ *Ibid.*, p. 23.

² BOUTINET (Jean-Pierre), *La Psychologie de la vie adulte*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2002, p. 33.

³ *Idem.*

Sans ancrages référentiels solides, l'adulte doit lui-même se projeter, lui-même décider, lui-même s'orienter. « La vie adulte donne l'impression d'avoir perdu ses perspectives "maturationnelles" pour devenir, [à l'instar de l'adolescence], l'âge des multiples résolutions de problèmes. »¹

Revenons-en aux citations en exergue de ce chapitre. A leur lecture, on repère d'emblée de fortes similitudes dans le discours des trois écrivains : les personnages sont du même âge (les premières années de la trentaine)² et manifestent un désenchantement patent lié à l'obligation de se responsabiliser, au besoin « de prendre une décision » (*La Moustache* : 155), de « [se] prendre en charge » (*EDL* : 151). Désenchantement corroboré par l'usage de déictiques temporels (*où, maintenant, désormais*) exprimant la rupture et une certaine mélancolie par rapport à un état commun dans lequel se trouvent les personnages : « finie l'adolescence » ! Ainsi, la corrélation entre ces trois propos et nos observations ci-dessus est la suivante : ces individus de plus de trente ans n'assument pas (ou assument péniblement) leur âge et leur statut d'adulte. Comme nous allons le voir plus en détails, ces caractéristiques se retrouvent dans notre corpus.

Tout d'abord, quelles sont les limites de cet âge, jadis phare pour les générations ? Au XVIII^e siècle, à une époque où la vie était plus courte, la « majorité coutumière non féodale »³, était acquise à vingt-cinq ans. Avec l'avènement de la société postindustrielle et l'entrée rapide des jeunes dans le monde du travail, elle a été rabaissée juridiquement à vingt-et-un puis à dix-huit ans. Aujourd'hui, les jeunes restent de plus en plus tardivement à l'école et sont donc dépendants de leurs parents plus longtemps, comme nous l'avons déjà dit. Dans le meilleur des cas ils s'insèrent donc dans la société aux alentours de 25-30 ans. Dans la mesure où il est difficile de poser des limites précises, quand peut-on parler d'état adulte ? Pour Boutinet, « le jeune de 20-25 ans non inséré socioprofessionnellement n'est pas encore un adulte »⁴ et le retraité de 65 ans ne l'est plus car il a quitté le monde du travail. Il ajoute qu'être adulte, c'est aussi une question de pouvoir : « avoir appartenu à la saga de la Résistance en France, être ancien élève de telle ou telle école prestigieuse, avoir

¹ BOUTINET (Jean-Pierre), « L'adulte immature » in *Science humaine* n°91 « L'individu en quête de soi », février 1999, p. 23.

² Le personnage de *La Moustache* dont l'âge et le nom ne nous sont pas communiqués est un homme, architecte, « jeune cadre performant » selon sa femme (p. 10).

³ BOUTINET (Jean-Pierre), *La psychologie de la vie adulte*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je », 2002, p. 16.

⁴ *Ibid.*, p. 17.

effectué un long compagnonnage auprès d'une personnalité reconnue, politique ou scientifique...»¹

Qui sont nos personnages ? A certains endroits de l'œuvre de nos écrivains, nous pouvons aisément identifier leur âge et leur statut social. Ils ont entre trente et cinquante ans et sont effectivement insérés (nous verrons plus loin dans quelles mesures) professionnellement dans la société.

La geste toussaintienne commence en 1985 avec le narrateur de *La SDB*, un historien, chercheur de « 27 ans bientôt 29 » (p. 15) préparant une conférence pour l'Ambassadeur d'Autriche et se poursuit avec *La Réticence* où ce dernier est alors âgé de 33 ans. L'âge et la profession du protagoniste ne sont plus communiqués d'emblée dans *Fuir* (2005). Cependant, on constate que l'écrivain reste cohérent tout au long de son œuvre quant à ces caractéristiques. Par exemple, *Monsieur* (1986) est un directeur commercial de 29 ans chez *Fiat-France*, le narrateur de *La Télévision* (1997) est un historien de l'art quadragénaire écrivant un essai sur T.V. (Tiziano Vecellio). Comme le narrateur des romans de Toussaint vieillit au rythme des publications, l'âge de *Je* dans son dernier roman doit tourner mathématiquement autour des 45 ans². Si toutefois sa profession ne nous est pas communiquée, on peut aisément reconnaître le *moi* élitiste³ et cultivé – citant Mondrian, Soutine, Pascal, D'Ormesson, etc. – des romans précédents.

Les trois romans de Carrère que nous avons sélectionnés, reconduisent les types de personnages croisés ci-dessus. L'homme de *La Moustache* est un jeune architecte « cadre dynamique » (p. 10) ; le père de Nicolas, 9 ans, est délégué commercial pour une firme de prothèses chirurgicales dans *La Classe de neige* ; Jean-Claude Romand (né en 1954) se dit médecin travaillant comme chercheur à l'O.M.S. dans *L'Adversaire*. Ajoutons pour ce dernier roman, le narrateur « Emmanuel Carrère », journaliste et écrivain reconnu de 36 ans au moment des faits en 1993.

¹ *Ibid.*, p. 20.

² Ne nous laissons pas prendre au piège : le même âge que le protagoniste de *Faire l'amour* publié en 2002, puisque *Fuir* raconte les événements qui se sont déroulés la même année pendant l'été.

³ Comme le souligne Denis Saint-Amand dans l'article « Un nouveau roman célibataire. Passage furtif dans la Salle de bain » à paraître dans la revue *Textyles*.

Même constat pour Houellebecq dont les personnages sont du même niveau social et culturel¹ que ceux de Toussaint et Carrère. De plus, ses romans mettent en scène des protagonistes qui disent explicitement leur appartenance générationnelle, alors qu'elle était exprimée de manière ambiguë chez les deux autres romanciers. L'analyste-programmeur de 32 ans d'*EDL* (1994) et Michel, le gestionnaire-comptable quadragénaire attaché au ministère de la culture de *Plateforme* (2001) se positionnent régulièrement par rapport à la génération qui les a précédés, responsable du désarroi contemporain, celle de leurs parents – des soixante-huitards libertaires qu'ils haïssent². En revanche, Daniel¹, humoriste acerbe à succès de 45 ans de *La PI* (2005), se positionne par rapport à la génération qui lui succède. Mais c'est sans doute dans *Les PE* (1998) où l'on a des dates (de naissance : 1956 pour Bruno, professeur de lettre, 1958 pour Michel chercheur en biologie) précises, que cela est le plus développé :

Le 14 décembre 1967 [...] C'est à partir de ce moment que de larges couches de la population eurent accès à la *libération sexuelle*, auparavant réservée aux cadres supérieurs, professions libérales et artistes [...] Il est piquant de constater que cette *libération sexuelle* a parfois été présentée sous la forme d'un rêve communautaire, alors qu'il s'agissait d'un nouveau palier dans la montée historique de l'individualisme. (*Les PE* : 116)³

Sans verser dans la théorie sur l'autofiction, ce dernier propos nous permet de rapprocher nos œuvres d'une réalité générationnelle biologique commune aux trois auteurs, tous les personnages, ces trentenaires évoluant vers la cinquantaine, étant originaires des années 50.

Ces adultes – socioprofessionnellement insérés –, désormais plus clairement identifiés, n'évoluent pas seuls pour la plupart mais en couple homme-femme ou avec un (des) enfant(s). Si les personnages de Houellebecq déclarent n'avoir « ni partenaire sexuelle régulière, ni véritable ami intime » (*Plateforme* : 17-18), ils ont rencontré ou rencontrent toujours des partenaires féminins : le narrateur d'*EDL* est divorcé, Michel rencontre Valérie dans *Plateforme* et Daniel¹ vit successivement – après avoir connu un premier divorce – avec Isabelle et sa jeune maîtresse Ester. Il en va de même pour le narrateur toussaintien vivant avec l'hermaphrodite Edmondsson dans *La SDB*, partageant

¹ Références historiques, philosophiques, littéraires (Maupassant, Baudelaire, Huxley, Nietzsche, Auguste Comte, anecdotes sur le passé de personnages illustres, etc.) abondent dans le discours des personnages houellebecquiens dont l'acuité sociologique ressort par dessus tout.

² « Evidemment j'aurais pu prendre la voiture, tuer mon père, faire l'aller-retour dans la nuit. » (*Plateforme* : 17).

³ Exemple parmi tant d'autres.

une chambre d'hôtel avec son fils dans *La Réticence* et vivant une rupture avec Marie dans *Fuir*. L'homme à *La Moustache* vit avec sa compagne Agnès, Nicolas dans *La Classe de neige* vit avec ses deux parents et Jean-Claude Romand et Emmanuel Carrère ont chacun une famille dont ils désirent assurer le bien-être matériel. Alors où est le problème?

Jean-Pierre Boutinet distingue quatre types d'immatunité liés à l' « état adulte »¹ contemporain que nous appliquerons à nos romans dans les chapitres suivants : l'immatunité liée à des contraintes de situation déstructurantes ou assujettissantes (chap. 1. L'effacement des repères), l'immatunité produite par l'effacement des repères qui conduit à une situation d'indifférenciation (chap. 2. La vacuité d'être libre), l'indifférenciation menant à une incapacité à anticiper et à un repli sur le présent (chap. 3. Le présentisme), enfin, l'immatunité associée à la complexité croissante de notre société de communication [chap. 4. L'(in)communication].

¹ BOUTINET (Jean-Pierre), « L'adulte immature » in *Science humaine* n°91 « L'individu en quête de soi », février 1999, pp. 23-24.

Chapitre I : L'effacement des repères

Conformément aux faits relevés par les sociologues sur le délitement des grands cadres de la vie adulte, nous pouvons opérer les mêmes observations dans nos romans.

Tripalium ?

Pour beaucoup d'observateurs¹, la souffrance identitaire qui nécrose la société serait liée au manque de reconnaissance des uns par les autres, en ce qui concerne leur itinéraire de vie ainsi qu'en ce qui les différencie. Auparavant, le cadre ou l'ouvrier développait un sentiment d'appartenance identitaire fort par son attachement durable à l'entreprise pour laquelle il travaillait. Aujourd'hui, ce sentiment est moins souvent reconduit face aux nouvelles recompositions des grands *holdings* impersonnels. Mises à pied, retraites anticipées, chômage, etc., le fonctionnaire subit les réformes socio-utilitaristes et finit par ressentir un sentiment d'inanité personnelle. C'est ce que stigmatise Michel Houellebecq à plusieurs reprises dans son œuvre, dont voici un extrait :

C'était vers le milieu des années quatre-vingt, dans les débuts de la modernisation du socialisme, à l'époque où l'illustre Jack Lang répandait faste et gloire sur les institutions de l'état; mon salaire à l'embauche était tout à fait correct. Et puis j'ai vieilli, assistant sans trouble aux changements politiques successifs. [...] Pourquoi n'avais-je jamais, dans mon travail, manifesté une passion comparable à celle de Marie-Jeanne? (*Plateforme* : 30)

En effet, outre cet exemple tiré de *Plateforme*, l'écrivain met en scène des personnages sans plus aucune ambition, qui exècrent leur travail. Les propos du narrateur d'*EDL*, fonctionnaire lui aussi, sont explicites : « l'informatique me fait vomir. Tout mon travail d'informaticien consiste à multiplier les références [...]. Ça n'a aucun sens. » (*EDL* : 83). Même constat pour Bruno, personnage des *PE*, qui, aigri par son métier de professeur de lettres dans un lycée – engendrant frustrations intellectuelles et sexuelles –, préférera quitter son poste (de même que son épouse et son enfant) pour mener une vie de désœuvrement.

Nous l'avons vu, Toussaint relate principalement le quotidien d'intellectuels, de chercheurs en sciences humaines. Cependant, si les personnages toussaintiens ne clament

¹ Boutinet en tête mais aussi Lipovetsky et Ehrenberg dans les ouvrages susmentionnés.

pas haut et fort leur désamour professionnel, à l'instar de ceux de Houellebecq, ils ne manquent pas de suggérer la fatuité voire l'inutilité de leur travail. C'est notamment le cas dans *La SDB*, lorsque *Je* imagine ironiquement les propos qui se tiendront entre chercheurs lors de la conférence à l'ambassade d'Autriche (à laquelle – comme on le découvrira à la dernière page de *La SDB* – il est réellement invité et au cours de laquelle il est censé prendre la parole) :

Ces projets, qui ont été élaborés dans le sens de l'harmonisation des textes, visent, à travers une définition précise des études préalables, à renforcer la mise en œuvre des dispositions établies lors de la précédente réunion. Les mêmes dispositions tendent, du reste, à inspirer aux participants une programmation plus rigoureuse de leurs activités d'études pour une meilleure maîtrise des projets, de manière à mettre en œuvre les modalités d'une amélioration de l'efficacité pratique des capacités. (*La SDB* : 33)

De même, le personnage de *La Télévision* livre avec humour son incapacité à poursuivre sa thèse (et à prendre une décision) à propos de « Titien, le Titien, Vecelli, Vecellio, Tiziano Vecellio, Titien Vecelli, Titien Vecellio » (*La Télévision* : 41) et avoue d'ailleurs que « l'envie [lui] était peut-être tout simplement passée de mener à bien cette étude » (p. 45) avant même d'avoir commencé. Son découragement et le désintérêt pour son travail – qu'il ne parviendra jamais à boucler – sont continus tout au long du récit. S'ensuit d'ailleurs un jeu subtil entre le temps du récit et le temps de l'histoire ; l'écriture de son projet sur Titien est plus long que le temps du récit.

Dans l'œuvre de Carrère, bien qu'il n'y ait aucune considération concrète sur les activités professionnelles des protagonistes, on constate que les personnages vivent en porte-à-faux par rapport à leur statut effectif. C'est notamment le cas dans *L'Adversaire* où Jean-Claude Romand n'osera jamais avouer à sa famille qu'il n'a obtenu ni de diplôme universitaire ni de poste professionnel. Oppressé par une société qui promeut le succès, il se fait passer pour un médecin, illustre chercheur à L'O.M.S., et vit dans l'opulence fallacieuse jusqu'au meurtre de ses proches : parents, épouse, enfants. Il en va de même dans *La CDN* où le père de Nicolas, représentant de commerce (profession qui « semblait prestigieuse » [p. 27] à Nicolas), s'avère être un pédophile, tueur d'enfant, passant ses journées non sur les routes pour son travail – comme on peut le conjecturer – mais dans un état de désœuvrement pathologique.

Le couple

Deuxième grand cadre de la vie adulte en voie de désagrégation : le couple, la famille. Très médiatisé depuis les émissions de *Télé réalité* – comme Serge Tisseron le fait remarquer dans la première partie de son ouvrage¹ avec *Loftstory* –, les nouveaux rapports homme-femme, parent(s)-enfant(s) sont au centre des préoccupations actuelles. Ruptures, divorces et célibat sont des modes de vie très répandus aujourd’hui et en voie de banalisation.

Dans ses romans, Michel Houellebecq met d’emblée en place des personnages divorcés ou célibataires. D’emblée, car dès l’incipit l’auteur nous informe froidement (phrases laconiques, ponctuation scientifique) de l’état civil de ses personnages : « Je ne suis pas marié non plus. J’en ai eu l’occasion, plusieurs fois ; mais à chaque fois j’ai décliné » (*Plateforme* : 1). Cependant, leur situation sociale évolue toujours. En effet, hormis le narrateur d’*EDL* qui demeure seul tout au long du roman – malgré les avances de la « petite Catherine », réceptionniste du ministère de l’agriculture, « hors d’état d’essayer quoi que ce soit avec un mec » (*EDL* : 28) –, Michel et Daniel¹ parviennent à rencontrer la « femme de leur vie ». Toutefois, leur union bascule toujours vers la séparation. D’une part, l’échec affectif est manifeste dans l’œuvre houellebecquienne, notamment celui répété de Daniel¹ et Isabelle dans *La PI* :

Je ne savais pas très bien ce qui se passait alors, sur mon visage, et ce qui la faisait tant souffrir ; j’aurais beaucoup donné pour l’éviter, car, je le répète, je l’aimais ; mais, manifestement, ce n’était pas possible. (*La PI* : 55)

Isabelle sentait tout cela, je pense, et me regardait en soupirant, au bout de deux semaines il commença à devenir évident que les choses allaient tourner mal, il valait mieux que je reparte encore une fois, et pour la dernière fois à vrai dire, cette fois nous étions vraiment trop vieux, trop usés, trop amers, nous ne pouvions plus que nous faire du mal, nous reprocher l’un à l’autre l’impossibilité générale des choses. (pp. 352-353)

D’autre part, l’impossibilité de vivre durablement ensemble est métaphorisée – c’est ce qui est le plus récurrent chez Houellebecq – par la mort inévitable de l’un des protagonistes du couple. Dans *Les PE*, l’amour, une fois consommé, n’aboutit pas : la

¹ TISSERON (Serge), *L’intimité surexposée*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 2008. Particulièrement aux pages 19-47.

nouvelle femme de Bruno, Christiane, devenue impotente, se suicide. Celle de Michel, Annabelle (après son troisième avortement), décède d'un cancer de l'utérus. Valérie, la compagne de Michel dans *Plateforme*, est blessée mortellement dans un attentat. Enfin, Isabelle, subissant la déprédation du temps et vivant mal la relation labile qu'elle entretient avec Daniel, finira par se suicider.

Si dans le cas de Toussaint, les titres de ses deux derniers romans, respectivement *Faire l'amour* et *Fuir*, sont sans aucun doute explicites, il n'en va pas de même dans *La Salle de bain*, où la crise conjugale, quoique déjà présente, est exprimée de manière indirecte. Sans raison apparente, dans le chapitre *L'hypoténuse*, le narrateur quitte « brusquement, et sans prévenir personne » (*La SDB* : 49) Paris et sa compagne Edmondsson pour Venise et ses eaux calmes. On pourrait croire alors exclusivement à une fuite liée à ses considérations répétées sur l'immobilité – sur lesquelles nous reviendrons au chapitre 3 « Le présentisme » – cependant certains indices textuels nous incitent à élargir l'interprétation. En effet, lorsque Edmondsson « fini[t] par venir [le] chercher » (p. 68) après plusieurs jours, *Je* déclare : « nous ne parlions pas » (p. 69) ou encore « nous ne disions plus rien. Nous nous étions tout dit, nous n'étions pas d'accord » (p. 76). L'acmé de cette tension larvée sera fulgurant : *Je* lui « envo[ie] de toutes [ses] forces une fléchette, qui se plant[e] dans son front » (p. 88).

Au contraire de *La SDB*, dans le diptyque *Faire l'amour-Fuir*, le malaise n'est plus dissimulé, comme en témoigne la première phrase de *Fuir* : « Serait-ce jamais fini avec Marie ? ». Le narrateur livre ouvertement la rupture, le désir d'en finir et ses velléités impuissantes :

Je me sentais curieusement apaisé depuis que je m'étais procuré ce flacon de liquide ambré et corrosif, qui pimentait mes heures et acérait mes pensées. Mais Marie se demandait, avec une inquiétude peut-être justifiée, si ce n'était pas dans mes yeux à moi, dans mon propre regard, que cet acide finirait. Ou dans sa gueule à elle, dans son visage en pleurs depuis tant de semaines. (*FLA* : 11)

Même constat lucide que le narrateur houellebecquien pour celui de *Fuir* : « il était impossible de continuer de s'aimer maintenant » (*Fuir* : 168).

Enfin, la première scène de sexe de *FLA* a également retenu notre attention quant à notre problématique sur l'individualisme. En effet, Toussaint décrit les ébats des duettistes, non pas dans une dynamique fusionnelle mais plutôt dans un solo disharmonique : « seul mon sexe semblait participer à notre étreinte [...] J'avais le

sentiment qu'elle se servait de mon corps pour se masturber contre moi » (*FLA* : 33) ou encore « j'avais fini par me concentrer comme elle sur une recherche de plaisir purement onaniste » (p. 34).

« Dans ma note d'intention [explique Emmanuel Carrère] j'ai écrit que cette affaire de moustache est une chose que rencontrent tous les couples à un moment ou à un autre, sous une forme ou une autre »¹. En effet, derrière cette histoire de follicules pileux – outre la problématique identitaire que nous laissons pour l'instant en suspens – apparaît la question de la superficialité des rapports humains aujourd'hui : des gens vivent ensemble et ne se connaissent pas vraiment, ne se regardent pas vraiment. Et le terme « superficialité » prend tout son sens lorsque l'on s'aperçoit du lexique employé par Carrère pour caractériser les échanges entre Agnès et le personnage :

Elle y était allée fort en s'assurant contre lui, même sous prétexte de la *farce*, la complicité de Serge et Véronique. Qu'ils aient accepté, eux, tenu leur *rôle* comme elle le demandait, ils pensaient se prêter à un *jeu* entre eux deux, une de ces plaisanteries privées dont ils étaient coutumiers, et non pas la première *escarmouche sérieuse* d'une sorte de *guérilla conjugale*. (*La Moustache* : 42 ; c'est nous qui soulignons)

Dans ce roman², nous avons repéré pas moins d'une vingtaine d'allusions au monde du spectacle, de la représentation, dont voici un échantillon : « je lui tire mon chapeau. Joli coup » (*La Moustache* : 19), « Agnès, qui tenait sa scène, revenait déjà à la charge » (p. 27), « entrer dans le jeu » (p. 43), « il pensait à la comédie qu'on lui jouait » (p. 46), « difficile de croire qu'elle jouait la comédie » (p. 48), « le silence de ces figurants » (p. 63), « recommencer le cirque » (p. 156), etc. Cette isotopie du spectacle n'est pas sans nous faire penser aux écrits de Guy Debord pour qui « [t]oute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de *spectacles*. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation ».³

En outre, les attitudes des protagonistes sont décrites comme immatures, semblables à des enfantillages :

¹ Extrait d'interview consultable sur la page : www.comptoirilletteraire.com/upload/2007/08/carrere.doc.

² Mais aussi dans *L'Adversaire*, où le double « jeu » que mène Romand auprès des siens est dépeint en ces termes : « scène domestique », « autre scène », « autre rôle », « autre public » (*L'Adversaire* : 101).

³ DEBORD (Guy), *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996, p. 1.

Il se sentait triste comme un enfant qui, lors d'un repas familial en l'honneur de son prix d'excellence, voudrait que la conversation porte seulement sur cet événement, souffre que les adultes, après l'en avoir félicité, n'y reviennent pas sans cesse, parlent d'autre chose, l'oublie. (*La Moustache* : 22)

De même, dans le premier tiers du récit, la dispute du couple est dépeinte en ces termes: « sa déception enfantine s'accroît » (p. 23), « son mécontentement disparut, celui de l'adulte qui cède au caprice d'une gamine [...] il pensa dire "tu as gagné" » (p. 25), « s'efforçant de poursuivre sur le ton de l'adulte qui raisonne une fillette entêtée » (p. 26), etc.

Dans *L'Adversaire*, il est aussi question du couple mis à mal. En effet, Carrère relate ponctuellement l'aventure adultère que Jean-Claude Romand a eue avec sa maîtresse Corinne. Alter ego féminin de son épouse Florence dans ses « rêves éveillés [...], Corinne [était celle] qui le comprenait, le pardonnait [sic], le consolait » (*L'Adversaire* : 119). Moins évident, il est vrai, que pour *La Moustache*, il nous semble toutefois que Carrère insinue dans cette phrase le comportement affectif infantile de Romand ; notamment par l'emploi des termes « consoler » et « rêves éveillés », que l'on rapporte volontiers au lexique de l'enfance, de l'adolescence.

Notons que, dans *Un Roman russe* et *D'Autres vies que la mienne*, il est aussi question des difficultés que connaît le narrateur à maintenir son nouveau couple en voie d'implosion et à voir ses enfants issus d'un premier mariage. A l'instar de Toussaint qui, en 1985, ne faisait qu'évoquer une crise conjugale latente dans *La SDB*, Emmanuel Carrère place les thématiques du couple et de la rupture, consignées jusqu'alors en toile de fond, au premier plan dans ses romans publiés respectivement en 2007 et 2009. Aujourd'hui, il semblerait que le délitement du couple soit passé au centre des préoccupations sociétales comme on peut le lire chez nos trois auteurs ; en témoignent les romans *La Possibilité d'une île* (2005), *FLA* et *Fuir* (2002 et 2005) articulés cette fois autour de ce sujet.

Avant d'aborder l'effritement du dernier grand cadre de vie jadis structurant pour l'adulte – le religieux –, envisageons celui du cadre familial.

La famille

Mon père est mort il y a un an. Je ne crois pas à cette théorie selon laquelle on devient *réellement adulte* à la mort de ses parents ; on ne devient jamais *réellement adulte*. (Plateforme : 1)

A ce propos, Michel Houellebecq prend une fois encore le parti de relater les choses d'un point de vue générationnel, en mettant régulièrement en scène les parents des protagonistes¹, des soixante-huitards. C'est notamment le cas dans *EDL* où le narrateur suggère que sa naissance n'a pas été désirée par ses parents :

C'est également un 26 mai que j'avais été conçu, tard dans l'après-midi. Le coït avait pris place dans le salon, sur un tapis pseudo-pakistanaï. Au moment où mon père prenait ma mère par derrière elle avait eu l'idée malencontreuse de tendre la main pour lui caresser les testicules, si bien que l'éjaculation s'était produite. (*EDL* : 150)

Génération des parents qui – si l'on suit le postulat de l'auteur au fil de son œuvre – serait, entre autres, à l'origine de l'explosion des cadres familiaux et conjugaux. Dans *Les PE*, abandonnés par leur mère qu'ils haïssent, les demi-frères Bruno et Michel reproduiront les schèmes libertaires de 68, entérinés et maximalisés désormais par leur propre génération. Bruno est un père alcoolique et volage qui considère son fils comme un poids à sa charge dont il se débarrasse :

Bruno était tombé dans une sorte de coma éthylique. Il en fut réveillé deux heures plus tard par les hurlements de son fils [...] Il écrasa deux Lexomil dans un peu de confiture, se dirigea vers la chambre de Victor. [...] L'enfant avala sans difficultés la mixture et se raidit, comme assommé par le coup. [...] Bruno enfila son blouson et se dirigea vers le *Madison*, un bar de nuit de la rue Chaudronnerie. (*Les PE* : 183)

Après son divorce, Bruno raconte ses quelques entrevues avec son fils jusqu'à ses treize ans. Après, « l'anecdote » familiale disparaît : « Bruno le savait, de l'indifférence réciproque, ils allaient progressivement passer à la haine » (p. 167). Michel, lui aussi représente en quelque sorte l'impossibilité de fonder une famille, Annabelle sa compagne subissant mortellement son troisième avortement. Seul espoir à cette aporie sociale : l'extinction de la race humaine et son remplacement par des êtres clonés non poussés par leurs désirs individualistes, sans affect. Espoir qui se révélera toutefois être un échec dans *La PI* ; puisque même en *climatisant* le sexe, les échanges homme-femme, le clone de

¹ Procédé que reprendra Carrère, dans une certaine mesure, dans *Un Roman russe*.

Daniel¹ déclare à la page finale : « J'étais indélivré » (*La PI* : 484). Nous y reviendrons plus bas.

Chez Toussaint, nulle acrimonie envers sa famille semblable à celle de Houellebecq. Il n'empêche, derrière la désinvolture ostentatoire du narrateur, les rapports qu'il entretient avec ses proches ne sont pas étroits. C'est dans *La Réticence* et *La Télévision* que l'auteur nous présente le fils de *Je*. Si dans cette dernière, le narrateur est finalement rejoint à Berlin par sa femme et ses « deux enfants » en toute fin du récit (*La Télévision* : 206), dans *La Réticence*, l'écrivain nous donne à lire les déambulations d'un père seul – célibataire ? – avec son fils. Seul, le narrateur l'est aussi tout au long du récit de *La Télévision* : « J'ai passé l'été seul à Berlin, cette année. Delon avec qui je vis, a passé les vacances en Italie, avec les deux enfants, mon fils et le bébé pas encore né » (*La Télévision* : 8). Ce détachement, ici spatial, physique, du père à sa famille est reconduit lorsque le narrateur se méprend de manière répétée à propos de l'âge de son fils (malgré le rappel de sa compagne) : « il a cinq ans ! dit-elle [...] il a déjà cinq ans ! dis-je (c'était incroyable, ça changeait tout le temps) » (p. 218) ou encore « quatre ans, quatre ans et demi, je ne sais plus très bien quel âge pouvait avoir mon fils à l'époque (il avait six ans maintenant) » (p. 214). Certes un jeu narratif entre les niveaux diégétiques est repérable. Mais il ne faut cependant pas se laisser duper. Ce désintéressement paternel anodin, le narrateur tente de s'en déculpabiliser en multipliant de façon démesurée les déterminants possessifs « mon » au côté du nom « fils » (*La Télévision* : 207, 208, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 219, 222) ; souvent dans le même paragraphe ou sur la même page.

Dans *La Réticence*, Jean-Philippe Toussaint va encore plus loin quant au détachement du père vis-à-vis de son fils. En effet, le narrateur, se rendant à Sasuelo accompagné de son fils se débarrasse de ce dernier à l'hôtel, sans surveillance de jour comme de nuit, pour entamer ses pérégrinations à la recherche de Biaggi ; se rappelant parfois que son fils est resté à l'hôtel :

Mais si Biaggi se trouvait à l'hôtel, me disais-je, si Biaggi était à l'hôtel maintenant, il avait sûrement dû me voir sortir cette nuit, et c'était lui peut-être, [...] qui avait fermé la baie vitrée derrière moi pour m'empêché de rentrer – et je songeai que mon fils aussi se trouvait à l'hôtel. (*La Réticence* : 64-65)

Le narrateur poursuit ensuite son récit, sans que le lecteur ne sache ce qu'il advient du petit garçon, qui apparaîtra de manière anecdotique au fil des pages. Ce procédé n'est pas

sans rappeler celui de la « fausse anecdote »¹ que Toussaint utilise par exemple régulièrement dans *La SDB* ou encore dans *L'Appareil photo* et *La Télévision*. A la différence qu'ici, il s'agit de son fils, non d'un anecdotique *quidam*.

En outre, lorsqu'il est accompagné de son petit garçon, *Je* se considère tout seul – un peu à l'instar de la scène de sexe dans *FLA* – et utilise les pronoms personnels sujets pour caractériser le binôme qu'il forme avec son fils : « Le lendemain matin, un taxi vint *me* prendre à l'hôtel vers dix heures. [...] Mon fils était assis à côté de moi à l'arrière du taxi. » (*La Réticence* : 19 ; c'est nous qui soulignons) ou encore :

J'envisageais de rester déjeuner là à midi, et, lorsque le chauffeur *me* laissa sur la place du village, je convins avec lui d'un rendez-vous pour qu'il vienne *me* chercher après le déjeuner [...] et je pris la direction du supermarché, mon fils devant moi dans sa poussette. (pp. 20-21 ; c'est nous qui soulignons)

Carrère, dans *La Classe de Neige*, met également en scène un père physiquement absent du cercle familial à cause de son travail, mais aussi à domicile : « lorsqu'il restait plusieurs jours de suite à la maison, au retour d'une tournée, il passait presque tout son temps au lit » (*La CDN* : 35). Un père menant une vie détachée de celle de son fils :

Quelquefois, il s'asseyait sur le bord du lit de Nicolas et restait un moment ainsi, les yeux dans le vide [...]. Il soupirait. Il posait des questions bizarres, demandant par exemple à Nicolas en quelle classe il était. Nicolas répondait docilement et il hochait la tête, disait que ça devenait sérieux et qu'il fallait bien travailler pour ne pas redoubler. Il semblait avoir oublié que Nicolas avait déjà redoublé une fois, l'année où ils avaient déménagé. (*La CDN* : 37)

Cependant, comparablement au *Je* toussaintien voulant, en quelque sorte, racheter auprès des lecteurs ses errances paternelles de manière ostentatoire (« mon fils »), le père de Nicolas démontre de manière excessive en public, son attachement à son fils. C'est notamment le cas lorsqu'il prend la parole devant la maîtresse et les parents des camarades de classe de Nicolas, avant le départ pour la classe de neige. Alors que la maîtresse exhorte les parents à respecter les consignes téléphoniques et à déléguer leur confiance au personnel du stage, « le père de Nicolas dit alors, assez brusquement, que le principal objectif de l'école n'était pas, selon lui, de couper les enfants de leur famille et qu'il ne se gênerait pas pour téléphoner s'il en avait envie » (p. 12). Concernant le trajet en autocar jusqu'au chalet de montagne, celui-ci réagit encore de manière démesurée : « il préférerait

¹ Voir l'article de Laurent Demoulin « La fougère dans le frigo », lors de sa communication à l'occasion du colloque organisé par le CCIC de Cerisy-la-Salle du 21 au 31 juillet 2003.

conduire lui-même son fils au chalet : au moins comme ça, il saurait qui était derrière le volant » (p. 13). Au contraire des autres enfants, Nicolas fera donc le trajet, seul, en compagnie de son père. Père qui, derrière l'image parentale qu'il présente, s'avérera être un meurtrier.

La religion et l'angoisse de la mort

C'est à partir de ce moment, je pense, que j'eus l'intuition qu'un phénomène nouveau allait se produire. Qu'une religion nouvelle puisse naître en Occident était déjà en soi une surprise, tant l'histoire européenne des trente dernières années avait été marquée par l'effondrement massif des croyances religieuses traditionnelles. (*La PI* : 354)

Certes moins d'actualité, moins médiatisé aujourd'hui, l'affaiblissement du cadre de vie religieux est bien une réalité liée à l'individualisme contemporain. On aurait tendance à l'oublier – depuis la laïcisation en masse de l'Occident chrétien dans les années 70-80¹ – mais la chose théologique tenait bel et bien un rôle important dans la vie des individus et surtout dans celle des familles. En effet, outre les valeurs et l'éducation qu'elle proférait, l'Eglise et son *décorum* offraient à ses fidèles, comme aux catholiques « passifs », toute une série de pratiques ritualisées ; respect de codes alimentaires et vestimentaires, catéchisme et Messes publiques le dimanche matin, fêtes religieuses au champ de permissions restreint, mariages, sermons et prières sur un mode de pensée manichéen, structurant, etc.

Dans des pays comme l'Espagne, la Pologne, l'Irlande, une foi catholique profonde, unanime, massive structurait la vie sociale et l'ensemble des comportements depuis des siècles, elle déterminait la morale comme les relations familiales, conditionnait l'ensemble des productions culturelles et artistiques, des hiérarchies sociales, des conventions, des règles de vie. (*La PI* : 354)

A ce sujet, Ehrenberg² remarque que l'individu, en désaffectant ce repère sociétal, s'est émancipé de la dynamique séculaire du « permis-défendu » et postule qu'il tendrait à présent vers celle, plus vaste et moins contraignante, du « possible-impossible » (corrélât de la fortune du scientisme et de l'affaiblissement des idéologies traditionnelles; nous y reviendrons au chapitre 3.).

¹ Lipovetsky rapporte les statistiques suivantes : « en France en 1967, 81 % des jeunes de quinze à trente ans déclaraient croire en Dieu ; en 1977 ils n'étaient plus que 62 %, en 1979, 45 % seulement déclaraient croire en les fondements divins » in LIPOVETSKY (Gilles), *L'Ère du vide*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1996, p. 170.

² EHRENBURG (Alain), *Op. Cit.*, p. 136. (Entre autres).

Les penseurs contemporains observent néanmoins un « retour du sacré » dans notre société. Recours nécessaire à une autorité transcendante en ce que « la croyance est une partie du fonctionnement humain, [en ce qu'] elle fait partie de l'équipement mental de l'homme »¹. Incapable de résoudre des problèmes fondamentaux de l'existence, seul, l'être humain, affranchi, se tourne à nouveau vers des instances médianes ou supérieures. Mais là où auparavant la spiritualité était synonyme de mesures relativement ascétiques, aujourd'hui elle « s'est mise à l'âge kaléidoscopique du supermarché et du libre service »². A ce sujet, Gauchet précise que « sorti[r] de la religion ne signifie pas sorti[r] de la croyance religieuse, mais sorti[r] d'un monde où la religion est structurante, où elle commande la forme politique des sociétés et où elle définit l'économie du lien social »³. Avec la mondialisation des échanges, on assiste à la montée d'un « néo-paganisme », mixte de superstitions, de traditions ancestrales remises au goût du jour (Halloween, pèlerinages, etc.), de religions exotiques (bouddhisme, taoïsme, etc.). A l'instar des microgroupes sociaux, des groupuscules dissidents s'organisent autour de chefs spirituels – « kids adultes » ou « kids vieillissants » comme les appelle le narrateur de *La PI* (p. 263) – et offrent un syncrétisme religieux à tout qui ressentirait un besoin de croyance, d'appartenance facile. « La prière [écrit Odon Vallet] a déménagé sous les cieux d'une oraison personnelle ou d'une méditation exotique : du chapelet des radios chrétiennes au yoga des club du troisième âge, la spiritualité se porte loin des lieux consacrés et forme de nouvelles églises hors des murs »⁴. L'homme, choisissant lui-même ses critères de vérité, tend à désertir les lieux de cultes traditionnels et à intégrer des formes de religiosité d'apparence plus libre comme celles que peuvent offrir les sectes.

L'objectif principal de la conférence était d'énumérer les restrictions et les contraintes que les élohimites faisaient peser sur la sexualité. C'était assez simple : il n'y en avait aucune. [...] La femme pouvait faire exploser sa féminité, et l'exhibitionnisme qui lui est consubstantiel, à travers toutes les tenues scintillantes, transparentes ou moulantes que l'imagination des couturiers et créateurs divers avait mises à sa disposition : rien ne pouvait être plus agréable et excellent aux yeux des Élohim [...]. En théorie c'était extrêmement *open*, toutes les formes de sexualité étaient permises [...]; *en pratique* les femmes portaient des tenues érotiques, il y avait pas mal de frottement, mais *les choses en restaient là*. (*La PI* : 124-125 ; c'est nous qui soulignons)

¹ GAUCHET (Marcel), *La religion dans la démocratie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2002, p. 8.

² LIPOVETSKY (Gilles), *Op. Cit.*, p. 170.

³ GAUCHET (Marcel), *Op. Cit.*, p. 13.

⁴ VALLET (Odon), *Dieu a changé d'adresse*, Paris, Albin Michel, coll. « Espaces libres », 2004, p. 166.

Chantre de la déchéance des idéologies et des sujets polémiques, Michel Houellebecq n'évite pas d'aborder ce nouveau phénomène qu'il exploite dans ses deux derniers ouvrages. Même si l'auteur décrit avec causticité l'essor de la secte des *Elohimites* dans son récit *Lanzarote* et dans la première partie de son dernier roman¹, il n'empêche qu'il y fait adhérer inéluctablement ses personnages mal dans leur peau ; notamment l'athée Daniel, ironiste acerbe de *La PI* : « J'avais l'impression d'être engagé dans une démarche spirituelle – alors que ce mot n'avait jamais eu le moindre sens pour moi » (p. 120).

Touchons également un mot sur l'autre conséquence de l'individualisme religieux : les fondamentalismes, dont la thématique est très présente chez Houellebecq. A l'opposé du syncrétisme culturel, le fondamentalisme est une réaction exacerbée à l'amollissement des mœurs, une volonté affirmée d'un retour au sens pur d'une doctrine religieuse. Hormis ceux de *Lanzarote* et de *La PI*, qui adhèrent tout de même à un système de croyance, les personnages houellebecquiens ne sont pas fondamentalement religieux. Si leur angoisse de la mort est permanente – nous allons y revenir – ils se déclarent anti-confessionnels ou athées. Cependant, leur parcours les amène régulièrement à se positionner par rapport aux intégrismes religieux (« à la mode », principalement islamistes) et leurs propos tendent ouvertement vers l'hyperbole raciste. Cela est le plus patent dans *Plateforme* où le narrateur effectue des séjours prolongés en Thaïlande avec sa compagne Valérie, dans le cadre du projet de vacances organisées « Nouvelles Frontières ». Au cours du récit, les protagonistes essuient une vague d'attentats revendiqués par des intégristes islamisants dont le dernier relaté sera fatal à Valérie. Comme le montre cet extrait, le narrateur, par le biais de son interlocuteur égyptien, attaque le monothéisme islamique, ses pratiques « radical[es] » et ses fidèles :

Depuis l'apparition de l'islam, plus rien. Le néant intellectuel absolu, le vide total. Nous sommes devenus un pays de mendiants pouilleux. Des mendiants pleins de poux, voilà ce que nous sommes. Racailles, racailles... ! [...] Il faut vous souvenir [...] que l'islam est né en plein désert, au milieu de scorpions, de chameaux et d'animaux féroces de toutes espèces. Savez-vous comment j'appelle les musulmans ? Les minables du Sahara. Voilà le seul nom qu'ils méritent. L'islam ne pouvait naître que dans un désert stupide, au milieu de Bédouins crasseux qui n'avaient rien d'autre à faire — pardonnez-moi — que d'enculer leurs chameaux.

¹ « J'appelais moi-même les élohimites les Très Saints [...] Ils s'interdisaient de fumer, ils prenaient des anti-radicaux libres et d'autres choses, qu'on trouve en général dans les boutiques de parapharmacie. Les drogues étaient plutôt mal vues. L'alcool était permis, sous forme de vin rouge – à raison de deux verres par jour. Ils étaient un peu *régime crétois*, si l'on veut. » (*La PI* : 118).

Plus une religion s'approche du monothéisme — songez-y bien, *cher monsieur* —, plus elle est inhumaine et cruelle ; et l'islam est, de toutes les religions, celle qui impose le monothéisme le plus radical. [...] Un dieu unique ! Quelle absurdité ! Quelle absurdité inhumaine et meurtrière !.... (*Plateforme* : 243-244)

Attaques auxquelles il ajoute des considérations sexistes :

Et nos femmes ! Comme nos femmes étaient belles ! Regardez ce qu'il en reste aujourd'hui [...] (il désigna au hasard deux femmes voilées qui progressaient péniblement en portant des ballots de marchandises). Des tas. Des gros tas de graisse informes qui se dissimulent sous des torchons. Dès qu'elles sont mariées elles ne pensent plus qu'à bouffer. Elles bouffent, elles bouffent, elles bouffent. (p. 245)

Chez Toussaint et Carrère, on ne retrouve pas ces considérations prototypiques au sujet de l'éclatement ou du durcissement du dogme religieux contemporain. Cependant, on peut identifier chez les deux écrivains (mais également chez Houellebecq, fidèle aux observations des sociologues¹), une angoisse itérative liée à la peur existentielle de la mort. Peur réactivée, selon Boutinet, dès lors que s'est amenuisé le soutien spirituel et s'est développée la société de consommation :

L'avancée en âge et la peur de vieillir avec en lointaine perspective le *tabou de la mort* notre culture occidentale socio-technique [les] a érigé[es] en obsession. Aux passages socialement, voire rituellement organisés, se sont substitués des passages existentiels faiblement socialisés qui prennent souvent la forme de simples transitions, le cas échéant accompagnés de crises [...] puisqu'il n'y a plus d'institutionnalisation forte du cours de la vie, c'est vers un modèle *séquentiel* que l'individu se tourne.²

La charpente (*Paris-L'hypoténuse-Paris*) de *La SDB* n'est-elle pas à ce propos constituée d'une succession de paragraphes, de séquences savamment numérotées ? La tentation est grande, outre l'originalité stylistique de l'écriture par fragments, d'y voir une corrélation de type « expression-contenu », le narrateur vivant, en effet, une suite d'événements ordonnés – « parataxiques » – qui d'ailleurs se répètent de manière cyclique au cours du récit. Nous pensons notamment au double épisode de la dame blanche, aux répétitions des métaphores policières et des syntagmes suivants : « à vingt-sept ans bientôt vingt-neuf » et « le lendemain, je sortais de la salle de bain », cités à deux reprises dans chacune des deux parties intitulées *Paris*.

¹ Extrait choisi où le narrateur s'exprime devant une psychologue préparant justement une thèse sur l'angoisse : « Plus généralement, nous sommes tous soumis au vieillissement et à la mort. Cette notion de vieillissement et de mort est insupportable à l'individu humain ; dans nos civilisations, souveraine et inconditionnée elle se développe, elle emplit progressivement le champ de conscience ». (*EDL* : 148).

² BOUTINET (Jean-Pierre), *Op. Cit.* p. 24. C'est nous qui soulignons.

Quant à l'angoisse de la mort, elle se matérialise chez Toussaint de deux façons. D'une part – et c'est surtout le cas dans *La SDB* – par une sémiotique de l'angoisse, par une série d'images ayant peu ou prou trait à la morbidité : allusions picturales (natures mortes de Chaïm Soutine, production de Mondrian, peintures sinistres de Van Gogh dans *La SDB*), métaphorisées (figure récurrente du chat noir mort dans *La Réticence*, omniprésence du flacon d'acide chlorhydrique dans *FLA*, etc.), intertextes littéraires (Pascal, Musil). D'autre part, par la répétition de lexies (« mort », « morne » et « peur » sont par exemple répétés plusieurs fois tout au long de son œuvre), ou de syntagmes explicitant ces images : « émanation de mort, concrète, qui me faisait mal » (*La SDB* : 90), « le mouvement aussi fulgurant soit-il en apparence [...] aussi lent peut-il parfois sembler, entraîne continument les corps vers la mort » (p. 36) , « cette peur du téléphone était liée à la mort – peut-être au sexe et à la mort – » (*Fuir* : 44), etc.

Chez Carrère l'inquiétude existentielle est aussi régulièrement exprimée : « l'angoisse le fit se lever » (*La Moustache* : 107), « Il éprouva un moment l'angoisse [...] de s'être égaré » (p. 169)... D'ailleurs dans *La Moustache*, on retrouve le procédé utilisé par Toussaint dans *Fuir*, à savoir la présence textuelle répétée de la « lame de rasoir », couperet stimulant la tension dramatique à l'instar de la fiole d'acide chlorhydrique. Le petit Nicolas¹ – pas celui des *Vacances* mais celui de *La CDN* – est lui-même sujet à cette inquiétude de la mort, pathologie de l'adulte :

Dès le début du voyage, une angoisse diffuse oppresse le garçon craintif qui trouve, dans les indices les plus infimes, de quoi alimenter sa peur. Sa connaissance du monde est partielle, lacunaire ; elle se bute aux non-dits, aux exclusions, aux refoulements des adultes, et reste à l'écart du savoir des autres enfants.²

De plus, l'angoisse de la mort est permanente. En effet, l'anticipation du drame, le meurtre de René – petit garçon du même âge que le protagoniste – par le père de Nicolas, est amenée successivement par les rêveries mortifères de ce dernier. Rêveries alimentées par une époque saturée d'images (le tigre, les bêtes, l'ogre, à propos de l'accident d'autocar retransmis par les médias ou du voleur d'organes) qui excitent la prolepse dramatique :

Dans le pays de la peur, où la crainte de l'avenir prête un visage changeant, protéiforme à « l'ennemi », les drames narratifs imaginés par Nicolas lui permettent d'orienter son angoisse en fonction des stimuli extérieurs. Les

¹ Auquel Jean-Claude Romand avouera s'être identifié.

² HUGLO (Marie-Pascale), *Op. Cit.*, p. 130.

catastrophes envisagées se résorbent au fur et à mesure que progresse le récit, dans un mouvement inquiet qui relance, sous d'autres formes, les mêmes hantises désignant à chaque fois autrement « la chose sans nom ».¹

Enfin, dans *L'Adversaire*, une isotopie du religieux, du sacré se dégage fortement du texte. Comme si Emmanuel Carrère ne pouvait que faire appel au lexique du divin (« prière », « mystère », « miracle », etc.) pour relater d'une part son ressenti au moment des faits en 1993 et, d'autre part, la perte de contrôle de Jean-Claude Romand. Nous pourrions avancer que le recours obsessionnel à ce type de lexies, n'est pas sans rappeler la conjoncture contemporaine qui recrée le besoin de sacré en raison de l'absence de repères statutaires.

Tout d'abord, Carrère utilise l'image binaire, structurante du diable – et de ses dérivés « damné » (*L'Adversaire* : 48) et « forces démoniaques » (p. 41) – que la Bible appelle *l'Adversaire*, pour parler de Jean-Claude Romand. Ensuite, l'auteur tente de comprendre les faits et, pour y parvenir, recourt inéluctablement à l'explication rassurante par le transcendant : « ce sont les faits [...] d'un homme poussé à bout par des forces qui le dépassent » (p. 36). Carrère poursuit dans cette optique lorsqu'il écrit la question suivante à son correspondant en prison : « êtes-vous croyant ? » (p. 43). En outre, dans la même lettre l'écrivain postule, en parlant de la « tragédie », qu' « il existe une instance au-dessus de nous qui la comprenne » (p. 43). Bien que cela soit moins opérant, il est vrai, que dans les œuvres de Toussaint et Houellebecq, l'angoisse de la mort et le questionnement au sujet du sacré sont bien présents dans l'œuvre d'Emmanuel Carrère.

Quelle vision nos écrivains ont-ils de l'effacement des repères ? Dans ce premier examen de l'adulte immature, nous constatons que le propos des auteurs sur la question est relativement identique : tous parlent dans leurs romans des cadres de vie en crise. Toutefois, l'image qu'ils donnent de l'individu adulte diffère parfois quelque peu. Par exemple, Carrère préfère insister sur le caractère superficiel et enfantin des relations de couple. Houellebecq rapporte l'impossibilité de vivre durablement à deux, en stigmatisant la mort de chaque partenaire féminin. Toussaint, lui, met progressivement en avant la violence des rapports conjugaux (fléchette, acide chlorhydrique) et la recherche d'autonomie dans les pratiques quotidiennes (voyages, rapports sexuels). Concernant les

¹ *Ibid.*, p. 132.

rapports père-fils, la vision des trois écrivains paraît similaire. En effet, ceux-ci mettent en place un père et un fils évoluant indépendamment l'un de l'autre. Mais là où le personnage de Houellebecq abandonne ostensiblement sa progéniture, celui de Toussaint et Carrère agit différemment selon qu'il est en présence d'un tiers. L'individu essaie alors de se montrer bon père en multipliant les marques d'attention envers son fils. A propos de la problématique théologique, nous avons vu que la plupart de nos héros sont sujets à une angoisse de la mort, angoisse réactivée en raison de l'effritement du cadre de vie religieux. A cet égard, Michel Houellebecq se démarque des deux autres écrivains en ce que ses observations se veulent totalisantes. Ce dernier, contrairement à Toussaint et à Carrère, incorpore à ses romans les deux conséquences factuelles du délitement religieux contemporain, à savoir la montée des intégrismes religieux et celle des croyances exogènes. Enfin, alors que le narrateur de Toussaint exprime moins intensément son désintérêt pour son domaine d'activité et l'avancement de ses travaux, le narrateur houellebecquien fustige ses activités professionnelles et dénonce les réformes socio-utilitaristes d'aujourd'hui. Quant au troisième, il met en place des personnages se situant en porte-à-faux par rapport à leur statut social effectif.

Chapitre II : La vacuité d'être libre

La vie est courte, mais les journées sont longues.

(DENIS DIDEROT)

Précédemment, nous nous sommes attaché à identifier les manifestations effectives de l'« Effacement des repères » contemporain, dans notre corpus. A présent, nous allons examiner les conséquences de cette disparition sur le comportement des individus et plus particulièrement sur le discours et les agissements de nos personnages.

Qui croit encore au travail quand la société crée le besoin frénétique de loisirs, de vacances, quand l'entreprise qui vous emploie ne vous garantit pas un avenir avec des possibilités d'avancements certaines, quand la retraite devient une aspiration de masse ? Qui croit encore à la famille quand le taux de divorces est en constante augmentation, quand les couples deviennent « libres » et que les parents désirent rester « jeunes » ? Qui croit encore au soutien de l'Eglise alors que celle-ci peine déjà à recruter ses officiants ? Et pourtant, le système continue de fonctionner et les institutions de se reproduire. Celles-ci, prétend Lipovetsky, « fonctionnent et se développent [à présent] en roue libre, à vide, sans adhérence ni sens, de plus en plus contrôlées par des spécialistes, les seuls à vouloir encore injecter du sens, de la valeur, là où ne règne déjà plus qu'un désert apathique »¹. L'adulte profite de sa liberté et déserte les débats compliqués.

En ce qui concerne l'attention portée au confort et au bien-être de l'individu, on ne peut pas dire que le début des années quatre-vingts entre en dissonance avec les décennies précédentes. Au contraire, le relais s'est très bien effectué : les libertés et les avoirs, jadis exigés au pied des barricades, sont désormais considérés comme acquis et de nouveaux besoins apparaissent encore, insatiables. Dans le même temps, une attention particulière est portée à la vie intime – récent héritage des *sixties* – et aux concepts psychanalytiques. Rapidement, les médias vont relayer le phénomène et contribuer largement à la diffusion d'un idéal « décontracté » et narcissique. Comme en témoignent les slogans éducatifs et (para)médicaux diffusés à cette époque : « soyez libre », « soyez spontané », « soyez

¹ LIPOVETSKY (Gilles), *Op. Cit.*, p. 51.

authentique », « épanouissez-vous », etc.¹ Côté scène, les magazines féminins et les revues de vulgarisation scientifique, promeuvent un intérêt nouveau pour *soi*, le corps, la *psyché*. Alain Ehrenberg souligne qu'il ne faut pas minimiser l'incidence de ces médias sur le comportement des individus. L'homme a désormais, à portée de main, les moyens pour « construire son identité, indépendamment de toute contrainte [collective] »².

Côté coulisses, deux paradoxes sont à considérer. Premièrement, malgré l'effondrement de toute une série de pratiques normées et la démultiplication des possibilités offertes par la postmodernité, un grand conformisme règne dans notre société. Avec l'arrivée de la culture de masse, « l'aliénation de l'homme dans le travail se prolonge désormais en aliénation dans la consommation et dans les loisirs, dans la fausse culture »³, souligne Morin. Cette « homogénéisation des mœurs »⁴ mène, selon les spécialistes, à des situations d'indifférenciation ; anomie se répercutant sur des microstructures sociales. Ces dernières années, par exemple, les différences entre les sexes, les âges, les statuts, les goûts, les choix, etc. n'ont fait que de tendre à l'amenuisement. Outre les impératifs susmentionnés, l'individu semble empêché de sa personne, empêché d'affirmer sa singularité adulte. Le narrateur d'*EDL* dénonce notamment ce phénomène de singularisation de masse :

Bien entendu l'expérience m'a rapidement appris que je ne suis appelé qu'à rencontrer des gens sinon exactement identiques, du moins tout à fait similaires dans leurs coutumes, leurs opinions, leurs goûts, leur manière générale d'aborder la vie. [...] les êtres humains ont souvent à cœur de se singulariser par de subtiles et déplaisantes variations, défauts, traits de caractère et ainsi de suite – sans doute dans le but d'obliger leurs interlocuteurs à les traiter comme des individus à part entière. (*EDL* : 21)

Deuxièmement, en dépit de l'épanouissement personnel prôné par les magazines, les psychothérapeutes décèlent l'existence « d'une insécurité identitaire nouvelle par sa massification »⁵.

¹ Comme le souligne Philippe Cabin dans son article « Obligé d'être libre ? » in *Science humaine* n°91 « L'individu en quête de soi », février 1999, p. 20.

² EHRENBURG (Alain), « L'individu en panne » in *Science humaine* n°91 « L'individu en quête de soi », février 1999, p. 35.

³ MORIN (Edgar), *L'Esprit du temps. Essai sur la culture de masse*. Paris, Grasset, 1962, p. 14.

⁴ *Idem*.

⁵ EHRENBURG (Alain), *Op. Cit.*, p. 35.

Narcisse est *en panne*

Le tout était de tenir. Tenir. Rien de plus.
(*LA MOUSTACHE* : 159)

Le culte de soi s'est très vite répandu grâce aux pouvoirs de la publicité, espace où l'exaltation de soi est portée au pinacle par la nature de son contenu : la réussite sociale, le corps, la beauté physique surexposés. Cette frénésie de masse va contribuer à alimenter une image de soi idéalisée. Être « à la hauteur » en toute circonstance devient un leitmotiv, une nécessité. « [N]on que je me sente très bas, c'est plutôt le monde autour de moi qui me paraît haut » avoue le narrateur d'*EDL* (p. 135).

L'œuvre d'Emmanuel Carrère nous paraît tout à fait imprégnée de ce constat. En effet, dans *L'Adversaire* l'écrivain relate l'histoire d'un homme qui a fait le choix de rendre publique une version idéalisée de lui-même. Et Romand ne se choisit pas n'importe quelle posture puisqu'il incorpore le plus haut niveau de réussite sociale (de l'époque) : médecin-chercheur à l'*O.M.S.* et ami intime du très médiatisé Bernard Kouchner. La pathologie narcissique dont souffre cet homme, le mènera à une surenchère perpétuelle de cette image (train de vie de plus en plus luxueux : voitures, hôtels, maîtresse, bijoux, etc.), jusqu'au massacre de sa famille, ayant découvert son mensonge.

Serge Tisseron rappelle que

[l]e narcissisme n'est pas cet amour de soi qui est un des ressorts de la joie de vivre, mais le fait d'être prisonnier d'une image tellement idéale de soi qu'elle rend impuissant, paralyse la personne qui a en permanence besoin d'être rassurée par autrui et peut en devenir dépendante.¹

Dans *La Moustache*, il nous semble que Carrère reformule justement l'allégorie de Narcisse. Le héros du roman n'est-il pas esclave de sa propre image ? lui qui passe de longs moments dans la salle de bain à se contempler dans le miroir, en quête d'une version de son visage qu'il croit être la sienne. Ne cherche-t-il pas sans cesse à être rassuré sur son identité effective auprès de sa compagne, de ses collègues, des passants qu'il harcèle dans la rue ? Enfin, il en va de même – mais tout autrement – pour le personnage de Nicolas

¹ TISSERON (Serge), *Op. Cit.*, p.146.

dans *La CDN*. L'image idéalisée dont est prisonnier le petit garçon est en réalité celle montée par son père, qui lui raconte une version imagée de ses activités¹. De plus, comme dans *La Moustache*, le petit héros cherchera à faire avaliser son témoignage par un tiers, en la personne de son compagnon de classe Hodkann.

Outre la tendance narcissique qui presse l'individu à se surpasser, les nouvelles données sociologiques le poussent également à se responsabiliser. « Aux évangiles de l'épanouissement personnel s'ajoutent les tables de l'initiative personnelle : "prenez-vous en charge", "battez-vous", "soyez responsable". »² Dans la mesure où les cadres disciplinaires sont anéantis, l'homme doit dorénavant prendre, seul, son destin en main.

Nous l'avons vu, les personnages de nos romans sont des individus disponibles, qui mettent volontiers de côté leurs devoirs familiaux ou qui se situent en porte-à-faux par rapport aux structures sociales restantes. Leur malheur n'est désormais plus de butter contre d'insurmontables barrières d'interdits qui les empêcheraient de se réaliser. Au contraire, maintenus dans une sorte d'inertie, ils sont poussés à s'épanouir, à s'assumer eux-mêmes, à se connaître pleinement. Leur indépendance entérinée produirait, selon les psychologues, un sentiment de vide, une sorte de liberté étale où l'adulte n'aurait plus rien à conquérir mais où tout lui paraîtrait insuffisant. Les impératifs de liberté n'ont pas eu pour conséquence de susciter une révolte chez l'homme, mais d'engendrer ce qu'Alain Ehrenberg appelle la « fatigue d'être soi », interprétation du grand mal de la fin du XX^e siècle : la dépression.

La dépression est la pathologie d'une société où la norme n'est plus fondée sur la culpabilité et la discipline mais sur la responsabilité et l'initiative. Hier, les règles sociales commandaient des conformismes de pensée, voire des automatismes de conduite ; aujourd'hui, elles exigent de l'initiative et des aptitudes mentales. L'individu est confronté à une pathologie de l'insuffisance plus qu'à une maladie de la faute, à l'univers du dysfonctionnement plus qu'à celui de la loi : le déprimé est un homme en panne.³

Comment ces nouvelles données sociétales se matérialisent-elles dans nos romans ? Dans un premier temps, nous allons voir que le discours des protagonistes est non seulement contaminé par les injonctions de l'époque mais aussi par la littérature

¹ On reconnaît là encore la filiation effective entre *L'Adversaire* et *La Classe de neige*.

² CABIN (Philippe), *Op. Cit.*, p. 20.

³ EHRENBURG (Alain), *Op. Cit.*, p. 15.

médicale, en voie de vulgarisation. Ensuite, nous verrons dans quelle mesure les auteurs ont incorporé les symptômes de la dépression aux agissements de leurs personnages.¹

D'emblée, le personnage de *La Moustache* n'a de cesse de répéter à chacune de ses interventions qu'il lui faut « reprendre l'initiative » (p. 32 et pp. 35, 74, 78, 98). Semblablement, nous avons repéré dans ce roman toute une série de syntagmes ayant trait à cet impératif. Notamment lorsque le narrateur emploie de manière itérative la tournure impersonnelle « il faut ». Tournure révélant une sorte d'apathie à l'action, un sentiment d'agir malgré soi par rapport à une obligation : « il lui fallait se montrer à la hauteur » (p. 65), « Il fallait continuer ainsi, être solide comme un roc » (p. 73), « [il] entra dans un cycle de geste qu'il fallait accomplir » (p. 132), etc.

A propos de la liberté qui lui incombe, le narrateur d'*EDL*, lui, déclare sans ambages « l'ambiance de liberté dans les rues. C'était insupportable » (*EDL* : 150) ou lance avec ironie « Je sors. Me voici un homme libre » (p. 136) lorsque son patron le déclare en arrêt maladie. Toujours sarcastiquement, celui-ci réduit cette liberté au libre choix pour son collègue de commander son dîner par Minitel (p. 40). De même que dans *La Moustache*, Houellebecq emploie également la tournure impersonnelle pour exprimer cette lourdeur liée au devoir de se responsabiliser, notamment dans les pratiques les plus quotidiennes : « il va falloir que je m'occupe de chercher un bus » (p. 55 ; c'est nous qui soulignons). Tout comme il sait récupérer les sommations de son époque : « c'était désormais à moi de me prendre en charge » (p. 151).

La « dépression », Emmanuel Carrère et Michel Houellebecq la placent directement dans la bouche de leurs protagonistes, individus s'interrogeant typiquement sur ce mal générationnel, médiatisé dans les années 80. Typiquement, car ce genre de questionnement à propos de soi, de sa propre santé (physique ou mentale), est spécifique de ce que Gilles Lipovetsky appelle dans son essai le « narcissisme psy »². « La sensibilité politique des années soixante a fait place à une sensibilité thérapeutique »³ rapporte ce dernier.

¹ Le but de notre examen n'est pas de coller l'étiquette « dépressif » sur le dos de chaque protagoniste mais de proposer une certaine grille d'analyse afin de montrer de quelle manière nos trois écrivains se sont inspirés de cette pathologie pour ajuster le comportement de leurs personnages.

² LIPOVETSKY (Gilles), *Op. Cit.*, pp. 70-113.

³ *Ibid.*, p. 76.

A travers *La Moustache*, les réflexions de ce type sont nombreuses. Dans le propos quelque peu hypocrite d'Agnès : « je pense que tu traverses une sorte, peut-être pas de dépression, mais de passage à vide » (*La Moustache* : 96), « Il faut que tu ailles voir un psychiatre » (p. 55). Comme dans celui du porteur de moustache, pour qui cela devient rapidement une obsession : « il devait s'agir d'un état passager, une sorte d'hallucination, peut-être le début d'une dépression nerveuse » (p. 60), « comme cela semblait à présent avéré, il souffrait d'hallucinations, peut-être d'un début de dépression nerveuse » (p. 61). Notons que dans les deux cas, Carrère insère un échantillon des représentations sociales, circulant sur le sujet, dans le discours de ses personnages. Il rapporte en outre, l'intérêt dilettantiste pour cette pathologie très répandue : « il se rappelait qu'en gros il y avait la névrose et la psychose, que la seconde était la plus grave, à part ça... » (p. 73).

Une des particularités stylistiques avérée¹ de Michel Houellebecq est le parti pris de l'extrême lucidité des propos de ses personnages. Aucune complaisance lorsque le narrateur d'*EDL* dépeint ce mal et sa résolution à la mode : « Elle avait sans doute, comme toutes les dépressives, des dispositions à l'égoïsme et à l'absence de cœur ; mais sa psychanalyse l'a transformée de manière irréversible en une véritable ordure » (*EDL* : 104). Dans ses romans, Houellebecq met en place des personnages très informés, notamment quant à leurs déficiences. Le protagoniste d'*EDL*, notamment, comprendra très vite de quel mal il souffre : « Le lendemain matin, je retourne à mon bureau ; c'est mon chef de service qui a souhaité me voir [...]. D'emblée, je l'informe que je suis *en dépression* » (p. 135). Très instruit, celui-ci tournera en dérision les pratiques des psychothérapeutes, en les réduisant à des procédés éculés : « En creusant un peu, il réussit à me faire avouer que mes parents étaient d'origine ardéchoise. Le voilà lancé sur une piste : d'après lui je suis en quête de “repères d'identité” » (p. 132). Dans la même veine sardonique, il se moquera à nouveau des capacités de son thérapeute : « “C'est intéressant, le miroir...” Elle devait avoir lu quelque chose dans Freud, ou *Mickey Parade*. » (p. 147) ; et par là même du processus de vulgarisation de la science, de la médecine, inhérent à notre époque contemporaine. Semblablement tout au long de son œuvre, l'écrivain place la dépression non loin du centre de réflexion des protagonistes de ses romans. Ceux-ci – comme nous allons le voir – se réfugiant presque systématiquement dans des hôpitaux psychiatriques.

¹ Parmi les critiques qui en ont parlé, citons NOGUEZ (Dominique), *Houellebecq, en fait*, Paris, Fayard, 2003, pp. 30-34.

Si les personnages toussaintiens ne se déclarent pas « en dépression », ils ne cessent néanmoins d'en manifester curieusement les symptômes. Au lieu de faire de ses personnages des hérauts de la dépression, s'interrogeant sur leur déficience pathologique, Toussaint opte, comme à l'accoutumée, pour la discrétion (humoristique). Comme nous allons le voir, l'auteur va s'atteler à disséminer les manifestations de cette maladie. Alain Ehrenberg rappelle que la dépression

s'exprime par la tristesse, *l'asthénie* (la fatigue), *l'inhibition* ou cette *difficulté à initier l'action* que les psychiatres appellent « le ralentissement psychomoteur » : le déprimé, happé par un temps sans avenir, est sans énergie, englué dans un « rien n'est possible ».¹

Venons-en tout d'abord au symptôme de l'asthénie, de la fatigue. Si les protagonistes ne manifestent pas explicitement de souffrances psychiques, ils n'ont de cesse d'exprimer leur « fatigue » au cours du récit. Cela est particulièrement apparent dans *L'AP*, où le narrateur s'appesantit systématiquement sur les bâillements de « la jeune femme » qui l'accompagne. En voici un aperçu : « elle me demanda en bâillant » (*L'AP* : 11), « elle me dit en bâillant » (p. 13), « ajouta-t-elle en bâillant » (p. 13), etc. (de même, aux pages 74, 75, 84). Certes, le lecteur pourrait croire à une sorte d'« apathie frivole » ou encore à une satire des personnalités flegmatiques. Cependant, Toussaint explicite plus loin cette énigmatique occurrence par ces mots : « bien qu'elle fût très vive par ailleurs, elle opposait ainsi en permanence à la vie une fatigue aussi sensationnelle » (p. 84). Même constat dans les deux derniers romans de l'écrivain, où cette fois le terme « fatigue » est d'emblée employé et maintes fois répété : « dans l'état d'extrême fatigue dans lequel nous nous trouvions » (*FLA* : 78), « dans l'état de fatigue et de délabrement physique que nous avons atteint » (p. 95), « [n]otre fatigue était telle que nous avons failli entrer tous les deux dans la baignoire » (p. 96), « la fatigue et l'ennui, la succession des heures » (*Fuir* : 152), etc.

Ensuite, la tension entre le devoir et la difficulté (ou l'impossibilité) d'agir nous semble exprimée chez Toussaint par la multiplication des lexies antithétiques sur le mouvement et l'immobilité :

J'avais passé la nuit dans un compartiment de train, seul, la lumière éteinte. Immobile. Sensible au mouvement, uniquement au mouvement, au mouvement extérieur, manifeste, qui me déplaçait malgré mon immobilité, mais aussi au

¹ EHRENBURG (Alain), *Op. Cit.*, p. 17. C'est nous qui soulignons.

mouvement intérieur de mon corps qui se détruisait, mouvement imperceptible auquel je commençais à vouer une attention exclusive, qu'à toutes forces je voulais fixer. (*La SDB* : 51)

Certes, on peut y voir la lutte séculaire menée par le narrateur contre la déprédation du temps¹. Cependant la dialectique « action-inaction » est très présente dans l'œuvre de Toussaint et ce, même dans les pratiques les plus insignifiantes. Lorsqu'il s'agit, par exemple, pour le narrateur de manger (ou plutôt de contempler) la dame blanche : « Je regardais le mouvement, immobile, les yeux fixés sur la soucoupe. Je ne bougeais pas. » (*La SDB* : 80) ; ou lorsque celui-ci déclare à propos de sa compagne : « [c]ouchée sur le ventre elle demeurait immobile, comme épuisée, les mains agrippées aux draps. Tandis que l'on sonnait pour la troisième fois, elle finit par m'avouer qu'elle n'avait pas le courage de se lever pour aller ouvrir » (p. 22). Mais aussi dans les relations interpersonnelles, par exemple dans *Fuir* lorsque le narrateur se trouve dans un bar avec Li Qi :

Immuable, obstinée, attendant que je la saisisse, que je m'en empare, mais je ne bougeais pas, elle savait très bien que j'étais juste derrière elle [...] et elle devait attendre que je lui prenne la main, mais j'étais incapable de bouger, je regardais fixement sa main sans bouger, à deux doigts de la prendre pour faire cesser la tension qui m'oppressait. (*Fuir* : 104 ; c'est nous qui soulignons)

Cette dialectique de mouvement et d'idéal de fixité, nous allons la retrouver dans nos récits, notamment lorsque les héros prendront la fuite de leur quotidien. Mais avant d'y parvenir, revenons quelques instants sur leur quotidien justement.

Le récit de la vacuité

Michel Biron postule une corrélation entre les observations d'Ehrenberg et l'état du roman contemporain.

Le personnage contemporain ne se définit plus par le combat qu'il mène dans un monde opposé à ses désirs, comme ce fut le cas dans la tradition réaliste, mais par un combat d'un autre type en vertu duquel l'individu contemporain ne cesse de retomber en lui-même, de s'affaïsser dans sa stérile lucidité.²

Ce « combat d'un autre type » (ou plutôt cette absence de combat) est exprimé chez nos trois écrivains de façon similaire et détermine entièrement leurs romans. Il s'agit d'une

¹ Nous y reviendrons dans le chapitre 3 consacré au « présentisme » dans nos romans.

² BIRON (Michel), « L'effacement du personnage contemporain », in *Etudes françaises*, vol. 41, n°1, Montréal, PUM, 2005. p. 27.

part du récit de la banalité quotidienne, d'autre part de la narration du temps libre, narration se transformant en récit de la vacuité, de l'errance.

René Audet s'interroge sur le récit du quotidien. Dans son article¹, il rappelle que le récit est une suite d'événements attendus, « culturellement déterminés », au cours de laquelle survient une transgression, un élément inattendu, qui redonne un nouveau souffle à la narration. Concernant la prose contemporaine, il explique que « [c]ette attente de l'inattendu dans le récit s'inscrit difficilement dans l'exercice de la peinture de la vie courante, qui se caractérise justement par l'absence de singularités ou de faits marquants »².

Toussaint écrit le quotidien d'un narrateur auquel il n'arrive rien de singulier. L'intrigue s'érige à partir de microséquences, de microrencontres – on pourrait presque dire « à la *Martine* » – et est volontairement mince : dans *La Télévision*, *Je* s'occupe (et oublie très vite de s'occuper) de la plante de ses voisins, *Je* va la piscine, etc. ; dans *La SDB* *Je* commande, non pas une, mais deux dames blanches, *Je* a un *petit creux* et désire une cuisse de poulet, *Je* regarde un match de football, etc. ; dans *L'AP*, *Je* s'inscrit « par hasard » (*L'AP* : 8) à des cours d'auto-école (sans d'ailleurs obtenir de permis de conduire par la suite), *Je* va rechercher, à l'école, le fils de « la jeune femme » qu'il vient de rencontrer, accompagné de « bon-papa » (p. 81), se rend dans une station service afin d'échanger une vidange de gaz contre une nouvelle bonbonne, etc. ; dans *La Réticence*, *Je* va régulièrement déjeuner « chez *Georges* à midi, un des rares restaurants du port ouvert toute l'année » (p. 26), etc. Hormis l'épisode de la fléchette envoyée dans le front d'Edmondsson dans *La SDB* – événement fugace qui, cela dit, ne modifiera en rien le récit par la suite –, aucun trait saillant ne vient heurter le cours apathique des événements. Toussaint granule l'action – moteur d'un récit – en petites anecdotes. Historiettes qu'il se plaît d'ailleurs toujours à phagocyter ; phénomène que Laurent Demoulin appelle « fausse anecdote »³.

¹AUDET (René), « Fuir le récit pour raconter le quotidien. Modulations narratives en prose contemporaine », [en ligne] sur le site *Temps zéro* à l'adresse suivante : <http://tempszero.contemporain.info/document84>.

² *Idem*

³ Voir, entre autres, l'article de Laurent Demoulin « La fougère dans le frigo », lors de sa communication à l'occasion du colloque organisé par le CCIC de Cerisy-la-Salle du 21 au 31 juillet 2003.

Chez Houellebecq, on assiste aussi à ce qu'Audet appelle un « aplatissement de l'action »¹. Justement, le narrateur d'*EDL* considère d'emblée que son récit constitue « une succession d'*anecdotes* dont [il est] le héros » (*EDL* : 14 ; c'est nous qui soulignons) et constate que « [l]a forme romanesque n'est pas conçue pour peindre l'indifférence, ni le néant ; [qu'] il faudrait inventer une articulation plus plate, plus concise et plus morne. » (p. 42). De fait, le roman est composé d'un ensemble d'événements dérisoires : récit synthétique de ses relations au travail ; de son stage de formation à Rouen et de son séjour à l'hôpital ; de sa visite à son ami prêtre ; de ses soirées passées (au *Flunch* ou dans des bars) avec son collègue Tisserand. Seul trait marquant : la tentative de meurtre de Tisserand envers un jeune métisse. Cependant, si cet épisode constitue bel et bien une « transgression » dans le récit, celle-ci n'est pas opérée, vécue directement par le narrateur, qui se contente d'objectiver les faits, d'être le spectateur des événements ; « je suis plus ou moins en position d'observateur » (p. 153) dit-il plus exactement. De plus, le métadiscours abonde chez Houellebecq et, comme le fait remarquer Dominique Noguez, « [p]resque toujours un adverbe ou une locution adverbiale vient souligner ou nuancer l'affirmation, comme pour répliquer à un invisible contradicteur ou mettre un terme à un débat, intérieur ou public. »² Dès lors qu'il objective ce qui se passe devant lui, le narrateur houellebecquien paraît séparé, en dehors de l'événement en cours.

Outre l'intrigue minimale – toutefois pas minimaliste³ – Houellebecq met régulièrement en place, dans ses romans, une série de pauses narratives afin, notamment, d'éclater l'action déjà peu existante. A propos de son écriture, Dominique Viart dit justement ceci : « Houellebecq élabore une forme d'écriture volontairement déceptive, qui interrompt brutalement [le récit], par l'insertion de collages scientifiques ou philosophiques »⁴. Ce phénomène n'est évidemment pas sans rappeler les écrivains du XIX^e siècle Zola et Balzac. Cependant, là où, après leurs *excursus*, ces auteurs reprenaient leurs récits riches en péripéties, Houellebecq nous donne à lire du vide à la reprise de l'action, comme nous y reviendrons sous peu.

¹ AUDET (René), *Loc. Cit.*

² NOGUEZ (Dominique), *Op. Cit.*, p. 126.

³ On peut dire, dans une certaine mesure, que Toussaint privilégie dans ses romans le récit et sa facture sur l'histoire, ce qui est moins le cas de Houellebecq. Chez l'écrivain de Minuit, ces brefs épisodes narratifs naissent aussi du besoin de placer un bon mot ou de monter une architecture rhétorique. D'ailleurs, Dominique Viart dit ceci à propos de la prose toussaintienne : « la pulsion narrative [chez Toussaint] se nourrit en grande partie d'elle-même » in VIART (Dominique), *La littérature au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005, p. 389.

⁴ VIART (Dominique), *Op. Cit.*, p. 349.

Enfin, toujours en ce qui concerne l'amollissement de l'action, nous avons relevé un phénomène récurrent dans les œuvres de Michel Houellebecq et de Jean-Philippe Toussaint : le fait de faire dériver le récit vers la pause poétique. Voici un extrait de *La PI* :

Dans l'avion pour Paris, sous l'effet d'une flasque de Southern Comfort achetée au Duty-free d'Almería, mon héroïsme haineux se mua en un auto-apitoiement que l'alcool rendait, au fond, pas si désagréable, et je composai le poème suivant [...] Il n'y a pas d'amour/ (Pas vraiment, pas assez)/ Nous vivons sans secours, nous mourrons délaissés./ L'appel à la pitié/ Résonne dans le vide/ Nos corps sont estropiés/ Mais nos chairs sont avides./ Disparues les promesses/ D'un corps adolescent./ Nous entrons en vieillesse/ Où rien ne nous attend/ Que la mémoire vaine/ De nos jours disparus./ Un soubresaut de haine/ Et le désespoir nu. A l'aéroport de Roissy, je pris un double express qui me dégrisa complètement. (*La PI* : 396-397)

Chez Toussaint, comme chez Houellebecq, le lyrisme côtoie les faits les plus banals et interrompt l'action – mineure – en cours, avec une prédilection certaine, pour l'auteur de *Fuir*, pour l'hyperbole triviale en fin de digression poétique :

La Méditerranée était calme comme un lac. D'infimes rides, comme une peau très jeune, parcouraient sa surface, dans un ondolement permanent de vaguelettes immobiles. J'écoutais les battements réguliers de l'eau contre la coque du navire, la scansion de la mer, l'imperceptible clapotis des vagues. J'avais le sentiment d'être hors du temps [...] J'étais arrivé à Paris en fin d'après-midi, une vingtaine d'heures plus tôt, pas rasé depuis deux jours, ma chemise propre de la veille, qui tenait toute seule sur mon torse [...] qui avait tout connu, la poussière grisâtre de Pékin, les microscopiques dépôts de sable, de plâtre et de bitume qui s'étaient fossilisés dans son tissu, les gravillons qui l'avaient écorchée, la chaleur qui l'avait ramollie [...] la transpiration lourde du jour [...] les sueurs froides [...]. (*Fuir* : 129-130)

Et Carrère ? Dans *La Moustache*, il nous semble que l'on peut scinder le récit en trois parties : le quotidien du couple, ses dîners à deux, ses rencontres entre amis et collègues ; la prise de conscience du personnage principal de son mal-être identitaire (a-t-il jamais porté une moustache ? N'est-il jamais allé en vacances à Java ? Son père est-il réellement mort l'année dernière ?) ; enfin, l'errance de ce dernier dans Paris puis sa fuite vers Hong-Kong. Rapidement, le récit passe de la première à la deuxième partie où l'auteur expose les déambulations de son personnage, en quête de repères identitaires. Croyant à une conjuration collective, celui-ci va se mettre à la recherche des preuves tangibles de son identité effective. Pour ce faire, il va éviter amis, collègues et compagne et se retrouver seul à espionner ses proches :

Je t'aime, cria-t-elle pendant qu'il raccrochait. Il murmura : « salope », cogna du poing contre la cloison de la cabine, puis remonta en hâte au rez-de-chaussée, se

plaça derrière une colonne d'où, sans risque d'être repéré du dehors, il verrait la voiture passer. (*La Moustache* : 123)

Ne supportant plus son quotidien oppressant, le personnage pense qu'il lui faut « fuir, vite, laisser derrière lui son père peut-être mourant [...] gagner un répit » (*La Moustache* : 121). Ainsi fuit-il vers la foule de Hong-Kong, où son existence s'apparentera à un lent ressac. Sur place, le narrateur va répéter sa prédilection pour les lieux clos – « il aspirait à la cellule capitonnée, sans se l'avouer ni se croire fou pour autant, simplement pour y être à l'abri » (p. 131) – et s'enfermer dans la chambre de son hôtel et notamment dans sa salle de bain¹. Ensuite, notre personnage angoissé va prendre la décision de passer ses journées à bord d'un ferry, dont les traversées journalières entre les deux rives de la ville l'apaisent :

Le ferry lui plaisait, lui avait plu d'emblée parce qu'il offrait un cadre à ses hésitations pendulaires, parce qu'il suffisait d'avoir assez de pièces pour suivre le mouvement, hésiter, se rebeller, mais sans agir pour autant. Car une fois choisie la seule action raisonnable, savoir s'enfuir au bout du monde, tout le problème était de s'en tenir là, de ne plus bouger, de ne plus agir, de ne pas accomplir autrement qu'en pensée le mouvement inverse. (p. 147)

Cet extrait n'est pas sans rappeler la dialectique « action-inaction », la tension vers l'immobilité relevée chez Toussaint. D'ailleurs cela est patent dans le dernier tiers du roman de Carrère, avec souvent le même jeu rhétorique que Toussaint : « Il resta un moment *immobile* dans *la bousculade* » (p. 132 ; c'est nous qui soulignons), « il interrompit toute manifestation d'activité » (p. 133), « Il resta sans bouger, sans mesurer le temps » (p. 134), « des obstacles bénins cachaient [...] l'obstacle gigantesque du choix entre partir et rester » (p. 152), « il regarda *défiler* les façades des *immeubles* » (p. 159 ; c'est nous qui soulignons), etc. Outre le « cadre » de vie que lui apporte ce mode de transport, ses journées sont vides, comme en témoignent ces séquences : « Il marcha sans but » (p. 158), « il dîna sans faim [...], marcha longtemps pour se fatiguer » (p. 159), « Il sortit, erra dans les rues peuplées de gymnastes matinaux, reprit le ferry, [...] toujours le même et ne le quitta pas de la journée » (p. 162) ou plus explicitement encore :

S'il voulait épuiser les possibilités de va-et-vient offertes par les transports en commun de la ville, il lui restait le métro, pour le lendemain, puis le funiculaire [...]. Ensuite il n'aurait plus qu'à recommencer, ou bien à arpenter sa chambre d'un mur à l'autre. Occuper alternativement l'un et l'autre des lits jumeaux, se

¹ Comme le narrateur de *La SDB*, un an plus tôt.

demander s'il valait mieux dormir la moustache au-dessus ou au-dessous des draps.¹ (p. 160)

De même, dans *L'Adversaire*, Carrère choisit d'écrire à propos d'un homme, Jean-Claude Romand, qui partageait son quotidien en deux sphères distinctes. Dans l'une, il était le père de famille et le médecin respecté, dans l'autre – celle où il passait le plus clair de son temps – il n'était rien. « Dans l'autre monde, celui où il avait toujours été seul », écrit Emmanuel Carrère (*L'Adversaire* : 118), le faux docteur Romand passait ses journées dans les bois, les parkings d'autoroute ou les hôtels d'aéroport. A ce propos, l'auteur en vient même à conjecturer que

[d]ehors, il se retrouvait nu. Il retournait à l'absence, au vide, au blanc, qui n'étaient pas un accident de parcours mais l'unique expérience de sa vie. Il n'en a jamais connu d'autre, je crois. (*L'Adversaire* : 101)

Quant au roman *La CDN* – qui, selon l'écrivain, « [a] quelque chose à voir avec cette histoire Romand »² –, nous pouvons subodorer une similitude entre Jean-Claude Romand et le père de Nicolas. Rigueur paternelle en présence des autres, effacement et circulation (que l'on imagine) stérile lorsque ce dernier reprend la route.

L'œuvre de Toussaint est, elle aussi, la narration d'une errance, au cours de laquelle le personnage s'adonne – on a presque envie de dire avec délectation – à la vacuité. C'est particulièrement le cas dans *La Réticence*, où l'action n'est qu'une succession d'étapes déambulatoires au but incertain. On est toutefois loin de la quête du Graal puisqu'il s'agit de rencontrer un inconnu, dénommé Biaggi, que le narrateur ne rencontrera d'ailleurs jamais. Cette déambulation aporétique, nous la retrouvons systématiquement dans ses romans. Nous y avons relevé ponctuellement les occurrences suivantes : « J'avais passé une journée calme, troublé dans mes déambulations. » (*La SDB* : 16), « Je ne savais pas où j'allais, je marchais au hasard » (*La Réticence* : 53), « pour l'heure, j'avais tout mon temps » (*L'AP* : 50), « Je passai là deux journées interminables [...] passant de banc en banc pour suivre la progression du soleil » (p. 17), « Les heures étaient vides, lentes et lourdes [...], il ne se passait plus rien dans ma vie » (*FLA* : 151), « J'avais erré sans but, dans les rues de Portoferraio » (*Fuir* : 170), etc.

¹ Soit dit en passant, les fidèles de *Tintin* auront reconnu l'allusion au capitaine Haddock dans l'album *Coke en Stock*.

² Emmanuel Carrère, cité par DAVID (Angie), *Op. Cit.*, p. 20.

Comme le personnage dans *La Moustache*, ce nomadisme poussera le narrateur à l'isolement et à la fuite : « on me verrait fuir sur la photo, je fuirai de toutes mes forces » (*L'AP* : 113) « je n'avais aucune idée de ce que nous étions en train de fuir éperdument » (*Fuir* : 112), etc. D'une part vers des lieux clos : appartements, salle de bain, chambre d'hôtel, d'hôpital, ferry-boat, cabine téléphonique, etc. D'autre part vers l'étranger : Venise, Londres, Sasuelo, Tokyo, Pékin, etc. A propos de la fuite à l'étranger, Lipovetsky dit ceci :

Climatisé, sursaturé d'informations, le réel devient irrespirable et condamne cycliquement au voyage : « changer d'air », aller n'importe où, mais bouger, traduit cette indifférence dont est affecté désormais le réel. Tout notre environnement urbain et technologique [...] est agencé pour accélérer la circulation des individus, entraver la fixité.¹

Cependant, « Une fois le réel inhabitable, reste le repli sur soi, le refuge autarcique »², poursuit le philosophe. En effet, le voyage vers l'étranger va s'avérer être une destination aporétique – ou une continuation vers le vide – puisque, malgré son mouvement, le narrateur tendra à la réclusion. De fait, il va s'isoler derechef dans des endroits clos : « De retour dans la chambre d'hôtel, je passais des heures allongé sur le lit à barreaux [...]. Je ne faisais rien, je n'attendais rien de particulier. » (*La Réticence* : 14) ou vers des lieux favorisant l'immobilité. Par exemple, comme l'a montré Laurent Demoulin dans son mémoire de fin d'études³, *Je va privilégier la destination de Venise pour ses canaux, ses eaux calmes presque « figée[s] »* (*La SDB* : 71). Dans *La SDB* toujours, l'inanité du voyage se révélera à la fin du roman. A son retour de Venise le narrateur déclarera : « le lendemain, je ne quittai pas l'appartement » (p. 121) et recommencera à « passer [s]es après-midi dans la salle de bain » (p. 122).

Il en va de même pour le personnage houellebecquien. Dans *EDL*, le narrateur s'interroge, très tôt dans le récit, sur les possibilités pour l'individu d'occuper son temps libre et termine sa réflexion sur ce constat pessimiste :

Cependant il reste du temps libre. Que faire ? Comment l'employer ? Se consacrer au service d'autrui ? Mais, au fond, autrui ne vous intéresse guère. Ecouter des disques ? C'était une solution mais au fil des ans vous devez convenir que la

¹ LIPOVETSKY (Gilles), *Op. Cit.*, p. 107.

² *Idem.*

³ DEMOULIN (Laurent), *Génération Toussaint. Description de la nouvelle tendance du roman français*, mémoire pour l'obtention du grade de licencié en philologie romane, Liège, 1990, p. 106.

musique vous émeut de moins en moins. Le bricolage, pris dans son sens le plus étendu peut offrir une voie. Mais rien en vérité ne peut empêcher le retour de plus en plus fréquent de ces moments où votre absolue solitude, la sensation de l'universelle vacuité. (*EDL* : 12-13)

En cours du récit, celui-ci narrera sa propre vacuité :

Quelques habitants étaient déjà levés, malgré l'heure matinale [...]. Ils avaient l'air de se demander ce que je faisais là. S'ils m'avaient questionné j'aurais été bien en peine de leur répondre. En effet, rien ne justifiait ma présence ici. Pas plus qu'ailleurs, à vrai dire. (p. 97)

Par la suite, il continuera à relater – sur le même ton apathique – cette vacance d'événements, son errance insensée : « Il me paraissait normal que faute d'événements plus tangibles, les variations climatiques en viennent à prendre une certaine place dans ma vie [...]. Les journées s'écoulent pauvrement » (*EDL* : 48), « Je ne ressens rien de particulier. Je marche longtemps » (p. 107), « Je marche de part et d'autre en proie à la fureur, au besoin d'agir, mais je ne peux rien faire, car toutes les tentatives me paraissent ratées d'avance » (p. 131), « le but de ce dernier voyage ne m'apparaît plus très bien [...]. Il y a déjà longtemps que le sens de mes actes a cessé de m'apparaître clairement ; disons qu'il ne m'apparaît plus très souvent » (p. 153), etc. Même constat dans *Plateforme* : « je n'avais pas de projet précis. Si nous étions de nature idéale, nous pourrions nous contenter des mouvements du soleil » (*Plateforme* : 337), « ma vie était une forme vide » (p. 348), etc.

Poussés à la dérive par la stérilité de leurs actions, les personnages de Houellebecq prennent la route de l'exil, finissent par s'enfermer et progressivement par disparaître. Dans *EDL*, le narrateur entre à deux reprises en clinique : la première fois, il parvient à se faire hospitaliser pour une « très bénigne » péricardite¹ (p. 75), la seconde pour dépression. Mais c'est surtout l'occasion pour ce dernier de fuir sa vaine liberté et profiter du fait que, dans l'institution médicale, « tout [est] organisé » (p. 78). Dans *Plateforme*, après l'attentat perpétré par les intégristes et la mort de Valérie, Michel se laissera balloter, « inerte » (*Plateforme* : 331), d'hôpital en hôpital, des mois durant :

[Le psychiatre] me demanda ce que j'avais l'intention de faire. Je répondis : « attendre ». [...] Au bout d'une semaine on me transféra dans un nouvel hôpital psychiatrique, pour un séjour de longue durée cette fois. Je devais y rester un peu plus de trois mois. (*Plateforme* : 332-333)

¹ Cet épisode n'est pas sans rappeler l'hospitalisation vénienne du narrateur de *La SDB* pour « un début de sinusite » (*La SDB* : 96).

Dans *La PI*, le clone de Daniel1, avant de fuir à nouveau son quotidien vide, vivra retiré du monde, dans un endroit clos où ses journées seront agencées selon un rythme de vie précis et répétitif (presque hospitalier) : phase de repos – ingurgitation de sels minéraux – phase de repos – écriture de son « récit de vie » – ingurgitation de sels minéraux – phase de repos.

Aggravation de ce phénomène d'inhibition, de vaine réclusion : « l'effacement de soi ». Le narrateur d'*EDL*, après sa sortie de clinique, décide de retourner seul dans la région où il a grandi, et termine son récit avec ces mots, sorte de mise en abyme de son enfermement physique : « je suis désormais prisonnier en moi-même [...] ; le but de la vie est manqué. Il est deux heures de l'après-midi » (*EDL* : 155). Après sa sortie d'hôpital, Michel dans *Plateforme* retournera en Thaïlande pour y finir sa vie. Le roman s'achève avec les propos de ce dernier, postulant sa mort prochaine : « Mon appartement sera loué à un nouveau résident. On m'oubliera. On m'oubliera vite » (*Plateforme* : 351). De la même manière, le clone de Daniel1, parvenu à s'extraire de son quotidien léthargique, projette sa disparition : « Quittant de mon plein gré le cycle des renaissances et des morts, je me dirigeais vers un néant simple, une pure absence de contenu » (*La PI* : 481). Au sujet du protagoniste houellebecquien en particulier et du personnage contemporain en général, Michel Biron propose la réflexion suivante :

En somme, l'ultime combat du personnage de Houellebecq et peut-être aussi du personnage romanesque contemporain [est de] s'effacer de lui-même, mourir sans laisser de traces, au milieu de la nuit et au plus près du néant, comme une dernière protestation contre le vide de l'existence.¹

Similairement chez Carrère, on peut conjecturer que le désir réitéré du personnage de « s'insér[er] dans la foule » (p. 135), « dans la foule dense et indifférente » de Hong-Kong (p. 134), est en quelque sorte l'expression de cette volonté de « s'effacer » du monde. D'autant que quelques pages plus loin, on retrouve ce souhait exprimé avec la métaphore suivante : « [Il fallait] gommer cet épisode de leurs vies, et ses conséquences, *mais aussi gommer la trace de la gomme, et la trace de cette trace.* » (p. 157 ; c'est nous qui soulignons). On peut interpréter cette attitude à la lueur des propos de Lipovetsky :

La liberté [...] a propagé le désert, l'étrangeté absolue à autrui. [...] Non content de produire l'isolation, le système engendre son désir, désir impossible qui, sitôt

¹ BIRON (Michel), *Op. Cit.*, p. 40.

accompli, se révèle intolérable : on demande à être seul, toujours plus seul et simultanément on ne se supporte plus soi-même, seul à seul.¹

Le roman de Carrère se termine avec l'automutilation frénétique du personnage, devant le miroir de sa salle de bain. Celui-ci se tranche la mâchoire jusqu'à la gorge avec un rasoir, faisant par la même disparaître son visage, son identité, sous une « bouillie noirâtre » (p. 182). « Il s'en rendait mal compte, mais c'était l'évidence : il fallait disparaître » (p. 132).

Quelle image nos auteurs donnent-ils des agissements de l'individu contemporain ? Cette deuxième approche de l'adulte immature a mis au jour certains partis pris similaires chez les trois écrivains. Nous avons vu que les écrivains mettent en place un type d'individu vivant une tension permanente entre le devoir et l'impossibilité d'agir, entre l'immobilité et l'action. Cette tension s'exprime chez chaque auteur par les déplacements erratiques du héros. D'un côté écrasé par le poids de sa liberté², de l'autre déboussolé par l'impératif de l'action, celui-ci est sommé de construire lui-même son existence dans une société où seule la réussite sociale supplante encore l'anomie. Incapable de répondre aux injonctions de ladite société, il tente alors de s'arracher à son destin et prend la fuite de son quotidien stérile³. A l'instar des possibilités factices qu'offre la postmodernité, la fuite s'avère cependant illusoire puisque les protagonistes n'ont d'autres choix que de vivre reclus et de décider d'en finir avec la vie. Exception faite pour le narrateur toussaintien qui, lui, se contente de reprendre son quotidien antérieur, privilégiant la dissimulation à la disparition.

Enfin, les points de vue des auteurs divergent quelque peu lorsqu'il s'agit de discourir sur le « grand traumatisme » de la fin du XX^e siècle. Là où Toussaint choisit de *travestir* le mal dont souffrent ses personnages, Carrère (dans *La Moustache*) et Houellebecq insèrent dans le discours même de leurs héros un échantillon des

¹ LIPOVETSKY (Gilles), *Op. Cit.*, pp. 68-69.

² Nous entendons « liberté écrasante » car liée au délitement de tous les grands cadres sociétaux et à la multiplication des possibilités offertes par le marché. Nous sommes toutefois conscient que certaines formes de liberté sont toujours mises à mal en Occident. Notamment en France ou en Italie, où la censure politique n'a jamais cessé d'être opérante.

³ On notera à ce propos que la plupart des protagonistes de nos romans semblent curieusement privilégier la destination de l'Asie et de ses villes grouillantes pour leur fuite. Songeons au personnage de *La Moustache* qui part à Hong-Kong et à Macao, au narrateur de *FLA* et de *Fuir* qui voyage en Chine et au Japon et à Michel de *Plateforme* choisissant de passer ses vacances et de finir ses jours en Thaïlande.

représentations sociales sur la question. Selon nous, ce procédé a une double portée. Outre le fait de rendre compte d'un discours d'époque, les personnages recourent à des représentations en ce que celles-ci leur offrent un « cadre de référence »¹ pour interpréter l'environnement social et les situations nouvelles dont ils ne maîtrisent plus le fonctionnement. Ainsi l'individu, au milieu de ses incertitudes, peut-il se raccrocher à quelque chose de socialement stable, déterminé : « [f]ace à un univers changeant, complexe la représentation joue un rôle de réducteur d'incertitude »².

¹ MOLINER (Pascal), *Images et représentations sociales. De la théorie des représentations à l'étude des images sociales*, Grenoble, PUG, 1996, p. 15.

² DORTIER (Jean-François), « Les représentations sociales » in *Science humaine* n°91 « L'individu en quête de soi », février 1999, p. 46.

Chapitre III : Le présentisme

Un des fondements de la montée des immaturités réside, selon Boutinet¹, dans le changement de paradigme temporel opéré par la société contemporaine. Auparavant redevable des hauts faits du passé, tendue vers un futur salvateur puis un avenir technologique prometteur, la vie de l'individu se contracte désormais sur le moment présent. Un présent despotique, empêchant la maturation durable et l'élaboration de projets formateurs.

Exposé du concept

Dans son ouvrage paru en 2003², François Hartog met en exergue divers « régimes d'historicité » par lesquels nos sociétés occidentales, au cours des siècles, ont successivement transité. Pour bien comprendre comment nous en sommes arrivés à un repli sur le présent – sans passé ni avenir –, revenons brièvement sur les « régimes d'historicité » antérieurs.

Dans son ouvrage, l'historien revient d'abord sur le mode de pensée antique. Il prend pour exemple l'épopée, genre qui juxtapose « passé » et « présent », à savoir le récit didactique des exploits des héros du passé et celui des personnages évoluant dans le quotidien de l'histoire. Il note que la notion de « présentisme » est déjà applicable à ce type de pensée puisque les héros – Achille, Ulysse, etc. – « se réveillent chaque jour comme si c'était le premier jour »³. Quant au concept d'« avenir », il est déjà présent dans ce type d'écrits. Cependant, celui-ci doit être envisagé comme l'avènement d'un éternel retour. En effet, comme le rappelle l'auteur, il faut que les protagonistes, dont le destin est déjà scellé, « se muent en hommes d'avant »⁴.

Avec l'arrivée du christianisme, le rapport de l'homme au monde et au temps va changer. Bien qu'elle se soit abreuvée aux conceptions grecques, la doctrine chrétienne va concevoir un rapport au temps original. Ce qu'a apporté le christianisme à ce sujet doit être relié à l'événement déterminant de l'Incarnation : la naissance, la mort et la

¹ BOUTINET (Jean-Pierre), *Loc. Cit.*

² HARTOG (François), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Ed. du Seuil, 2003.

³ *Ibid.*, p. 54.

⁴ *Ibid.*, p. 65.

résurrection de Dieu fait homme. Déterminant car, avec la promesse du retour du Christ sur terre, le temps présent est alors vécu comme celui d'une attente, d'une tension vers un avenir salvateur. Le passé va être, quant à lui, reconsidéré. En effet, là où l'épopée homérique se cantonnait au récit d'événements¹ et de personnages légendaires *en surface*, la démarche des doctes catholiques sera d'historiciser les vies et les récits des protagonistes bibliques. Cette nouvelle vision du monde perdurera jusqu'à l'époque moderne et sera progressivement remplacée – si l'on peut dire ainsi – par la foi en la science et en le progrès.

Néanmoins, l'évolution est déjà notable à la fin de la Révolution française. Les modes de pensées changent, les régimes politiques se succèdent très vite. Les historiens constatent une « accélération » du temps et un renouvellement de l'histoire en train de s'opérer. A cette époque, « une rupture entre le champ d'expérience et l'horizon d'attente »² est en train de s'établir. Pour expliciter cette idée, Hartog prend l'exemple de l'abandon de l'*exemplum* chrétien comme mode explicatif de l'Histoire. Désormais, on préfère s'attacher au caractère unique de l'événement et délaisser « une conception de l'histoire qui conjugu[e] exemplarité et répétition »³.

Petit à petit, l'essor des sciences et des nouvelles technologies va bouleverser le rapport qu'entretient l'homme au temps. Dorénavant, l'individu se tournera vers le futur, non plus pour attendre sa lointaine salvation, mais pour croire en une embellie scientifique rapide et certaine. Au début du XX^e siècle, ces idées « d'accélération » du temps et d'abandon du passé, sont conjointes sous la plume des futuristes et de Marinetti en particulier. Ce dernier déclarait justement que « la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse » et « qu'il faut libérer l'Italie de sa gangrène de professeurs, d'archéologues, de cicérones et d'antiquaires »⁴.

Quelques décennies plus tard, l'idéologie futuriste – ou l'idée que le futur sera meilleur – va être ébranlée, suite aux conséquences désastreuses des deux guerres mondiales pour l'être humain. Le progrès a mené les nations à la crise et à la tuerie « à la chaîne ». Toutefois, le « régime moderne d'historicité » se maintiendra jusqu'à la fin des

¹ Dans ce travail, le vocabulaire ayant trait à la narratologie est emprunté à Gérard Genette dans GENETTE (Gérard), *Figure III*, Paris, Gallimard, 1972.

² *Ibid.*, p. 85.

³ *Idem.*

⁴ Marinetti cité par HARTOG (François), *Op. Cit.*, p. 120.

années septante notamment en raison des impératifs de reconstruction et de modernisation d'après guerre. Mais aussi de la compétition économique et militaire, résultant de la guerre froide.

François Hartog s'aperçoit qu'à la fin des *sixties*, la société tend déjà vers un renfermement sur le présent. A ce propos, il cite une série de slogans révolutionnaires soixante-huitards, dont le message principal est « oublier le futur ».

Les utopies révolutionnaires, progressistes et futuristes, ô combien dans leur principe, mais aussi passéistes et rétrospectives (les barricades révolutionnaires et la Résistance), devaient opérer désormais dans un horizon qui ne dépassait guère le seul cercle du présent : « sous les pavés, la plage » ou « tout, tout de suite ! » proclamaient les murs de Paris, en mai 68. Avant que ne s'y écrive peu après « *No future* », c'est-à-dire plus de présent révolutionnaire.¹

Mais c'est avec les années septante que les ambitions de l'individu vont se refermer sur le présent : délitement de l'idéologie révolutionnaire, crise économique de 1974, montée en masse du chômage, fin de l'« Etat Providence »... Ces désillusions successives et l'essoufflement de l'idée que le futur sera meilleur contribueront à mettre en place un horizon de plus en plus dominé par le présent, un présent omniprésent : un horizon présentiste.

Génératrice de besoins et de profits immédiats, la société de consommation valorise l'éphémère et cingle d'obsolescence, de plus en plus rapidement, les choses et les hommes. Hartog cite comme moteur de l'évanescence, les médias qui « recyclent » et « compressent »² le temps: trente années d'histoire peuvent désormais être résumées en seulement deux minutes télévisuelles. Notons en passant que ce constat n'est pas sans rappeler celui émis par le narrateur de *FLA* : « Je regardais par la vitre sans penser à rien, témoin passif de cette *compression de l'espace et du temps* » (*FLA* : 134 ; c'est nous qui soulignons).

Le temps coïncide également avec celui du chômage en masse. En parlant de la réalité immuable des travailleurs sans emploi, Bourdieu écrit que

[s]i le temps semble s'anéantir [pour ces hommes sans avenir], c'est que le travail salarié est le support, sinon le principe, de la plupart des intérêts, des attentes, des

¹ *Ibid.*, p. 125.

² *Ibid.*, pp. 125-126.

exigences, des espérances et des investissements dans le présent, ainsi que dans l'avenir ou le passé qu'il implique [...].¹

L'homme sans travail vit dans un temps séquentiel, immédiat, sans projets possibles. De même, dans sa « version managériale »², l'individu doit désormais moins se préparer à l'anticipation qu'à être à tout instant « sur le coup », disponible immédiatement. Dans le même ordre d'idées, il est évident pour l'historien français que l'attention nouvelle portée à l'écologie, au réchauffement climatique concerne moins le fait de « prévoir l'avenir [que de] mesurer en réalité tel ou tel avenir envisageable sur le présent »³. En outre, la notion de « développement durable » sous-tend la vision d'un temps continu : « on regarde vers le futur, à coup sûr, mais en se fondant sur un présent continué, sans solution de continuité ni révolution »⁴.

Ce présentisme symptomatique, nous pouvons l'observer dans les romans de Carrère, Toussaint et Houellebecq où, comme nous allons le voir encore, les mots et les expressions choisies pour en parler sont très proches les uns des autres.

Individu à temps plain

Deux dispositifs « présentistes » opèrent dans notre corpus. D'une part, nous identifions un présent marqué par « l'expérience de la crise de l'avenir »⁵. Un futur menaçant, dans lequel toute projection, toute « perspective » achopperait sur le présent : « la perspective de tout ce qui pouvait arriver l'effrayait » (*La Moustache* : 88), « en se fixant des buts immédiats » (p. 152) ; « l'immobilité n'est pas absence de mouvement, mais l'absence de toute perspective de mouvement » (*La SDB* : 84), « ma vie allait de l'avant, dans un renouvellement constant d'écumes identiques » (*L'AP* : 96), « dans mon horizon immédiat » (*L'AP* : 7) ; « dans un avenir immédiat » (*EDL* : 58), etc. Ajoutons que Houellebecq va plus loin que Toussaint et Carrère puisqu'il postule, dans un futur effectif, un présentisme toujours opérant. En effet, dans *La PI*, les clones (qui se succèdent) de Daniel1 déplorent leur horizon stagnant, leur futur sans « futurisme » : « Refermant la parenthèse du devenir, nous sommes dès à présent entrés dans un état de stase illimité, indéfini » (*La PI* : 426). L'ultime clone de Daniel1 terminera son récit sur ce constat :

¹ BOURDIEU (Pierre), *Méditations pascaliennes*, Paris, Ed. du Seuil, 1997, p. 263.

² HARTOG (François), *Op. Cit.*, p. 216.

³ *Idem.*

⁴ *Ibid.*, p. 214.

⁵ *Ibid.*, p. 210.

Il me restait peut-être soixante ans à vivre ; plus de vingt mille journées *qui seraient identiques*. [...] Mon corps m'appartenait pour un bref laps de temps; je n'atteindrais *jamais l'objectif* assigné. *Le futur était vide*. (pp. 484-485 ; c'est nous qui soulignons)

D'autre part, nous discernons un blocage sur un présent itératif, une réflexion sur le quotidien immuable des protagonistes : « On part du présent et on n'en sort pas »¹. Dans *La Moustache*, cela se traduit ponctuellement par le jeu rhétorique de la concaténation. A la question oratoire « Et maintenant ? », le narrateur enchaîne immédiatement sa réponse en reprenant en tête de phrase l'adverbe « maintenant » ; syntagmes que l'on retrouve les uns à la suite des autres aux pages 133, 134, 142 et 145. De plus, alors que l'on s'attendrait à un quelconque changement d'attitude de la part du protagoniste à la suite de cet enchaînement, il n'en est rien : « il revint dans sa chambre, s'étendit sur le lit [...]. Voilà. Et maintenant ? Maintenant il restait couché sur ce lit » (p. 133). Le discours et l'action retombent, s'affaissent sur l'instant présent. Des groupes nominaux comme « fin suspendue » (p. 139) ou « sursis répétitif » (p. 145) relèvent également de ce second phénomène présentiste.

Semblablement chez Toussaint et Houellebecq on repère le même genre de considération. Tout d'abord en ce qui regarde le caractère itératif des actions menées par les protagonistes : « commençant à me lasser de la monotonie itérative de l'exercice » (*L'AP* : 42), « La procession des instants qui se succèdent » (*LA PI* : 384), « l'écoulement de la nuit qui paraît figé » (*EDL* : 154). Ensuite, à l'égard de la tyrannie exercée par un présent totalitaire : « il y aurait là toute l'étendue de l'immobilité qui précède la vie et toute celle qui la suit » (*L'AP* : 113), « Je n'ai plus de passé ni d'avenir » (*La PI* : 427).

Pour François Hartog toujours, la « société cosmétique »² favoriserait un présent anhistorique et narcissique. Pour illustrer cette idée, il pense notamment à la figure du « joggeur californien » – personnage soucieux de prolonger sa jeunesse, son état physique présent et d'arrêter la déprédation du temps – apparaissant dans les années 80. En liaison avec cette observation, les œuvres de Toussaint et de Houellebecq nous paraissent se soucier particulièrement des ravages du temps sur les individus. Certes, il s'agit là d'un

¹ HARTOG (François), *Op. Cit.*, p. 216.

² *Ibid.*, p. 126.

topique de la littérature bien connu¹. Cependant, la coprésence de cette thématique dans des œuvres a priori éloignées mais d'origine générationnelle semblable, nous porte à croire qu'il s'agit moins d'une coïncidence littéraire que d'une volonté, de la part des auteurs, d'inscrire leur œuvre dans les préoccupations de leur époque. « Dans le monde moderne, on pouvait être échangiste, bi, trans, zoophile, SM, mais il était interdit d'être vieux. » relate précisément Daniel¹ (*La PI* : 213). Dans *La SDB*, le thème de l'écoulement des eaux est associé au temps qui passe². Fuite du temps qui horrifie le narrateur : « c'était l'écoulement même du temps qui, une fois de plus, m'avait horrifié » (*La SDB* : 31). Peur en permanence réactivée, notamment en raison du constat : « à vingt-sept ans bientôt vingt neuf » (aux pages 15 et 123). Dans *Fuir*, Toussaint fusionne, proprement, l'écoulement du temps et la dégradation physique en cours :

La méditerranée était calme comme un lac. D'infimes rides, comme une peau très jeune, parcouraient sa surface [...]. (*Fuir* : 129 ; c'est nous qui soulignons)

Tout comme le narrateur de *La PI* constate les dégâts physiques causés par le temps :

Nos corps sont estropiés/ Mais nos chairs sont avides./ Disparues les promesses/
D'un corps adolescent./ Nous entrons en vieillesse [...]. (*La PI* : 396)

Enfin, les techniques télégéniques nouvelles contribueraient, selon Hartog, à la « suppression du temps » et à la « promotion universelle du temps dit "réel" »³. Depuis la mise sur le marché de ces techniques, on observe une remise en cause du temps effectif en raison du succès de son double virtuel : plus immédiat, « réelissime ». Ne pourrait-on voir une corrélation entre ce constat et les doutes exprimés par nos protagonistes envers le « réel » ? Réel que le personnage de *La Moustache* semble toujours vouloir chercher à confirmer : « toutes ses pensées encore confuses, tendaient moins à examiner la situation qu'à s'assurer de sa réalité » (*La Moustache* : 128), « c'était la nuit en plein ciel, il veillait, et c'était aussi le réel » (p. 130), etc. Réel que l'observateur houellebecquien s'efforce de contester : « Je traversais des phases de déni du réel » (*Plateforme* : 334). La « même et unique réalité » (*Fuir* : 75) que le narrateur de Toussaint s'attache constamment à vouloir

¹ Houellebecq en est d'ailleurs conscient lorsqu'il écrit : « vieillir, à aucun moment de l'histoire humaine ne semble avoir été une partie de plaisir » (*La PI* : 91).

² Comme l'a montré Laurent Demoulin dans *Génération Toussaint. Description de la nouvelle tendance du roman français*, mémoire pour l'obtention du grade de licencié en philologie romane, Liège, 1990, pp. 104-108.

³ HARTOG (François), *Op. Cit.*, p. 126.

éprouver : « la réalité à laquelle je me heurtais » (*L'AP* : 50), « à l'épreuve de la réalité » (p. 49), etc.

Toutefois, des « failles du présent »¹ sont apparues vers le milieu des années septante et ce, alors même qu'était en train de s'imposer le régime postmoderne de temporalité. En effet, c'est à cette époque que la société commence à se montrer attentive à la conservation des monuments et des objets du passé mais aussi des paysages, des espèces animales, etc.,

comme si on voulait préserver, en fait reconstituer un passé déjà disparu ou sur le point de s'effacer sans retour. Déjà inquiet, le présent se découvre également en quête de racines et d'identité, soucieux de mémoire et de généalogies.²

Mais ce mouvement vers le passé – vers une temporalité autre que celle du présent – va s'accompagner d'un besoin d'immédiateté de plus en plus vorace. Le passé, oui mais tout de suite ! « Pris dans le temps de la consommation, l'événement devient lui-même objet de consommation. »³ L'attention particulière portée aux archives nationales⁴ et la multiplication des commémorations⁵, qu'on enchaîne désormais à un rythme régulier, relèvent de ces observations.

En outre, la *nouvelle histoire* – dont les instigateurs, dans les années septante, sont Jacques Le Goff et Pierre Nora – va introduire l'étude de la « mémoire collective » dans la recherche historique. Ceci va bouleverser l'historiographie traditionnelle puisque la « mémoire collective », comme l'écrit Maurice Halbwachs, « est un courant de pensée continu : elle ne retient du passé que ce qui est encore vivant »⁶. Au contraire des méthodes historiques usuelles et scientifiques, l'historien contemporain va « se placer délibérément dans le temps des groupes ayant vécu l'événement »⁷. Observateur du présent, François Hartog distingue aujourd'hui deux types de « mémoire » : celle de « type ancien », collective et propre à reconduire l'héritage, et « la nôtre »⁸. Avec la médiatisation et la massification des échanges d'une part, la psychologisation de la société

¹ HARTOG (François), *Op. Cit.*, p. 127.

² *Ibid.*, p. 128.

³ *Ibid.*, p. 136.

⁴ Hartog rapporte que « leur quantité a été multipliée par cinq depuis 1945 et [que] si on devait les dérouler, elles se déploieraient sur plus de 3000 kilomètres linéaires » in HARTOG (François), *Op. Cit.*, p. 129.

⁵ Désormais, on n'attend plus dix, vingt-cinq, cinquante... ans avant de se rassembler autour du souvenir d'un événement. Songeons, récemment, aux commémorations annuelles des attentats du 11 septembre.

⁶ Maurice Halbwachs cité par HARTOG (François), *Op. Cit.*, p. 135.

⁷ *Idem.*

⁸ *Ibid.*, p. 137.

d'autre part, la première tend à être remplacée par une mémoire individuelle présentiste, totalisante mais finalement réductrice :

Soucieuse de faire mémoire de tout, elle est passionnément archiviste, contribuant à cette quotidienne historisation du présent. Entièrement psychologisée, la mémoire est devenue une affaire privée, entraînant une nouvelle économie de « l'identité du moi ». C'est désormais à moi de me souvenir et c'est moi qui me souviens. [...]. Mémoire de quoi ? A la limite mémoire de la mémoire. Le passé n'est plus de « plain-pied ». Aussi sommes-nous allés d'une histoire qui se cherchait dans le continu d'une mémoire à une mémoire qui se projette dans le discontinu d'une histoire. La mémoire n'est plus ce qu'il faut retenir du passé pour préparer l'avenir, elle est ce qui rend le présent présent à lui-même. Elle est un instrument présentiste.¹

Ce phénomène « d'historisation du présent » nous paraît singulièrement observable dans les romans de Michel Houellebecq. L'exemple le plus pertinent est sans doute celui de *La PI*. Dans ce roman – où le récit est alternativement pris en charge par Daniel¹, dans le présent de notre époque, et par ses clones (Daniel²⁴, 24,1... Daniel²⁵,17) dans leur quotidien depuis le futur –, l'écrivain rend compte du basculement de la société vers un archivage de son présent récemment passé. C'est particulièrement le cas dans les chapitres consacrés au récit des clones du protagoniste Daniel¹. En effet, dans le futur, chaque clone se livre à l'écriture et à l'enregistrement de son propre témoignage – « récit de vie » – alors même que sa vie est (encore) en cours². Un de ces clones explique qu'« [i]l était recommandé aux humains d'aboutir, dans toute la mesure du possible, à un récit de vie *achevé* [...] afin d'y noter ses impressions au fur et à mesure de la progression de son trépas. » (*La PI* : 93 ; c'est nous qui soulignons).

On retrouve plus ou moins ce désir archiviste dans deux autres romans de l'auteur. Dans *EDL*, le narrateur affiche sa volonté de consigner, par écrit, les deux dernières années de sa vie : « [l]es pages qui vont suivre constituent un roman » (*EDL* : 14). Il en va de même dans *Plateforme*, car comme on l'apprend à la toute fin du roman, Michel décide d'entreprendre l'écriture de sa propre vie : « Je louai une chambre [...]. Il ne me restait plus grand-chose à faire, dans l'existence, en général. J'achetai plusieurs rames de papier 21x29,7 afin d'essayer de mettre en ordre les éléments de ma vie » (*Plateforme* : 345). Mais une fois encore, il s'agit de classer des faits récents puisque le récit ne concerne que les derniers événements de la vie d'un quadragénaire.

¹ *Ibid.*, p. 138.

² Doit-on y voir un clin d'œil à la littérature contemporaine ? Désormais entièrement dévolue aux « récits de soi », à l'écriture immédiate de petites tranches de vie.

Ces trois romans de Houellebecq semblent assez bien correspondre aux hypothèses émises par Hartog. Néanmoins, c'est bien dans *La PI*, que l'écrivain pousse le plus loin le concept de l'histoire immédiate, en train de s'écrire : non seulement les clones archivent leur vie avant leur mort mais en plus de cela, les récits de vie qu'ils écrivent ne sont en réalité qu'une reprise, quasi à l'identique, de l'histoire de leur prédécesseur. Houellebecq postulerait, en quelque sorte, une Histoire étale – « mémoire de la mémoire » – dévastée par les exigences d'une société de plus en plus avide d'immédiateté.

Après cette troisième étape dans l'approche de l'adulte immature, nous remarquons que nos écrivains ne s'éloignent guère l'un de l'autre lorsqu'il s'agit de rendre compte du *présent(isme)* de leur époque. En effet, ceux-ci véhiculent tous trois la même image : celle d'un individu pris dans un temps répétitif et sans perspectives possibles. Houellebecq va même plus loin que les deux autres écrivains de notre corpus, en imaginant un futur où le présent ne disparaîtrait pas. Nous avons vu également que Toussaint et Houellebecq mettaient en place des personnages particulièrement hantés par la sénescence et la peur du temps qui passe. A ce sujet, nous n'avons pas cité Carrère. Toutefois, l'obsession narcissique du personnage de *La Moustache* ne nous paraît pas éloignée de ces considérations. Ensuite, nous avons constaté que les protagonistes de nos romans semblaient sans cesse vouloir éprouver le *réel*. Gageons que la fortune actuelle de son double virtuel et le succès des techniques modernes de « suppression du temps » ne sont pas étrangers au doute qu'émettent la plupart de nos héros à l'égard de celui-ci. Enfin, Michel Houellebecq met en avant un phénomène contemporain que n'évoquent pas Emmanuel Carrère et Jean-Philippe Toussaint : la tendance qu'a notre époque d'historiciser son présent.

Chapitre IV : L'(in)communication

Les relations humaines deviennent progressivement impossibles, ce qui réduit d'autant la quantité d'anecdotes dont se compose une vie.
(EDL : 16)

Avec l'avènement de la société technologique et le développement des moyens et des techniques de communication, on aurait pu croire à un monde produisant un modèle relationnel fort. Aujourd'hui, cette hypothèse est à nuancer. En effet, à mesure que les nouveaux procédés de communication se sont multipliés, complexifiés, les relations humaines se sont considérablement appauvries. Voilà encore un des paradoxes de la postmodernité. Cependant, si les observateurs relèvent unanimement un affaiblissement des rapports sociaux, il n'en est rien concernant la prolifération de données. De fait, quelle que soit la nature de celles-ci – commerciale, scientifique, sportive, économique, etc. – les supports de communication les diffusent en grande quantité et de manière performante. A notre époque, il est presque impossible d'échapper à l'information. Jean-Pierre Boutinet voit dans cette nouvelle réalité une des raisons de l'infléchissement de la maturation chez l'adulte : « la multiplication des informations diffusées, la diversification des réseaux par lesquels elles transitent donnent l'impression de ne plus rien maîtriser ; l'adulte se sent dépassé et inférieur par un environnement qui lui apparaît trop complexe »¹.

Certes, à leur apparition, les nouvelles techniques de communication sont devenues l'apanage des techniciens ou des spécialistes². Toutefois, n'oublions pas que celles-ci ont été le moteur de la simplification et de l'accélération des échanges. Devenus rapidement des instruments du capitalisme, ces nouveaux procédés communicationnels vont tendre vers la diffusion rapide et large de l'information, souvent au détriment de la qualité et de la longueur du message diffusé. Evoluant dans un monde aux techniques de plus en plus compliquées mais qui universalise un discours simple et performant, l'individu, tendu entre ces deux paradigmes, esquive les échanges interpersonnels trop longs, qui lui paraissent désormais au-delà de ses capacités.

¹ BOUTINET (Jean-Pierre), *Op. Cit.* p. 23.

² Si aujourd'hui, ce constat paraît désuet tant la pratique des technologies nouvelles est devenue courante, il n'en allait pas de même dans les décennies 80-90. Décennies où est notamment apparu l'ordinateur personnel dans les pratiques professionnelles puis domestiques. Cela dit, notre époque n'a de cesse de développer des outils télématiques toujours plus complexes.

Dans un premier temps, nous nous attacherons au relevé des diverses manifestations d'incommunication présentes dans nos romans. Ensuite, nous nous intéresserons aux procédés narratifs mis en place par les auteurs pour rendre compte de ce phénomène.

La communication malgré tout

Il serait légitime, après l'examen de la vacuité et de la réclusion dans notre corpus, de qualifier le personnage central de nos romans d'individu asocial. Toutefois, il nous semble réducteur de s'arrêter à un tel propos. Si les soliloques sont, il est vrai, fréquents dans le récit – nous y viendrons ci-dessous –, il n'empêche que des situations d'énonciation ont bien lieu entre les protagonistes de l'histoire.

Nous avons vu que nos personnages n'évoluaient pas tout à fait seuls au cours de leurs « aventures », mais étaient accompagnés de leur compagne ou de leur fils. De plus, chaque personnage, à un moment ou à un autre, entre en contact avec un ou plusieurs allocuteurs extérieurs au cercle intime. Pour Gilles Lipovetsky¹, individualisme ou narcissisme ne sont pas forcément synonymes d'autarcie. La fuite de l'individu vers l'étranger ou vers des endroits clos est moins liée au fait qu'il éprouve des difficultés à communiquer avec autrui qu'au fait qu'il ne parvient plus à assumer son destin d'adulte. Au contraire, avec l'abaissement des hiérarchies sociales et la démocratisation des échanges, il semble plus facile d'entrer en contact avec son semblable. A notre époque, nous cherchons toujours – peut-être plus que jamais d'ailleurs – à faire avaliser notre discours, notre façon d'être, par les autres. S'il n'y a certes plus d'engouement massif et fédérateur aujourd'hui, il existe bel et bien encore un engouement relationnel chez l'individu. En témoigne la fortune des « amicales » ou des regroupements divers : les associations des veufs, des parents d'enfants homosexuels, des mères lesbiennes, des boulimiques, les alcooliques anonymes, etc. On se rassemble constamment pour échanger une sensibilité commune. Pour Lipovetsky, il s'agirait là d'une forme de « narcissisme collectif »² :

¹ LIPOVETSKY (Gilles), *Op. Cit.*, p. 101.

² *Idem.* Aujourd'hui, la progression de ce phénomène coïncide, par exemple, avec l'apparition de plateformes d'échanges télégraphiques comme *Facebook*.

L'ultime figure de l'individualisme ne réside pas dans une indépendance souveraine asociale mais dans les branchements et connexions sur des collectifs aux intérêts miniaturisés, hyperspécialisés.¹

L'œuvre de Michel Houellebecq nous paraît marquée par cette constatation. Dans *Plateforme* l'auteur rassemble des individus attirés par un intérêt commun, celui pour le tourisme sexuel. Semblablement dans *Les PE*, il fait adhérer Bruno à un camp estival – ersatz soixante-huitard – institué en vue de regrouper des personnes au parcours et aux désirs identiques :

Beaucoup des estivants qui fréquentaient le Lieu du Changement avaient, comme Bruno, la quarantaine ; beaucoup travaillaient, comme lui, dans le secteur social ou éducatif [...]. Pratiquement tous auraient pu se situer à gauche ; pratiquement tous vivaient seuls, le plus souvent à l'issue d'un divorce (*Les PE* : 128).

Enfin dans *La PI*, comme nous l'avons vu, Daniel s'insère également dans un groupe en marge, puisqu'il adhère à la secte élohimite.

Avec l'essor de ces « collectifs » égalitaires, l'ambition de l'individu est moins de lutter pour s'élever socialement que de plaire simplement et d'être écouté :

Pour un nombre croissant d'individus, l'espace public n'est plus le théâtre où s'agitent les passions « arrivistes » ; ne reste que la volonté de se réaliser à part et de s'intégrer dans des cercles conviviaux ou chaleureux, lesquels deviennent les satellites psy de Narcisse, ses *branchements privilégiés* [...]. L'*homo psychologicus* aspire moins à se hisser au-dessus des autres qu'à vivre dans un *environnement social détendu et communicationnel, dans des milieux « sympa », sans hauteur, sans prétention excessive.*²

Jean-Philippe Toussaint rend compte dans ses romans de ce désir contemporain de se socialiser « à petites doses », sans trop s'attarder. On pourrait même dire que ce désir est permanent chez le personnage toussaintien qui se plaît à changer régulièrement d'hôte(s) ou d'allocuteur(s). En effet, celui-ci s'immisce tantôt dans la famille d'un médecin à Venise (dans *La SDB*), tantôt dans la famille Polougaïevski (dans *L'AP*). Il entame une brève conversation – sans jamais la finir – avec des peintres polonais, un barman de l'hôtel dans lequel il est descendu et un touriste « soviétique » (dans *La SDB*), son moniteur d'auto-école et son pédicure milanais : « Il Signore Gambini » (dans *L'AP*), ses voisins berlinois « Uwe et Inge Drescher (que l'on pourrait traduire approximativement par Guy et Luce Perreire) » (dans *La Télévision* : 23), et ainsi de suite. Lors de chaque

¹ *Ibid.*, p. 21.

² LIPOVETSKY (Gilles), *Op. Cit.*, 101. C'est nous qui soulignons sauf « homo psychologicus ».

conversation, les propos échangés sont extrêmement banals, « sans hauteur » aucune. On se souvient, par exemple, de la discussion à propos des grands coureurs cyclistes dans *La SDB* (pp. 61-62) ou au sujet d'une marque de bière danoise, la Tuborg, dans *L'AP* (pp. 43-44). Dans tous les cas de figure, le contenu de la conversation se limite à une liste de noms cités, sans jamais donner lieu à un quelconque approfondissement ou à une quelconque contextualisation. Ces noms sont vidés de leur substance et de leur référent, il ne s'agit plus que de converser en vue de partager de petits intérêts communs. Dans le cas de figure suivant, le narrateur se met à bavarder avec un touriste soviétique qu'il vient de rencontrer à l'aéroport Marco Polo de Venise :

Debout devant nos verres, entre deux silences [...], nous parlions d'histoire contemporaine, de politique. Après un bref tour d'horizon de l'histoire italienne du vingtième siècle (Gramsci, Mussolini), nous demandâmes d'autres bières. Puis passant à l'histoire de son pays [...], nous dûmes Khrouchtchev, Brejnev. Je citai Staline. (*La SDB* : 119)

On trouve le même type de platitudes échangées dans les romans de Houellebecq, lorsque le narrateur fait encore l'effort de converser : « Bernard revient. Pour égayer l'atmosphère, je lui raconte que ça sent mauvais dans mon immeuble. En général les gens aiment bien ces histoires de puanteur, je l'ai remarqué » (*EDL* : 18). L'écrivain dépeint plus loin la pauvreté des échanges et la difficulté que connaissent désormais les individus à aller au-delà de la simple interaction formelle. Le narrateur vient de se faire voler sa voiture et reçoit les encouragements d'usage de son collègue : « “Allez, au revoir ! on la retrouvera peut-être quand même, votre voiture ! ça arrive !...” Il souhaitait, je pense, en dire un peu plus ; mais il n'y avait rien d'autre » (p. 23).

Dans le même ordre d'idées, le narrateur de *La Moustache* dénonce le caractère stéréotypé et insipide des propos du couple de protagonistes : « Je t'aime. Et ils se répétèrent qu'ils s'aimaient, se croyaient, se faisaient confiance, même si c'était impossible, *que répéter d'autre ?* » (*La Moustache* : 60 ; c'est nous qui soulignons).

Ce constat n'est pas sans nous faire penser à une maxime célèbre du philosophe français Gilles Deleuze :

Nous ne souffrons pas d'incommunication mais au contraire de toutes les forces qui nous obligent à nous exprimer quand nous n'avons pas grand-chose à dire.¹

¹ DELEUZE (Gilles), *Pourparler*, Paris, Minuit, 1990, pp. 176-177.

Les affres de la conversation

Rendant compte de l'appauvrissement du contenu des interactions, nos écrivains mettent aussi en avant la déliquescence de ce phénomène : la réduction ou l'absence totale d'échanges langagiers dans le contexte d'énonciation. En effet, ceux-ci placent un matériel verbal minimal dans la bouche de leurs héros. Les personnages de Toussaint et de Houellebecq se contentent par exemple de répondre simplement par « Oui » ou par « Non » aux questions qui leur sont posées. Toutefois, les protagonistes toussaintiens en viennent souvent à leurs variantes polies « Oui oui » et « Non non » (*L'AP* : 27, 28, 29, 52). En outre, chez Michel Houellebecq, on repère de nombreuses interjections en guise de réponse : « C'est l'Islande, c'est assez chouette, je trouve. – Ah... réponds-je. » (*EDL* : 58). Ou bien des noms en guise d'interjection : « je ressemble à une grenouille n'est-ce pas ? J'ai doucement répondu “Raphaël...” d'un ton de reproche [...]. Il s'est troublé, il n'a plus rien dit » (p. 99), etc. Alors qu'étymologiquement *interjection* signifie « terme jeté entre deux éléments du discours »¹, l'interjection ici ne sert ni d'intermédiaire entre deux échanges, ni de déclencheur de discours potentiel. Au contraire, elle clôt la discussion.

En ce qui concerne l'énonciation minimale, on remarque que nos personnages essoufflés privilégient régulièrement le contact par le « canal visuel »² et de fait recourent à des procédés « paraverbaux », comme les gestes ou les mimiques, pour communiquer. Mais alors que ces procédés servent habituellement d'adjuvants à la conversation, ils permettent aux protagonistes dans nos romans de ne pas prendre la parole.

Voici un échantillon de cette observation : « J'essaie de mimer un air décontracté » (*EDL* : 74), « Je jetai un regard sur l'écran télé, dont le son était coupé [...]. Puis je reportai mon regard sur Buvet en essayant d'émettre une grimace de sympathie » (p. 138) ; « je suivais la conversation en hochant la tête à l'occasion » (*L'AP* : 21), « demeurant silencieux l'un et l'autre, nous hochions pensivement la tête à l'occasion comme si nous compatissions » (p. 58), « avant de nous indiquer d'un bras agile qu'il

¹ Définition issue du Trésor de la langue française informatisé, consultable à l'adresse suivante : <http://atilf.atilf.fr/>

² Nous empruntons la terminologie employée par Catherine Kerbrat-Orecchioni in KERBRAT-ORECCHIONI (Catherine), *La conversation*, Paris, Le Seuil, coll. « Mémo », 1996.

fallait remonter la ruelle et prendre à gauche en arrivant au centre commercial » (p. 68), etc. En outre, le narrateur de *La SDB* ne privilégie-t-il pas le geste à la parole, en envoyant directement la fléchette dans le front d'Edmondsson, afin d'exprimer son désaccord ? Enfin, même constat dans les romans de Carrère : « Nicolas ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Il fallait qu'il attire son attention, qu'avec ses yeux au moins il fasse passer le message » (*La CDN* : 144), « il lui sembla que le catalogue de gestes, d'attitudes, se réduisait entre eux de manière monstrueuse : secouer la tête, fermer les yeux, se passer la main sur le visage... c'étaient des gestes ordinaires, mais qui se répétaient trop » (*La Moustache* : 104).

Denis Huisman impute ce recours privilégié à la communication visuelle aux nouveaux instruments de diffusion de masse qu'il appelle « pléthorique » :

Les images sonores et visuelles l'emportent sur la parole qui devient un accompagnement audio-visuel. Le public se laisse emporter par le déferlement de ce nouvel imaginaire. La communication pléthorique se fait de moins en moins par la parole car la part de cette communication est celle qui suscite le moins d'intérêt aujourd'hui.¹

Avant de nous livrer à un examen plus approfondi de la conversation, il nous semble intéressant de nous arrêter quelques instants sur ses tentatives d'évitement dans notre corpus. Tentatives d'évitement qui, chez Houellebecq, sont liées à la « peur » de communiquer : « J'ai attendu pendant une heure et demie dans un bureau vide, légèrement obscur. Je n'avais pas vraiment envie d'allumer, en partie par peur de signaler ma présence » (*EDL* : 29), « J'espère que personne ne va engager la conversation de manière plus précise [...] Mais heureusement ceci ne se produit pas » (p. 154), etc.

Semblablement, dans *Fuir*, lors de l'épisode de la conversation téléphonique (pp. 46-58), on s'aperçoit que Toussaint tente de faire en sorte que l'échange discursif n'ait pas lieu. En effet, à la place de faire « entendre » l'échange téléphonique, l'auteur nous le fait « voir », en quelque sorte, par l'intermédiaire du récit d'événements. Le narrateur autodiégétique décrit précisément les faits et gestes de Marie, son interlocutrice, comme s'il était à ses côtés. Chose troublante puisque celle-ci est à Paris et que lui circule en train dans le faubourg de Pékin.

¹ HUISMAN (Denis), *L'incommunication. Essai sur quelques effets pléthoriques abusifs ou pervers de la communication actuelle*, Paris, J. Vrin, 1985, p. 33.

Elle ne se retournait pas et continuait de me parler au téléphone en même temps qu'elle s'approchait par brusques embardées des chaises des gardiens pour demander le chemin de la sortie, d'un ton égaré et suppliant, cherchant à quitter le Louvre et n'écoutant pas les réponses, revenant sur ses pas et trébuchant sur quelque infime dénivelé de marbre, repartant de plus belle et traversant une succession de salles plus sombres, le salon Carré, la salle Duchâtel, la salle Percier et Fontaine, laissant derrière elle la pluie de soleil de la Grande galerie et allant se réfugier dans l'ombre accueillante de la Rotonde Apollon [...]. (*Fuir* : 48)

Dans cette séquence mais aussi tout au long de la « conversation » téléphonique, le récit d'événements remplace les paroles qu'auraient dû s'échanger les personnages. A ce propos, Serge Tisseron¹ fait remarquer que le téléphone portable introduit une expérience différente de l'espace, par rapport aux échanges usuels. Avec cette technologie mobile, la question d'usage « comment vas-tu ? » tend désormais à l'interrogation locative : « Où es-tu ? ». Et quand bien même celle-ci ne serait pas formulée, c'est souvent par là que la conversation débute : « Je suis dans le train », « en voiture », « dans le parc »... à Paris :

A la limite, la conversation se réduit à cela : la description du cadre. Avec le téléphone portable, l'identité ne relève pas d'une pensée, mais d'une coordonnée géographique. On ne raconte plus ce qu'il y a à l'intérieur de soi, mais autour de soi.²

Venons-en à présent aux constituants de la conversation. Pour Kerbrat-Orecchioni, la conversation s'opère grâce à une série de règles implicites entérinées par ses participants. Chaque « interactant » est soumis à « un système de droits et de devoirs, donc un système d'attentes, lesquelles peuvent être satisfaites, ou contrariées »³. En ce qui concerne nos romans, ce « système » est systématiquement contrarié. Tout d'abord, pour qu'il y ait dialogue, il faut que les protagonistes de l'énonciation parlent à tour de rôle et acceptent de prendre ou de céder la parole les uns après les autres. Voici déjà venir la première pierre d'achoppement. En effet, chez Houellebecq comme chez Toussaint, nous remarquons que cette close n'est pas toujours respectée, les auteurs « coupant » littéralement la parole au locuteur en cours d'énonciation :

Catherine Lechardoy confirme dès le début toutes mes appréhensions [...] ; son agressivité est étonnante : « Espérons qu'il va marcher, votre logiciel ! Si c'est comme le dernier qu'on vous a acheté... une vraie saleté. Enfin évidemment ce n'est pas moi qui décide ce qu'on achète. Moi je suis bobonne, je suis là pour réparer les conneries des autres... », etc. (*EDL* : 26 ; c'est nous qui soulignons)

¹ TISSERON (Serge), *Op. Cit.*, pp. 59-62.

² *Ibid.*, p. 61.

³ KERBRAT-ORECCHIONI (Catherine), *Op. Cit.*, p. 28.

Ici, l'écrivain français prend plaisir à rapporter les propos de Catherine Lechardoy pour ensuite lui « couper le sifflet » en insérant, en plein énoncé, la locution adverbiale « etc. ». Houellebecq, par ce procédé, expose le désintérêt et l'agacement du personnage vis-à-vis de la conversation en cours. Le discours direct est en quelque sorte tronqué par ce que l'on pourrait appeler une incise narrative ou par ce qui s'apparenterait à du discours narrativisé¹. De plus, lorsqu'une interaction est inévitable, le narrateur houellebecquien souligne toujours son indifférence par rapport à l'énonciation en cours : « Je me suis endormi avant la fin de la discussion » (*EDL* : 6).

Même type d'idée chez Toussaint dans *L'AP*, où après un acte d'énonciation introducteur – « bonjour mesdames » –, le narrateur ne laisse pas le temps à ses interlocuteurs d'émettre quoi que ce soit et reprend directement le cours de la narration :

Nous [...] longeâmes la vitrine d'un salon de coiffure où des dames qui se sentaient observées prenaient un air intelligent sous des casques à permanente, *bonjour mesdames*. En ressortant du centre commercial, hésitant un instant sur la voie à suivre, nous nous engageâmes dans une petite artère pavée de la ville nouvelle, avec une rangée de réverbères stylisés [...]. (*L'AP* : 65 ; c'est nous qui soulignons)

Le discours direct émerge subitement du récit d'événements pour être ensuite noyé dans du descriptif. Similairement, l'auteur tronque délibérément le dialogue en dispersant le discours rapporté sur deux plans : « Alors ? dit son père en se penchant à la vitre (elle est morte dit-elle) » (*L'AP* : 59).

Kerbrat-Orecchioni ajoute que chaque individu prenant part à la conversation est censé occuper une position émettrice, plus ou moins longue, dans le procès énonciatif. Le héros Houellebecquien, quoique conscient des règles implicites d'usage², participe fort peu – « Je n'avais guère pris part à la conversation » (*EDL* : 22) – ou de manière fugace aux échanges – « Répondis-je avec hâte » (*Plateforme* : 74). Dans presque tous les cas de figure, le narrateur occupe une position de « récepteur » et non d'« émetteur » ; étiquette qui correspond bien à la position d'« observateur » occupée par le personnage, dont nous avons déjà parlé. L'exemple le plus approprié pour rendre compte de ce phénomène est sans doute celui où le protagoniste d'*EDL*, après avoir « tout de suite repéré d'où viendra

¹ Procédé que Houellebecq utilise à plusieurs reprises dans *EDL* (notamment aux pages 6 et 27) et réutilisera dans *Plateforme* (notamment à la page 73).

² « Ingénieur. Je suis ingénieur. *Il faut que* je dise quelque chose. D'une voix légèrement atrophiée je m'enquiers [...] » (*EDL* : 27 ; c'est nous qui soulignons).

le danger » (*EDL* : 58), laisse son collègue Tisserand répondre à la question qu'on lui a posée : « Ensuite [Schnaëbele] veut connaître notre formation [...]. Je mastique mon entrecôte béarnaise feignant de ne pas avoir entendu la question [...]. Je tourne carrément la tête dans une autre direction. Finalement Tisserand répond à ma place. » (pp. 58-59). Moins fréquemment, il est vrai, que le personnage de Houellebecq, celui de Toussaint n'est pas en reste quant à cette posture passive : « Vous avez mal dormi la nuit dernière, non ? me dit-il [...]. Je ne répondis pas, me contentant de me servir du café, et il n'insista pas » (*La Réticence* : 74). Et lorsque, dans *La Réticence*, le personnage de Toussaint est émetteur, celui-ci converse avec son fils de huit mois, qui ne sait pas encore parler.

Catherine Kerbrat-Orecchioni signale également deux autres principes du système des « tours de parole »¹. Le premier concerne la prise de parole de concert. Le second les silences entre chaque intervention.

Quand deux personnes partagent une conversation, les cas de « chevauchement de parole » ne sont pas rares, par exemple à l'occasion d'un débat ou d'une joute verbale. Lorsque cela survient, les partenaires de l'énonciation essaient de ne pas reproduire trop souvent cet accident, ni de prolonger trop longtemps cette expérience désagréable. Afin d'éviter toute reconduction de ce phénomène, les locuteurs raisonnables en viennent généralement à une « négociation » : l'un des individus « en compétition » abdique au profit de l'autre². Les protagonistes de *La Moustache* sont loin d'arriver à ce compromis, synonyme de réaction adulte. Au contraire, Emmanuel Carrère met en place un dialogue – d'une longueur importante³ – où chaque membre de la conversation manifeste le désir puéril d'« avoir raison ». De fait, les deux personnages se battent pour avoir la parole : la conversation piétine, les mêmes mots se chevauchent et reparaissent de manière cyclique. Nous prenons la discussion en cours :

S'efforçant de poursuivre sur le ton de l'adulte qui raisonne une fillette entêtée, il déclara avec emphase : « Les plaisanteries les meilleures sont les plus courtes. – Mais quelle plaisanterie ? – Arrête ! » coupa-t-il [...] – Qu'est ce qu'il y a ? « Mais enfin, ma moustache », finit-il par lâcher [...]. « Ta moustache ? » Arrête, s'il te plait [...]. Je t'en prie, arrête, répéta-t-il. – Mais arrête, toi ! [...]. Agnès qui tenait sa scène, revenait déjà à la charge. « J'aimerais que tu m'expliques. Tu veux te faire pousser la moustache, c'est ça ? » [...] – Arrête, merde. – C'est monotone

¹ KERBRAT-ORECCHIONI (Catherine), *Op. Cit.*, pp. 28-33.

² *Ibid.*, p. 31.

³ Voir les pages 25 à 35 de *La Moustache*.

comme gag, observa-t-elle sèchement. – Ta spécialité, non ? (*La Moustache* : 26-28)

En cours de conversation, des intervalles de silence séparent les tours de parole. En temps normal, ces *gaps*, comme les appelle Kerbrat-Orecchioni, sont courts et représentent le moment propice pour redémarrer l'échange. Dans notre corpus, ces silences sont systématiquement prolongés. La spécialiste de la conversation explique qu'en cas de *panne* continue, « le gap peut être dû au fait que les signaux de fin de tour ont été mal perçus, ou au fait que les successeurs potentiels n'ont pas *le désir* ou *les moyens* d'assurer l'enchaînement requis »¹. En ce qui nous concerne, la seconde partie de son énoncé est intéressante. En effet, les protagonistes de nos romans semblent tous éprouver une gêne, des difficultés à mener une discussion de plus grande ampleur. Cet embarras apparaît de manière récurrente chez nos trois romanciers qui multiplient les lexies du « silence ». En voici quelques exemples. Chez Carrère dans *La Moustache* : « Ils restèrent silencieux le reste du trajet [...]. Agnès continuait à se taire [...]. Il accéléra, décidé à se taire » (*La Moustache* : 28), « il y eut un moment de silence » (p. 29) et dans *La CDN* : « Il y eut un silence [...]. Silence encore [...]. Marie-Ange posa son bol sur la table [...] et serra silencieusement Nicolas contre elle, très fort. » (*La CDN* : 139), etc. Chez Toussaint dans *La Réticence* : « Mon fils me regardait manger en silence » (*La Réticence* : 26), « le patron m'apporta mon café, qu'il déposa sans dire un mot » et dans *L'AP* : « Il [...] transpirait en silence » (*L'AP* : 101), etc. Chez Houellebecq dans *Plateforme* : « Au moment où il quittait ma chambre, je m'aperçus que je n'avais pas prononcé une parole ; je ne savais absolument quoi lui dire. [...] Ce qui me paraissait le mieux c'était de me taire » (*Plateforme* : 326), « dès que quelqu'un rentrait, je me taisais » (p. 327), etc.

Moyens et techniques modernes de communication

Nous parlions, en début de chapitre, de l'ambivalence du développement des moyens et des techniques modernes de communication facilitant la propagation des informations mais aussi simplifiant considérablement le contenu des échanges. Nous venons de voir combien les œuvres de nos trois écrivains étaient empreintes de la difficulté d'échanger de façon prolongée. A présent, nous voudrions mettre en lumière l'intérêt que les auteurs portent aux nouvelles manières de communiquer. A savoir

¹ KERBRAT-ORECCHIONI (Catherine), *Op. Cit.*, p. 32. C'est nous qui soulignons.

l'utilisation de nouvelles technologies ainsi que la connaissance et l'emploi des langues étrangères.

Dans *EDL*, le narrateur n'est pas dupe de l'artificialité des nouveaux moyens de communication :

Dieu merci, les jeunes réclamaient des informations de plus en plus nombreuses et de plus en plus fiables ; Dieu merci, ils se montraient de plus en plus exigeants sur les temps de réponse ; mais le chemin était encore long qui mènerait à une société parfaitement informée, parfaitement transparente et communicante. (*EDL* : 46)

Dans *EDL* toujours, le narrateur se moque de la crédulité de son collègue – « acteur de la révolution télématique » (p. 41) –, croyant aux potentialités des échanges numériques, techniques nouvelles qui, selon lui, « offre[nt] la possibilité d'établir des interconnexions variées entre individus, projets, organismes, services » (*EDL* : 40). En réalité, cet homme ne jouit que d'une seule possibilité nouvelle : « choisir son dîner par Minitel » (p. 40). De même, dans *La PI*, les clones communiquent non plus en direct entre eux, mais par le biais de récits de vie interposés, téléchargeables depuis leur cellule. Ou plus brièvement encore par l'échange de suites numériques : « Après quelques semaines de réflexion, je pris contact avec Marie23, lui laissant simplement mon adresse IP [...] 12924, 4311, 4358, 212526 » (*La PI* : 200).

En ce qui concerne Jean-Philippe Toussaint, nous avons vu que le recours au téléphone portable dans *Fuir* ne permettait pas, malgré la portée de l'appareil, d'établir une conversation dense entre les protagonistes. Pareillement dans *La Réticence*, le répondeur – appareil facilitant pourtant la prise de parole indirecte car la communication est différée – ne résorbe pas la difficulté à communiquer :

J'aurais pu téléphoner aux Biaggi maintenant [...]. La sonnerie aurait retenti là-bas dans le salon désert de la villa, le répondeur se serait déclenché et j'aurais entendu la voix de Biaggi dans l'écouteur [...]. Nous sommes absents pour le moment. Vous pouvez laisser un message après le – et j'aurais raccroché, je n'aurais pas laissé de message. (*La Réticence* : 126)

Dans le même ordre d'idées, le personnage de *La Moustache* se plaint de l'inefficacité des moyens de communication modernes. Depuis Hong-Kong, il désire entrer en contact avec Agnès, sa compagne, en écoutant les messages qu'elle aurait pu laisser sur le répondeur de son domicile : « Plus encore que le silence au bout du fil, l'inutilité d'un accessoire grâce auquel il comptait pouvoir tâter le terrain, surprendre les réactions provoquées par sa fuite, l'accablait » (*La Moustache* : 153).

Avec la mondialisation des échanges et l'écrasante domination des produits américains sur le marché, la conjoncture contemporaine exige la connaissance rapide des langues étrangères. Aujourd'hui, nous sommes inondés de flux de paroles anglo-saxonnes (messages publicitaires, chansons, *sitcom*, etc.), tout le monde parle anglais, tout le monde se comprend, dit-on. Cependant, si l'anglais est largement diffusé grâce à l'augmentation des canaux de diffusion de masse (télévision, radio, internet), l'apprentissage des langues étrangères s'opère de plus en plus de manière passive : on écoute, on voit, mais on pratique peu. Comme le faisait déjà remarquer Denis Huisman en 1985, « Combien de jeunes en France comprennent les paroles anglaises de la musique américaine actuelle et se soucient de les comprendre ? »¹

Dans leurs romans, nos auteurs insèrent régulièrement des interactions dans des langues étrangères. Le narrateur de Toussaint, par exemple, en parle même trois : anglais, italien et allemand². Mais, derrière ce *curriculum vitae* impressionnant, se cache une connaissance très sommaire de ces langues. D'ailleurs ses compétences ne lui permettent pas mieux de développer l'échange, de créer la conversation. Pis : son bagage langagier engendre même l'incompréhension. Lors de son voyage à Milan, le narrateur de *L'AP* se targue de parler italien en lançant à son pédicure : « tutte due dis-je en montrant mes chaussures »³ (*L'AP* : 19). Cependant, lorsqu'il s'agit de parler plus longuement, le personnage doit admettre son insuffisance : « [il ignore Gambini et son assistante] eurent une longue conversation en italien, trop technique à vrai dire pour je puisse m'y associer » (p. 21). De même, lorsque Pascale et lui se rendent dans un restaurant indien de Londres, les dialogues en anglais, de même facture que ceux en français, sont brefs. Hormis, l'association de quelques phonèmes, le narrateur est incapable d'expliquer au serveur qu'il a réservé une table : « full, dit-il. Full dis-je. Full dit-il. Well dis-je, et, rebroussant chemin, j'allais m'en ouvrir à Pascale. Mais on a réservé, dit-elle. Oui c'est ça qui me tue, dis-je » (p. 76). Une fois parvenu à entrer dans le restaurant, *Je* révèle une nouvelle fois son incapacité à s'exprimer, malgré la question « scolaire » du serveur : « Would you care to try the house drink, dit-il. Je vous demande pardon ? Il n'insista pas » (p. 77). Le narrateur est certes capable de reproduire les paroles en anglais, mais est toutefois incapable de les comprendre.

¹ HUISMAN (Denis), *Loc. Cit.*

² Anglais et italien dans *La SDB* et *L'AP*, allemand dans *La Télévision*.

³ Soit dit en passant, la formule exacte en italien est *tutti e due* dont la contraction est *tutt'e due*. Le narrateur exprime incidemment sa connaissance partielle de la langue.

Le héros de *La Moustache* éprouve le même type de difficultés que son homologue toussaintien : « il feignit de s'intéresser, regardant les étiquettes des cravates, les gadgets électroniques, jusqu'à ce qu'une vendeuse s'approche, dise "May I help you sir ?" et qu'il batte en retraite » (*La Moustache* : 128). Semblablement, lors de son arrivée à Macao à la toute fin du roman, il rencontre un jeune surfeur désirant échanger quelques mots : « "Did you see that" [...]. "What ?" dit-il, pour la forme, et l'autre [...], criant à pleins poumons : "Nothing, forget it !" Il referma les yeux, soulagé que la conversation s'en tienne là » (pp. 176-7).

La fluidité dans le discours

Marie-Pascale Huglo¹ repère une constante narrative dans le roman d'aujourd'hui : celle d'enchaîner divers types de discours les uns à la suite des autres, sans distinction apparente. La chercheuse voit dans cet enchaînement fluide d'éléments disparates, l'influence d'un « monde-radio » et d'un « monde-télé »² sur l'écriture des écrivains contemporains. En ce qui nous concerne, la « fluidité dans le récit » s'opère de deux façons chez Houellebecq et Toussaint : d'une part, par l'effacement des frontières entre les types narratifs³ ; d'autre part, par l'uniformisation de l'essentiel et du contingent.

Premier exemple avec Michel Houellebecq où, dans l'extrait qui va suivre, le discours indirect attendu devient, en cours d'énonciation, du discours direct sans changement typographique apparent. En effet, sans crier gare, la distance narrative, propre au style indirect, s'estompe et la hiérarchie entre les types de discours disparaît dans un flux verbal continu :

Maintenant, elle parle de méthodologie. D'après elle, tout le monde devrait se conformer à une méthodologie rigoureuse basée sur la programmation structurée ; et au lieu de ça c'est l'anarchie, les programmes sont écrits n'importe comment, chacun fait ce qu'il veut dans son coin sans s'occuper des autres, il n'y a pas d'entente, il n'y a pas de projet général, il n'y a pas d'harmonie, Paris est une ville atroce, les gens ne se rencontrent pas, ils ne s'intéressent même pas à leur travail,

¹ Dans son article « L'art d'enchaîner. La fluidité dans le récit contemporain » publié dans la revue *Erudit* et consultable à l'adresse suivante : <http://www.erudit.org/revue/pr/2006/v34/n2-3/014271ar.html>.

² *Idem.*

³ A ce sujet, nous n'opérerons pas ici de distinctions précises entre les degrés de fluidité, comme l'a étudié auparavant Laurent Demoulin dans son examen « formaliste » de la « Génération Toussaint » ; degrés de fluidité qu'il appelle « degrés d'intrusion » in DEMOULIN (Laurent), *Génération Toussaint. Description de la nouvelle tendance du roman français*, mémoire pour l'obtention du grade de licencié en philologie romane, Liège, 1990, p. 40. Le but de notre propos est de montrer l'incidence des techniques modernes sur le discours des protagonistes, sans trop nous appesantir sur les détails formels.

tout est superficiel, chacun rentre chez soi à six heures, travail fini ou pas, tout le monde s'en fout. (EDL : 27)

En outre, Huglo repère un autre type de fluidité opérant chez l'auteur d'EDL. Celui-ci concerne le rapprochement de l'important et du secondaire dans la même séquence narrative. (Dans cet extrait et dans ceux qui vont suivre nous opérerons un changement de police afin de mieux faire apparaître les différents types de discours) :

[Tisserand] me présente comme un « ingénieur système ». Afin d'accréditer l'idée je prononce quelques phrases sur les normes scandinaves et la commutation de réseaux ; Schnäbele, sur la défensive, se replie sur sa chaise ; *je vais me chercher une crème caramel*. (EDL : 59 ; c'est nous qui soulignons)

Dans cet extrait, on s'aperçoit que les hiérarchies entre les sujets abordés tendent à l'aplanissement : le désir anodin d'un dessert surgit des propos techniques « sur les normes scandinaves et la commutation des réseaux ». Aplanissement favorisé par la contiguïté du discours narrativisé et du *discours direct* qui s'interpénètrent à nouveau discrètement¹.

Même type de phénomène observable chez Toussaint qui, dans le passage suivant, fusionne dans la même séquence action, description prosaïque et discours, sans plus prendre la peine de hiérarchiser quoi que ce soit, technique narrative que Michel Biron rapproche notamment du « vidéoclip »², pour son enchaînement rapide d'éléments hétéroclites. Dans ce segment, description, discours transposé et *discours direct* sont amalgamés :

Le restaurant présentait une enseigne lumineuse et nous avions accès à la salle par une petite porte de jardin, grillagée, qui donnait sur la rue. Sur le perron, que des lumières tamisées éclairaient diffusément, se tenait un maître d'hôtel indien, que je saluai à distance dans l'allée, tout en craignant d'être un peu en avance. *Mais pas du tout, pas du tout*, et, inclinant son accueillant visage baigné de reflets rouges, il m'apprit d'un air navré que c'était complet. (L'AP : 76 ; c'est nous qui soulignons)

Notons que ces procédés seront repris et maximalisés – si l'on peut dire – par les écrivains de la génération suivante. Christine Angot, par exemple dans *Les Autres*, outre le

¹ Discrètement mais pas totalement, la présence des points virgules coupant légèrement le flux narratif.

² BIRON (Michel), « Fatiguer la réalité. L'Appareil photo de Jean-Philippe Toussaint » in *Spirale*, n°87, avril 1989, p. 12.

fait de passer sans arrêt du discours transposé au discours rapporté sans distinction apparente, amalgame les voix des personnages participant à l'énonciation¹.

Chez Carrère, nous n'avons pas relevé de faits similaires dans les trois romans que nous avons sélectionnés. L'écrivain français accuserait-il un retard stylistique par rapport aux écrivains de sa génération ? Dans *L'Adversaire*, l'auteur, soucieux de faire tendre sa fiction vers le documentaire, rapporte presque toujours les paroles des protagonistes entre guillemets ou ponctuellement après deux points. Le discours direct est systématiquement encadré. Soit dit en passant, ce phénomène narratif sera observable, plus tard, dans ses deux derniers romans : *Un Roman Russe*² et *D'Autres vies que la mienne*.

Solipsisme ?

Les héros ne sont pas toujours en compagnie d'une ou de plusieurs personnes, ils se retrouvent souvent isolés. Dans chacun de nos romans les auteurs mettent en scène des personnages qui, lorsqu'ils se livrent à la vacuité, sont seuls : « à part le psychiatre, je ne voyais personne » (*EDL* : 137), « Je suis absolument seul » (p. 141) déclare le Je houellebecquien ; « seul dans un endroit clos » (*L'AP* : 94) communique le personnage de Toussaint ; « Personne ne prenait garde à lui » souligne le narrateur de *La Moustache* (p. 150).

Dès lors que le protagoniste se retrouve seul, il ne correspond avec personne sinon avec lui-même (quoique)³ et se met à penser. On observe alors ce que René Audet appelle « un retournement du récit vers le discours intérieur de l'observateur, sorte de récit mental de ses interrogations »⁴ ; comme *Je*, dans *L'AP*, le souligne, après s'être échappé du pont du ferry : « Toutes les conditions étaient réunies, me semblait-il – pour penser » (*L'AP* : 93). Abondent alors dans les récits les verbes pronominaux exprimant la réflexion personnelle, le repli sur soi : « me répétais-je », « me disais-je », « je me dis », « me dis-

¹ « Elles éclatent de rire au téléphone, disent qu'elles ne sont pas grandes, un mètre soixante, les cheveux courts. Qu'elles sont en pull et jean. Par exemple étudiantes en droit. Mère célibataire avec deux enfants. Ils sont à l'école. Elles reviennent à la conversation professionnelle. Alors tu veux qu'on fasse l'amour au téléphone ? Il s'agit de ça. » Angot citée par HUGLO (Pascale), *Loc. Cit.*

² Par exemple aux pages 48, 329 et 330 d'*Un Roman Russe*, le discours direct n'est plus du tout encadré et surgit de la description. En outre, page 318 Carrère amalgame les voix des allocuteurs, le lecteur peine à saisir qui parle.

³ Nous verrons dans quelle mesure, ce n'est pas tout à fait le cas.

⁴ AUDET (René), *Loc. Cit.*

je », « me suis-je dit » (*EDL* : 8, 74, 76, 97, 121), etc. ; et les verbes de pensées « pensait-il », « il songea », « il pensa » (*La Moustache* : 144, 159, 165), etc.¹

Contrairement aux conversations à deux ou à plusieurs, on peut remarquer dans ces séquences que, de manière générale, nos personnages font montre d'une extrême prolixité et d'une grande richesse lexicale. On est loin de la banalité et de la faiblesse des échanges que nous avons relevés ci-dessus. Le narrateur d'*EDL*, après avoir vaguement murmuré quelques mots et éludé une nouvelle question de son collègue Tisserand, se livre à une réflexion savante sur la société :

Je n'ai évidemment rien pu lui répondre ; mais je suis rentré à mon hôtel assez pensif. Décidément me disais-je, dans nos sociétés, le sexe représente bel et bien un second système de différenciation, tout à fait indépendant de l'argent ; et il se comporte comme un système de différenciation au moins aussi impitoyable. Les effets de ces deux systèmes sont d'ailleurs strictement équivalents. Tout comme le libéralisme économique sans frein et pour des raisons analogues, le libéralisme sexuel produit des phénomènes de *paupérisation absolue* [...]. (*EDL* : 100)

De manière similaire, le narrateur toussaintien semble se complaire dans ses pensées, comme en témoigne le lexique employé. Par exemple, dans *L'AP*, suite à l'échange muet avec le caissier de la station-service², *Je* savoure sa solitude dans les toilettes de ladite station : « Il n'y avait pas de raison de se hâter de mettre fin à cette *entéléchie* » (*L'AP* : 31-32 ; c'est nous qui soulignons) ; même observation plus loin après l'épisode de l'échange de la bonbonne de gaz : « devant la persistance de sa *casuistique* accablée » (p. 54 ; c'est nous qui soulignons). Il s'agit d'un vocabulaire que nous ne trouvons pas dans les échanges interpersonnels, comme nous l'avons vu précédemment.

Dans *La Moustache*, c'est dans ses pensées que le personnage retrouvera un semblant d'intégrité, sa compagne et ses amis ne lui permettant plus de communiquer sans arriver, inéluctablement, à l'aporie discursive. Quant à *La CDN*, elle met en scène un petit garçon taiseux dont la personnalité et les peurs nous sont transmises grâce à l'exposé de ses pensées. Pensées dans lesquelles foisonnent les représentations sociales. Les trois dernières lignes de l'extrait suivant montrent combien l'esprit du petit Nicolas est actif et ce, malgré un échange de faible ampleur :

¹ Il en va de même chez Toussaint où les « me disais-je » et les verbes de pensées sont très fréquents. Cependant, nous nous en tiendrons aux exemples rapportés afin de ne pas alourdir l'analyse de ces menus détails.

² « Je vous dois combien, dis-je. L'homme posa une main sur le combiné, m'interrogea du regard. Pour le sachel, dis-je, et, du doigt, je lui montrai également le billet que j'avais posé sur le comptoir » (*L'AP* : 30).

« [Ton père] te les a montrées, ces prothèses ? demanda encore Hodkann – bien sûr affirma Nicolas [...] – Tu en as déjà essayé une ? – Non ça n'était pas possible [...] – Moi dit Hodkann d'une voix paisible, si j'étais ton père je me servais de toi pour faire les démonstrations. Je te couperais les bras et les jambes, j'adapterais les prothèses et je te montrerais comme ça à mes clients. Ça ferait une bonne publicité. » Les occupants du lit voisin éclatèrent de rire, Lucas dit quelque chose au sujet du capitaine Crochet, dans *Peter Pan*, et Nicolas eut peur, tout à coup, comme si Hodkann montrait enfin son vrai visage, encore plus dangereux qu'il ne l'avait redouté. Les hommes de main, serviles, commencent déjà à rire tandis que le potentat cherche nonchalamment dans son imagination le plus raffiné des supplices. (*La CDN* : 28-29)

En outre, des mots comme « hommes de main », « servile » ou « potentat » ne font pas partie du vocabulaire d'un enfant de neuf ans. On sent bien que les pensées du petit garçon sont contaminées par un imaginaire social qui ne lui appartient pas directement. Semblablement, lorsque Nicolas se retrouve piégé à l'extérieur du chalet où se trouve sa classe, ce dernier, errant dans le froid, se met à penser :

Il n'était pas couché dans son lit, mais seul dehors, sous les étoiles brillantes et froides, entouré de neige brillante et froide, et tellement loin de tous [...]. Il mourrait de froid pendant la nuit. *On retrouverait son corps au matin, bleui, durci par une fine pellicule de gel [...]. Il faudrait prévenir ses parents. Toute l'école assisterait à son enterrement.* (p. 75 ; c'est nous qui soulignons).

Il apparaît que les réflexions des protagonistes tiennent une place importante dans la narration puisque une majeure partie de celles-ci concerne le récit du temps libre. De fait, il serait légitime de s'interroger sur une filiation qu'entretiendraient nos romans avec des écrits tels *L'Innommable* de Beckett ou certains chapitres de *l'Ulysse* de Joyce tant le récit de pensées est présent lorsque nos personnages font l'expérience du temps plain. Cependant, dans notre corpus, il n'est toutefois pas question de récit de pensées permanent à l'instar des romans susdits. De plus, rappelons-le, les individus de nos romans ne sont ni des SDF, ni des marginaux¹, étiquettes dont pourraient être affublés les personnages becketttiens.

Enfin, ajoutons que les narrateurs de Houellebecq et de Toussaint ne sont pas tout seuls, pour ainsi dire, lors de leurs ratiocinations. En effet, ces derniers exercent tous les deux une fonction narrative de « communication » selon la terminologie genettienne, étant donné qu'ils sollicitent régulièrement le lecteur lors de celles-ci². Chez le premier

¹ Voir le début de la partie II. « L'adulte immature ».

² Dans *La Moustache* et *La Classe de neige* – récits à la troisième personne –, les narrateurs sont hétérodiégétiques. Les personnages de la diégèse ne peuvent donc pas exercer la fonction narrative de

l'interpellation est constante et directe : « sympathique ami lecteur » (*EDL* : 15), « Je ne souhaite pas vous tenir en dehors de ce livre [...], lecteurs » (*La PI* : 15), etc. Le héros houellebecquien semble privilégier ce mode de discussion, plus intimiste, plutôt que d'envisager un bavardage prolongé avec l'un de ses semblables. Un véritable lien de proximité veut se tisser entre le narrateur et son potentiel lecteur. D'ailleurs, les procédés d'interpellation employés par Houellebecq ne sont pas sans rappeler ceux que, jadis, la Marquise de Sévigné utilisait dans ses lettres à sa fille¹ : dans les deux cas l'émetteur répond lui-même aux questions qu'il pose à son destinataire.

Vous avez eu une vie. Il y a eu des moments où vous avez eu une vie. Certes, vous ne vous en souvenez plus très bien [...]. Ceci se passait probablement à l'époque de votre adolescence [...]. Plus surprenant encore vous avez eu une enfance. Observez maintenant un enfant de sept ans, qui joue avec ses petits soldats sur le tapis du salon. Je vous demande de l'observer avec attention [...]. Vous aussi vous vous êtes intéressés au monde [...] ; je vous demande de vous en souvenir. (*EDL* : 13)

Notons que le fait d'interpeller le narrataire de la sorte, constitue un des rares exemples où le personnage houellebecquien devient réellement l'« émetteur » de l'échange (ici fictif).

Même type de constat chez Toussaint, mais cette fois l'interpellation est moins directe, plus ambiguë et surtout moins longue que chez le précédent. S'adresse-t-il au lecteur ou est-ce une réflexion qui ne dépasse pas le seuil de la diégèse ? D'ailleurs, ces adresses restent presque toujours cloisonnées entre parenthèses, au contraire de Houellebecq qui les met clairement en évidence. De plus, le rôle des parenthèses dans les romans de Toussaint n'est pas toujours réservé à cet effet, d'où l'ambiguïté. Dans *L'AP*, c'est par exemple la « discussion gestuelle » avec le pompiste qui se termine par un « (il fallait tout lui dire) » (*L'AP* : 30) ou dans *La Télévision* ce sont les interrogations concernant l'âge de son fils qui sont ponctuées par un propos comme : « (c'est incroyable ça changeait tout le temps) » (*La Télévision* : 211) ou encore « (il avait six ans maintenant) » (p. 214).

« communication ». Dans *L'Adversaire*, le Carrère-personnage qui assiste au procès de Romand, exerce de temps à autre cette fonction, mais ne se présente pas comme un individu se livrant à la vacuité.

¹ Voici un échantillon d'une des lettres écrites par Madame de Sévigné : « *Vous voyez bien, ma bonne, que nous ne comptons plus présentement que par les jours ; ce ne sont plus des mois, ni même des semaines. Mais hélas ! ma très aimable bonne, vous dites bien vrai : pouvons-nous craindre un plus grand et un plus cruel rabat-joie que la douleur sensible de songer à se séparer presque aussitôt qu'on a commencé à sentir la joie de se revoir ? Cette pensée est violente, je ne l'ai que trop souvent.* » in DUCHÊNE (Roger), *Madame de Sévigné. Lettres choisies*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1988, pp. 241-242. C'est nous qui soulignons.

En outre, il nous faut nuancer ce rapprochement comparatiste. En effet, là où le narrateur houellebecquien semble privilégier le mode de la confidence pour dévoiler son intimité – intimité qu’il ne partage pas avec les protagonistes de l’histoire –, son homologue toussaintien, lui, ne se prive pas de faire l’étalage de sa vie privée, de faire montre d’*extimité* avec ses semblables.

« L’intimité surexposée »

Serge Tisseron propose d’appeler *extimité* « le mouvement qui pousse chacun à mettre en avant une partie de sa vie intime, autant physique que psychique »¹. Dans son ouvrage, le psychanalyste français rappelle que ce mouvement a toujours existé puisqu’il est dans la nature profonde de l’être humain de chercher à faire avaliser sa conduite par les autres, en livrant son *moi* intime. En revanche, ce qui est nouveau, c’est son exacerbation voire même sa revendication. Alors qu’auparavant cette pratique était « assourdie » par les conventions et les apprentissages, aujourd’hui elle s’extrait du boudoir pour être opérée avec le plus grand nombre.

La manifestation la plus pertinente de ce phénomène chez Toussaint est celle de la conversation téléphonique dans *Fuir*, dont nous avons déjà touché un mot. En effet, cet épisode est un cas typique d’*extimité* contemporaine, où « espace public » et « espace privé » se confondent. D’une part, parce que le narrateur partage la conversation en cours avec son amante Li Qi qu’il est en train d’êtreindre : « Je continuais d’entendre la voix de Marie contre ma tempe et je serrais doucement le corps de Li Qi dans mes bras » (*Fuir* : 53). D’autre part, parce que les autres passagers du wagon peuvent eux aussi entendre le contenu de l’échange téléphonique. A ce sujet, Tisseron insiste sur le fait que le téléphone portable « rend très vite aveugle et sourd à notre environnement concret »² : on ne voit pas à qui l’on parle, mais notre cerveau fait l’effort d’imaginer notre interlocuteur. De fait, avec ce mode de communication aliénant,

[l]a pudeur – ou si l’on préfère, la gêne, cette forme mineure de honte – n’existe plus. Nous acceptons de mettre à nu nos pensées les plus personnelles d’une manière qui modifie l’intimité psychique aussi radicalement que la nudité a changé l’intimité corporelle ces trente dernières années.³

¹ TISSERON (Serge), *Op. Cit.*, p. 52.

² TISSERON (Serge), *Op. Cit.*, p. 62.

³ *Idem.*

Et Toussaint ne se prive pas d'adapter son écriture à cette nouvelle donne sociologique, puisqu'il nous livre dans les moindres détails tous les déplacements de Marie, comme nous l'avons vu ci-dessus.¹

On décèle déjà ce type de disposition chez le narrateur toussaintien dans les romans précédents. C'est notamment le cas lorsque celui-ci s'immisce dans le quotidien de personnes qu'il connaît à peine. Personnes avec lesquels il n'est pas censé partager l'intimité puisque non seulement il vient de les rencontrer, mais aussi parce qu'elles exercent une fonction publique : le médecin de la clinique de Venise dans *La SDB* et Pascale Polougaïevski travaillant au guichet de l'auto-école fréquentée par le narrateur, dans *L'AP*. Dans les deux cas de figure, le héros vit quelques jours, en toute décontraction, avec les familles comme s'il en faisait partie depuis des années. Par exemple, dans *La SDB*, après s'être restauré de « rognons flambés au whisky » (*La SDB* : 104) préparés par l'épouse du médecin, le héros va lire une histoire et coucher dans sa chambre la petite fille du couple chez qui il s'est invité. Le lendemain matin, le personnage se rend encore à la séance dominicale de tennis en famille, avant de quitter brusquement les membres de celle-ci.

Notons que dans cet épisode, le narrateur utilise toujours la tournure formelle « mon médecin » (pp. 100 à 116) pour parler de son hôte et nouvel ami qu'il n'appelle pourtant jamais par son prénom. Sorte de mise à distance polie pour insister sur le caractère exceptionnel de la situation : il partage son intimité et celle de celui qui est censé s'en tenir à le soigner. En outre, on peut voir dans ce syntagme, la tentative du narrateur de se rapprocher du docteur italien qu'il vient à peine de rencontrer, de faire « comme si » il s'agissait de son médecin de famille ou d'une vieille connaissance. Procédé qui n'est pas sans rappeler celui que nous avons relevé dans *La Télévision* à propos de la posture paternelle soudainement adoptée par le narrateur, lorsque son fils lui rend visite à Berlin².

Dans cet examen approfondi des relations interindividuelles, nous avons vu que les protagonistes de nos romans ne s'en tenaient pas à une réclusion totale mais participaient

¹ Procédé que Toussaint semble réactiver dans son dernier roman à paraître, au vu des trois premières pages disponibles sur le site internet des Editions de Minuit.

² « Mon fils ». Voir le sous-chapitre consacré à « la famille » dans le chapitre 1 « L'effacement des repères ».

malgré tout à des échanges, aussi banals et menus soient-ils. De manière générale, nos trois romanciers tiennent le même discours : l'individu ne parvient plus à mener une (longue) conversation et n'en respecte plus les codes. Exaspéré ou pressé, il coupe la parole à son interlocuteur. En outre, le protagoniste est moins souvent l'émetteur que le témoin passif de l'échange. Le recours aux moyens modernes de communication semble une solution illusoire puisqu'aucun de ceux-ci ne permet d'améliorer l'échange. Pis : ils favorisent l'incompréhension. Enfin, nos personnages semblent avoir une préférence pour la communication « en privé », pendant laquelle ils paraissent s'exprimer avec davantage d'aisance, comme en témoignent la prolixité et la richesse lexicale dont ils font montre lors de leurs soliloques. Toutefois, c'est aussi le lieu où divergent les points de vue des trois écrivains sur l'individu. Le cas de Toussaint est différent de ceux de Carrère et de Houellebecq. En effet, tandis que Jean-Philippe Toussaint crée un personnage au narcissisme ostentatoire, qui n'hésite pas à exhiber son intimité et celle de ceux dont il partage l'existence, les deux autres mettent en place des héros privilégiant l'introspection à l'extimité.

Conclusion

L'examen de l'individualisme, et de l'adulte immature en particulier, nous a permis de rassembler trois écrivains que les commentateurs ont, sinon opposés, du moins étudiés séparément. Bien sûr, une étude comparative comme celle-ci ne peut prétendre égaler une analyse approfondie sur un des auteurs en particulier. Néanmoins, elle a pour qualités de constituer une alternative aux monographies publiées sur les romanciers de notre corpus ainsi que d'élargir le champ d'investigation en proposant une étude du texte littéraire qui dépasse les appartenances éditoriales et les choix esthétiques. En outre, nous avons voulu mettre en avant des romans que la critique a souvent délaissés ou auxquels elle ne s'est pas encore intéressée. C'est notamment le cas de *La Moustache* d'Emmanuel Carrère, *La Réticence* de Jean-Philippe Toussaint et *La Possibilité d'une île* de Michel Houellebecq.

En définitive, qu'est-ce qu'un « individu immature » chez ces trois écrivains ? Il est difficile de répondre de façon succincte à cette question tout en lui apportant les nuances nécessaires. Néanmoins, nous pouvons rappeler aux lecteurs un certain nombre d'aspects saillants. Tout d'abord, il s'agit d'un personnage qui ne peut que constater l'étendue du vide laissé par les repères sociétaux (à la fois professionnels, familiaux et religieux) désormais dissolus. Assumant péniblement ses responsabilités, las des injonctions d'une société qui promeut le succès, l'adulte passe par différentes étapes (l'errance, la fuite, la réclusion) avant de faire à nouveau l'expérience du vide. En raison d'un présentisme totalitaire avec lequel il doit composer, l'individu semble « embarqué »¹ dans une inertie qui lui refuse maturité et projection dans l'avenir. Enfin, la communication, ancien facteur de maturation, se réduit à un double échec : majoritairement superficiels, les échanges se limitent à un conformisme aliénant, d'une part ; et, d'autre part, un sentiment d'insécurité relègue l'individu, à présent récepteur, à la position de simple d'observateur.

Pour terminer, il nous faut souligner que dans leurs romans Houellebecq, Toussaint et Carrère livrent en général une semblable image de l'adulte contemporain. Certes, un

¹ Pour reprendre la formule sartrienne, citée par DENIS (Benoît), *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*, Paris, Ed. du Seuil, coll. « Point », 2000, p. 35.

auteur choisira de développer plus longuement une certaine observation, un autre s'attachera à étoffer tel ou tel épiphénomène... Cependant, dans l'ensemble, les trois écrivains mettent en place le même type d'individu dont les agissements et le discours sont d'ailleurs parfois curieusement identiques. En outre, lorsqu'on constate qu'une observation n'est pas unanimement partagée par les trois écrivains de notre corpus, il n'est pas exceptionnel, dans la plupart des cas, de croiser malgré tout le même point de vue dans l'œuvre d'au moins deux d'entre eux. Toutefois, il serait vain d'imaginer un seul couple se former dans notre groupe car plusieurs combinaisons sont possibles : par exemple Toussaint et Carrère ont en commun d'imaginer un père qui, lorsqu'il est présent, se révèle être un individu duplice, hypocrite ; Carrère et Houellebecq recourent aux mêmes procédés lorsqu'il s'agit de faire discourir leurs héros sur la dépression et soulignent l'un et l'autre leur tendance à l'introspection ; Houellebecq et Toussaint mettent tous deux en place des protagonistes particulièrement hantés par la peur du vieillissement physiologique, etc.

Afin de saisir la genèse des immaturités et de compléter cette étude partielle de l'individu immature, nous pourrions imaginer d'étudier la littérature de la génération antérieure à celle de nos romanciers. Il s'agirait d'examiner cette fois moins la figure de l'adulte que celle de l'adolescent, individu qui deviendra le personnage à problèmes que nous avons rencontré dans nos romans. Ainsi pourrions-nous mieux appréhender ce paradoxe contemporain : on assiste à la fois à une libération précoce de la situation enfantine et adolescente vis-à-vis des interdits et à une infantilisation de la vie adulte où les sentiments d'inutilité et de vulnérabilité font partie du quotidien.

Plus près de nous, il serait intéressant d'envisager l'objet du présent travail dans les romans de la génération suivante, celle de Christine Angot, Tanguy Viel, Marie Darrieussecq... Ainsi pourrions-nous examiner dans quelle mesure la représentation de l'individu adulte a évolué et déterminer si certaines innovations techniques et sociales ont contribué davantage à une modification du récit. Angot, par exemple, semble déjà avoir poussé plus à l'extrême la dissolution des marques d'énonciation et aplanit plus encore les hiérarchies entre les types de discours, notamment en opérant régulièrement un « mixage » des voix des protagonistes de ses romans. De plus, son œuvre nous semble dépasser les observations relevées dans nos romans, notamment en ce qu'elle met en place un nouveau rapport parent-enfant différent de celui de la génération précédente : un rapport plus

intime, où l'adulte tente moins de fuir ses responsabilités que d'exercer un certain contrôle sur sa *progéniture*, son double adolescent. A ce propos, la thématique récurrente de l'inceste dans l'œuvre d'Angot ne nous semble pas anodine. Mais il faudrait approfondir la question : l'étude reste donc ouverte et attrayante.

Bibliographie

ÉDITION DES TEXTES DE JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

TOUSSAINT (Jean-Philippe), *La Salle de bain*, Paris, Minuit, 1985.

TOUSSAINT (Jean-Philippe), *L'Appareil Photo*, Paris, Minuit, coll. « double », 2007 [1988].

TOUSSAINT (Jean-Philippe), *La Réticence*, Paris, Minuit, 1991.

TOUSSAINT (Jean-Philippe), *La Télévision*, Paris, Minuit, coll. « double », 2002 [1997].

TOUSSAINT (Jean-Philippe), *Faire l'amour*, Paris, Minuit, 2002.

TOUSSAINT (Jean-Philippe), *Fuir*, Paris, Minuit, 2005.

ÉDITION DES TEXTES DE MICHEL HOUELLEBECQ

HOUELLEBECQ (Michel), *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Flammarion, coll. « J'ai lu », 2007 [1994].

HOUELLEBECQ (Michel), *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, coll. « J'ai lu », 2007 [1998].

HOUELLEBECQ (Michel), *Plateforme*, Paris, Flammarion, coll. « J'ai lu », 2007 [2001].

HOUELLEBECQ (Michel), *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2005.

HOUELLEBECQ (Michel) et LÉVY (Bernard-Henri), *Ennemis publics*, Paris, Flammarion-Grasset, 2008.

ÉDITION DES TEXTES D'EMMANUEL CARRÈRE

CARRERE (Emmanuel), *La Moustache*, Paris, POL, coll. « Folio », 2007 [1986].

CARRERE (Emmanuel), *La Classe de neige*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2007 [1995].

CARRERE (Emmanuel), *L'Adversaire*, Paris, POL, coll. « Folio », 2002 [2000].

CARRERE (Emmanuel), *Un Roman russe*, Paris, POL, 2005.

CARRERE (Emmanuel), *D'Autres vies que la mienne*, Paris, POL, 2009.

Ouvrages et articles consultés sur Jean-Philippe Toussaint et ses œuvres

BAETENS (Jan), « Un nouveau romancier qui s'ignore ? » in BERTRAND (Jean-Pierre), BIRON (Michel), DENIS (Benoît), sous la direction de GRUTMAN (Rainier), (dir.), *Histoire de la littérature belge 1830-2000*, Paris, Fayard, 2003, pp. 513-523.

BERTHO (Sophie), « Jean-Philippe Toussaint et la métaphysique » in AMMOUCHE-KREMERS et HILLENAAR (éd.), *Jeunes auteurs de Minuit*, Paris, Minuit, 1994, pp. 15-35.

BESSARD-BANQUY (Olivier), *Le Roman ludique. Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint, Eric Chevillard*, Villeneuve d'Asq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Perspectives », 2003.

BIRON (Michel), « Fatiguer la réalité. *L'Appareil photo* de Jean-Philippe Toussaint » in *Spirale*, n°87, avril 1989, pp. 27-41.

DEMOULIN (Laurent), *Génération Toussaint. Description de la nouvelle tendance du roman français*, mémoire pour l'obtention du grade de licencié en philologie romane, Liège, 1990.

DEMOULIN (Laurent), « Génération Innommable », in *Textyles* n° 14, Bruxelles, Textyles-édition, 1997, pp. 7-17.

DEMOULIN (Laurent), « De *La salle de bain* à *Fuir* », in *Indications*, Bruxelles, 62e série n°5, 2005, pp. 13-24 .

DEMOULIN (Laurent), « La salle de bain aujourd'hui » in *La salle de bain, revue de presse*, Paris, Minuit, 2005.

DEMOULIN (Laurent), « Pour un roman infinitésimaliste in TOUSSAINT, *L'Appareil photo*, Paris, Minuit, coll. « double », 2007, pp. 131-141.

SAINT-AMAND (Denis), « Un nouveau roman célibataire. Passage furtif dans la Salle de bain » à paraître dans la revue *Textyles*.

Ouvrages et articles consultés sur Michel Houellebecq et ses oeuvres

ALPOZZO (Marc), « Houellebecq : le devoir d'être abject » in *Le Journal de la culture*, n°17, nov-déc. 2005.

BERTRAND (Jean-Pierre) et GLINOER (Anthony), « La nouvelle génération romancière face à ses réseaux (1997-2001) » in de MARNEFFE (Daphné) et DENIS (Benoît), *Les réseaux littéraires*, Bruxelles, Ciel, 2006, pp. 249-262.

BESSON (Patrick), « Michel Houellebecq, le tiers-mondiste sexuel » in *Le Figaro littéraire*, jeudi 6 septembre 2001.

NOGUEZ (Dominique), *Houellebecq en fait*, Paris, Fayard, 2003.

KAPRELIAN (Nelli), *et alii*, « Attention pas d'école » in *Les Inrockuptibles* n° 302, 2001.

WEITZMANN (Marc), « Sex import » in *Les Inrockuptibles*, n° 302, 2001.

WEITZMANN (Marc), « Houellebecq, aspect de la France », in *Le Monde*, vendredi 7 septembre 2001.

WESEMAEL (Sabine, van), *Michel Houellebecq. Le plaisir du texte*, Paris, L'Harmattan, 2005.

Ouvrages et articles consultés sur Emmanuel Carrère et ses œuvres

DAVID (Angie), *Ecrivains d'aujourd'hui. Emmanuel Carrère*, Paris, Editions Léo Scheer, 2007.

DEMOULIN (Laurent), « *D'Autres vies que la mienne*, d'Emmanuel Carrère », [en ligne], sur le site Culture de l'ULg à l'adresse suivante :

http://culture.ulg.ac.be/jcms/c_40215/d-autres-vies-que-la-mienne-d-emmanuel-carrere. Dernière consultation le 26/07/09.

FAVRE (Emmanuel), « Généalogie d'une délivrance » in *Le Matricule des Anges* n° 82 d'avril 2007, pp. 18-23.

OLIVER (Annie), *L'Adversaire. Emmanuel Carrère*, Paris, Hatier, 2003.

Ouvrages et articles consultés sur « L'individualisme »

BAUDRILLARD (Jean), *La Société de consommation*, Paris, Denoël, coll. « folio essais », 1993 [1970].

BOURDIEU (Pierre), *Méditations pascaliennes*, Paris, Ed. du Seuil, 1997.

BOUTINET (Jean-Pierre), *La Psychologie de la vie adulte*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je ? », 2002 [1995].

BOUTINET (Jean-Pierre), *L'immaturation de la vie adulte*, Paris, Puf, coll. « Le sociologue », 1998.

BOUTINET (Jean-Pierre), « L'adulte immature » in *Science humaine* n°91 « L'individu en quête de soi », février 1999, pp. 22-25.

CABIN (Philippe), « Obligé d'être libre ? » in *Science humaine* n°91 « L'individu en quête de soi », février 1999, pp. 20-21.

DEBORD (Guy), *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « folio », 1992 [1967].

DELEUZE (Gilles), *Pourparler*, Paris, Minuit, 1990.

DORTIER (Jean-François), « Les représentations sociales » in *Science humaine* n°91 « L'individu en quête de soi », février 1999, pp. 44-46.

EHRENBERG (Alain), *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, coll. « Poches », 2000 [1998].

GAUCHET (Marcel), *La religion dans la démocratie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2002.

HARTOG (François), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Ed. du Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2003.

HUISMAN (Denis), *L'incommunication. Essai sur quelques effets pléthoriques abusifs ou pervers de la communication actuelle*, Paris, J. Vrin, 1985.

LAHIRE (Bernard), « L'homme pluriel. La sociologie à l'épreuve de l'individu » in *Science humaine* n°91 « L'individu en quête de soi », février 1999, pp. 30-33.

LAURENT (Alain), *Histoire de l'individualisme*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je ? », 1993.

LIPOVETSKY (Gilles), *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1993 [1983].

MOLINER (Pascal), *Images et représentations sociales. De la théorie des représentations à l'étude des images sociales*, Grenoble, PUG, 1996.

MORIN (Edgar), *L'Esprit du temps. Essai sur la culture de masse*. Paris, Grasset, 1962.

TISSERON (Serge), *L'intimité surexposée*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 2008 [2001].

VALLET (Odon), *Dieu a changé d'adresse*, Paris, Albin Michel, coll. « Espaces libres », 2004.

Ouvrages et articles consultés sur la littérature contemporaine

AUDET (René), « Fuir le récit pour raconter le quotidien. Modulations narratives en prose contemporaine » in *Temps Zéro* n°1, dossier « raconter le quotidien aujourd'hui », 2007 [En ligne] :

<http://tempszero.contemporain.info/document84>. Dernière consultation le 25/05/09.

BIRON (Michel), « L'effacement du personnage contemporain », in *Etudes françaises*, vol. 41, n°1, Montréal, PUM, 2005. [En ligne] :

<http://www.erudit.org/revue/ETUDFR/2005/v41/n1/010843>. Dernière consultation le 25/05/09.

HUGLO (Marie-Pascale), « L'art d'enchaîner. La fluidité dans le récit contemporain » in *Protée*, vol. 34, n°2-3, automne-hiver 2006. [En ligne] :

<http://www.erudit.org/revue/pr/2006/>. Dernière consultation le 28/07/09.

HUGLO (Marie-Pascale), *Le sens du récit*, Villeneuve d'Asq, Presses universitaires du Septentrion, 2007.

VIART (Dominique) et VERCIER (Bruno), *La littérature au présent*, Paris, Bordas, 2005.

Ouvrages et articles généraux consultés

ARON (Paul), SAINT-JACQUES (Denis), VIALA (Alain), dir., *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2004.

GENETTE (Gérard), *Figure III*, Paris, Ed. du Seuil, coll. « Poétique », 1972.

KERBRAT-ORECCHIONI (Catherine), *La conversation*, Paris, Ed. du Seuil, coll. « Mémo », 1996.

DENIS (Benoît), *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*, Paris, Ed. du Seuil, coll. « Point », 2000.

Annexe : Les résumés des romans

Carrère

La Moustache

Le roman s'ouvre sur une anecdote anodine : un homme, dans sa salle de bain, décide de se raser la moustache. Personne dans son entourage (sa compagne Agnès, ses amis et collègues de bureau) ne remarque ce changement cosmétique, ce qui provoque d'emblée la déception du protagoniste. Petit à petit, cette déception liée à l'indifférence des autres va se transformer en crise existentielle : a-t-il réellement déjà porté une moustache ? Est-il en train de sombrer dans la folie ? A la recherche de son identité effective, harcelant ses proches et les passants qu'il rencontre, le héros va errer dans les rues de Paris avant de fuir seul vers Hong-Kong où son quotidien s'apparente à un lent ressac : il se contente de parcourir les deux rives de la ville à bord d'un ferry. Le personnage s'envole encore vers Macao, sans succès. Incapable de faire la part des choses, il finit par se trancher la gorge dans la salle de bain de l'hôtel dans lequel il est descendu. Dans ce roman, la narration est prise en charge par un narrateur hétérodiégétique. Cependant, il ne s'agit pas d'un narrateur omniscient : on assiste à une focalisation sur le porteur de moustache. De plus, Carrère emploie régulièrement le style indirect libre, ce qui crée l'impression qu'il s'agit d'un roman à la première personne.

La Classe de neige

Toujours écrit à la troisième personne, ce roman raconte le quotidien d'un petit garçon de neuf ans, Nicolas, lors de son séjour avec sa classe à la montagne. Dans ce récit se démarquent trois personnalités. Premièrement, celle du père de Nicolas, personnage à la fois effacé et rigide, il empêche Nicolas de s'épanouir dans la collectivité. Deuxièmement, celle du protagoniste, petit garçon peureux, terrorisé par l'image de la société que lui donne son père, société faite de monstres, d'accidents mortels, de voleurs d'organes (son père est représentant pour une firme de prothèses médicales), etc. Notons que dans ce roman, Carrère utilise le même procédé de focalisation que dans *La Moustache* : le récit est narré depuis le point de vue du héros. Enfin, celle d'Hodkann compagnon de classe de Nicolas, jouant en quelque sorte le rôle de confident. Durant le séjour, la classe de Nicolas apprend qu'un petit garçon – répondant au nom de René – a été kidnappé et retrouvé mort

dans les environs de leur lieu de villégiature. Le lecteur découvrira à la fin de l'histoire que le père de Nicolas, cet homme intègre en public, est à la fois le kidnappeur et le meurtrier du petit René.

L'Adversaire

Ce récit raconte les événements qui se sont déroulés avant, durant et après le procès de « l'affaire Romand », fait divers sanglant où un certain médecin, chercheur à Genève, tue sa femme, ses enfants et ses parents le matin du 9 janvier 1993 avant de tenter de se suicider. Les enquêteurs révèlent au procès que cet homme, Jean-Claude Romand, n'a en réalité jamais terminé ses études de médecine et n'a jamais travaillé pour l'O.M.S. comme il le prétendait depuis dix-huit ans. Outre le fait d'avoir caché cette vérité à tous, Romand a extorqué de l'argent à ses proches pour mener un train de vie à la hauteur de son mensonge. Près d'être découvert, il a choisi de tuer toute sa famille plutôt que de lui livrer son imposture. Emmanuel Carrère décide alors de mettre par écrit cette effroyable histoire et, pour ce faire, entre en contact avec Romand, assiste à son procès et rencontre ses proches amis. *L'Adversaire* est un mixte énonciatif : d'une part il est constitué des témoignages – à la troisième personne – récoltés par l'écrivain lors de son enquête et, d'autre part, du double commentaire d'Emmanuel Carrère, à la fois narrateur hétérodiégétique (exposant les faits de la vie de Romand) et personnage correspondant avec Romand en prison et assistant à son procès.

Toussaint

La Salle de bain

Le premier roman de Toussaint met en scène un personnage dont les comportements n'évolueront guère à la suite de cette œuvre. Dans celui-ci¹, le narrateur autodiégétique vit dans un appartement à Paris avec sa femme – au nom ambigu – Edmondsson. Étonnamment, il préfère passer ses journées à méditer dans sa salle de bain, sur l'écoulement du temps, qu'être à ses côtés. Cela dit, il rencontre tout de même une série d'individus que sa compagne invite chez eux : des peintres polonais appelés pour rafraîchir les murs de l'appartement, les anciens locataires venus faire l'état des lieux et

¹ Divisé en trois chapitres : « Paris » – « l'hypoténuse » – « Paris ».

récupérer quelques affaires laissées sur place, etc. Brusquement, le narrateur s'enfuit de Paris pour aller à Venise. Dans cette ville aux eaux calmes, il vit un temps dans une chambre d'hôtel avant de se faire admettre à la clinique de la ville pour un début de sinusite. Entretemps, Edmondsson, descendue le rejoindre à Venise, tente de le ramener à Paris, mais en vain. Le narrateur en vient même à lui envoyer une fléchette en plein front (rassurez-vous, elle n'est pas morte). Voyant qu'il n'y a aucun moyen de raisonner son partenaire, elle retourne, seule, à Paris. Le narrateur poursuit alors de son côté ses aventures et, lors de son séjour à l'hôpital, sympathise avec un médecin italien, médecin dans la famille duquel il s'invite le soir même de leur première rencontre. Après avoir passé deux jours en compagnie dudit médecin, de sa femme et de sa fille, le narrateur décide qu'il est temps pour lui de rentrer à Paris. Une fois rentré à son appartement, il s'enferme à nouveau dans sa salle de bain.

L'Appareil Photo

Dans ce roman, le narrateur autodiégétique décide un jour de prendre des leçons de conduite automobile. Il se rend alors dans une auto-école où il sympathise d'emblée avec une employée de bureau qui lui faisait remplir la fiche d'inscription pour ses cours. Depuis cette rencontre, la jeune femme, Pascale Polougaïevski, et lui ne se quitteront plus, si ce n'est lors d'un bref voyage à Milan que le narrateur doit effectuer seul, pour une raison inconnue. A son retour, le protagoniste fait la connaissance du père et du fils de Pascale Polougaïevski. Comme dans *La SDB*, le narrateur s'immisce dans le quotidien de sa nouvelle famille. S'ensuit une succession de petits trajets dans les rues de Paris, tantôt pour échanger une bouteille de gaz dans une station-service, tantôt pour aller rechercher Petit Pierre (le fils de la jeune femme) à l'école. Petit à petit, des liens sentimentaux se tissent entre Pascale et *Je*. Ils décident de partir ensemble quelques jours à Londres où ils passent notamment une soirée dans un restaurant indien. Pour le retour, les protagonistes choisissent d'effectuer la traversée de la Manche en ferry. La nuit de leur arrivée à Paris, le narrateur se réfugie dans une cabine téléphonique depuis laquelle il observera le lever du jour.

La Réticence

L'intrigue de ce roman est la plus mince de tout le corpus toussaintien : le narrateur, accompagné de son fils de huit mois, débarque dans le petit port de pêche de

Sasuelo (que l'on imagine être en Corse) afin de rendre visite à un dénommé Biaggi. Une fois installé à l'hôtel, le protagoniste se met jour et nuit à sa recherche en laissant, soit dit en passant, son fils dans sa chambre d'hôtel sans surveillance. De temps à autre, l'intrigue du roman se déporte vers la mort mystérieuse d'un chat noir, gisant depuis leur arrivée non loin du port. Le roman se termine sans que le narrateur ait pu rencontrer ledit Biaggi.

Fuir

Fuir et Faire l'amour, l'avant-dernier roman de Toussaint, expose une seule et même histoire : la rupture difficile du narrateur avec sa compagne Marie. Ces deux romans fonctionnent comme un diptyque dont les volets doivent être lus, en quelque sorte, de droite à gauche puisque *Fuir* constitue la genèse du roman précédent. Le narrateur de *Fuir* vient de débarquer à Shanghai lorsque commence son récit. A sa descente d'avion, il est accueilli par une relation d'affaires de Marie, un dénommé Zhang Xiangzhi. Le soir même de son arrivée, il se rend à un vernissage où il fait la rencontre d'une jeune chinoise, Li Qi, avec laquelle il aura une brève idylle. Le lendemain, le trio se dirige en train vers la ville de Pékin. Pendant le trajet, le narrateur reçoit un appel sur son téléphone portable : Marie, depuis Paris, lui annonce la mort de son beau-père. Une fois arrivé à Pékin, *Je* et ses nouveaux amis se livrent paisiblement à toute une série d'activités touristiques. Le dernier soir, après une partie de bowling, ils prennent soudainement la fuite, sans raison apparente, à travers les rues de Pékin tous trois installés sur une moto conduite par Zhang Xiangzhi. Une fois « en sécurité », les deux compères abandonnent le narrateur à la porte d'un bar et disparaissent en moto dans la nuit pékinoise. Le dernier tiers du roman est consacré aux retrouvailles douloureuses et conflictuelles des protagonistes Marie et *Je* sur l'île d'Elbe, où a déjà eu lieu l'enterrement du père de Marie.

Houellebecq

Extension du domaine de la lutte

Le narrateur autodiégétique d'*EDL* raconte son quotidien d'ingénieur informaticien pendant et en dehors de ses heures de travail. Son récit s'attache particulièrement à dépeindre les habitudes des individus qu'il côtoie dans le cadre de ses activités professionnelles : que ce soit à Paris, au siège social de sa société, ou lors de ses déplacements en province. La deuxième partie du roman est consacrée à la narration d'une de ces « missions » en province, à Rouen plus précisément, durant laquelle il est

accompagné de son collègue Raphaël Tisserand, « obsédé malchanceux »¹. Entretemps, il rend visite à un de ses vieux amis d'école qui est devenu prêtre et qui officie dans la banlieue parisienne. Ce dernier lui confie les problèmes moraux dont il souffre : il a commis le péché de chair et déteste sa paroisse aux abords mal fréquentés. De retour de weekend, il retrouve Tisserand à Rouen avec lequel il partage désormais son quotidien. Après leur journée de travail, ils fréquentent ensemble les bars et restaurants du coin, sans pour autant lier une forte amitié. Néanmoins, lorsqu'un jour le narrateur est victime d'une péricardite et est admis à l'hôpital, Tisserand se précipite au chevet du malade. Il sera d'ailleurs la seule personne à venir saluer le protagoniste alité. Dans la troisième partie, les deux célibataires décident de passer le réveillon de Noël ensemble dans une boîte de nuit. C'est là que, excédé par sa solitude sexuelle et poussé à bout par les propos réalistes de son collègue, Tisserand décide de prendre en filature un couple afin de venger par la mort du jeune homme – un métis – ses échecs successifs. Raphaël Tisserand ne parvient pas à passer à l'acte et, prenant la fuite complètement ivre, se tue dans un accident de la route. Le narrateur, lui, après s'être fait admettre dans une clinique psychiatrique pour soigner sa dépression, décide de tout quitter pour rejoindre l'Ardèche, sa région natale, région où, comme le laisse imaginer la fin du roman, celui-ci semble vouloir en finir avec la vie.

Les Particules élémentaires

Ce récit s'intéresse au quotidien de deux demi-frères : l'un, Bruno, est professeur de lettres dans un lycée et l'autre, Michel, est un scientifique. Dans ce roman la narration est opérée par un narrateur hétérodiégétique. Cela dit, la focalisation est une focalisation interne sur ces personnages. Dans la première partie du récit, le narrateur revient longuement sur leur passé : sur leur abandon par leurs parents, la débauche soixante-huitarde à laquelle a participé leur mère et leur éducation auprès de leurs grands-parents respectifs. Aucun des deux frères ne s'est jamais vraiment remis de ces débuts difficiles. Bruno a une vie de famille catastrophique. Celui-ci divorce d'avec sa femme et lui laisse son enfant pour tenter une nouvelle vie, sans contraintes. Quant à Michel, il vit seul et uniquement pour son travail depuis des années. La salvation semble venir de la rencontre de deux femmes : Bruno fait la connaissance de Christiane dans un camp de vacances où se rassemblent les célibataires et Michel emménage avec Annabelle, un amour de jeunesse

¹ Selon la formule du quatrième de couverture de l'édition de poche.

qu'il vient de retrouver. Cependant, les deux hommes vont connaître un bonheur éphémère : Christiane, à la suite d'un accident lombaire, se suicide et Annabelle, après son troisième avortement, décède d'un cancer de l'utérus. Bruno sombre dans la folie et passe le restant de ses jours dans un asile psychiatrique. Michel, lui, se lance dans le développement des techniques de clonage, qui permettront l'avènement d'un nouveau type d'individu démuné du désir de compétition.

Plateforme

Cela fait un an que Michel, le narrateur autodiégétique, vient de perdre son père, qu'il détestait particulièrement. Sans attache singulière, il décide de partir en Thaïlande sur les conseils de son voyageur. Sur place, outre des touristes venus comme lui combler leur vide sexuel, il fait la connaissance de Valérie, jeune cadre œuvrant pour le groupe Aurore, multinationale spécialisée dans le tourisme organisé. De retour à Paris, ils continuent de se fréquenter et petit à petit entament une relation amoureuse. C'est alors que Valérie est chargée par ses employeurs de trouver le moyen de séduire massivement une nouvelle clientèle. Michel suggère à Valérie et à son groupe de développer le tourisme sexuel dans les pays les plus pauvres : les Occidentaux demandeurs, rétribuent ceux qui n'ont que leur corps à offrir. Ainsi, dans une logique mercantile, chacune des parties peut profiter l'une de l'autre. Le narrateur et sa nouvelle compagne retournent en Thaïlande pour développer le concept. Celui-ci est un succès, les touristes affluent. Cependant, à mesure que les vacanciers arrivent, les attentats se multiplient dans la région où sont descendus les protagonistes. Lors de l'un de ceux-ci, Valérie est blessée mortellement. Michel tombe alors dans une sorte de coma dépressif, duquel il ne parviendra pas à s'échapper : il multiplie les séjours dans les hôpitaux. Arrivé à un seuil de non-retour, il décide de mettre fin à ses jours, seul, dans une chambre d'hôtel des environs de Bangkok.

La Possibilité d'une île

Dans ce roman, Michel Houellebecq réalise le postulat final des *PE* : le remplacement de la race humaine, avilie depuis l'acquisition d'un certain nombre de libertés, par une génération de clones lobotomisés. Le récit de *La PI* est pris en charge par un seul et même narrateur autodiégétique, Daniel, mais depuis des époques distinctes : Daniel¹ vit dans le présent de notre époque et ses clones successifs (Daniel²⁴, 24,1...Daniel²⁵,17) dans un futur effectif. Les trois quarts du récit concernent principalement le quotidien de

Daniel¹. La narration est entrecoupée sporadiquement de chapitres où les Daniel du futur discutent sur leur condition, jusqu'à ce que les deux temps de l'histoire se rejoignent. Daniel est un humoriste au franc-parler. Il connaît un large succès auprès du public et jouit d'une certaine notoriété. Sur la base de celle-ci, il est invité par un gourou à rejoindre la secte des élohimites, mouvance religieuse dissidente promettant à ses fidèles, grâce au clonage, la vie éternelle. Le narrateur a connu plusieurs femmes dans sa vie dont Isabelle, son épouse, qu'il semble véritablement avoir aimée avant que ne se fane leur jeunesse et que ne commencent les querelles mesquines. Il retrouve un temps les plaisirs de la chair auprès d'une jeune femme, Esther, qui le laissera cependant tomber par la suite. Entretemps, Isabelle se suicide, refusant de vieillir seule. Désabusé par son quotidien, Daniel accepte la proposition de la secte et devient, avant sa mort, l'un des premiers humains à se faire cloner. La vie des clones est en fait une vie de claustration où les échanges et les activités sont réduits au strict minimum. Un jour, Daniel^{25,17} décide de quitter sa cellule pour en finir avec son quotidien répétitif. Dehors, il découvre un monde dévasté. La fin du roman relate son errance le long des ruines de la civilisation humaine désormais éteinte.